

Le Monde Illustré

# Album Universel



LE CAVALIER



# Parc Dominion

## RUE NOTRE-DAME EST

Le terrain des amusements

populaires.



J. S. DUSS, Chef de musique

ASSEZ DE PLAISIR POUR DIX CENTS, POUR SATISFAIRE LES PLUS DIFFICILES.

DUSS, le chef de musique millionnaire, et son corps de musiciens, rendront une série de concerts en plein air, dans ce parc. Cela pendant deux semaines, à partir du 2 juin.

Un chemin de fer scénique; un vieux moulin; la représentation de l'inondation de Johnstown; un incubateur de bébés et des douzaines d'autres amusements. Alfreno, le merveilleux artiste sur fil de fer élevé, et les Nohrens, dans leurs jeux sur un double trapèze aérien, feront des exercices.

Double voie de tramways se rendant directement sur le terrain du parc. Tous les chars allant à l'Est se rendent là.

## Songez - y Aujourd'hui même !

Avez-vous jamais songé à tout ce qui surviendrait si vous veniez à disparaître un jour, brusquement, à la suite d'une maladie ou d'un accident.

Avez-vous jamais songé quels seraient les moyens d'existence de votre femme et de vos enfants au cas où votre support leur serait enlevé.

Jusqu'à ce jour vous avez peut-être amassé péniblement et vous êtes arrivé à mettre de côté un petit capital, fruit de vos économies et de votre travail.

Est-ce que ce capital est capable de produire un revenu annuel suffisant pour assurer l'existence à ceux qui vous sont chers? De leur permettre de vivre comme ils ont vécu jusqu'à ce jour.

Réfléchissez à cela, calculez les revenus que peut produire votre capital et ensuite venez me voir et je vous enseignerai un plan bien plus avantageux que l'épargne, un plan d'assurance qui assurera l'avenir de votre famille, la sécurité de vos vieux jours et la tranquillité de votre existence même.

**B. F. STEBEN,**

Expert en Assurances,

Edifice Liverpool, London & Globe, - MONTREAL

CHAMBRE 60

## Il nourrit le cerveau et les muscles



SUZANNE ADAMS.

Le VIN ST MICHEL est un tonique naturel qui agit directement sur le sang, sans fatiguer les nerfs ou les organes digestifs. Il donne de l'énergie à tous les organes, parce qu'il purifie le sang et contribue à la reconstitution complète des tissus cellulaires.

Il est très apprécié par toutes les personnes que la nature de leurs occupations soumet à un surmenage constant. Madame Adams lui doit une partie de ses succès. Elle prend toujours un verre de VIN ST MICHEL avant de monter sur la scène et quand elle en sort.

## Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et dans tous les débits de vins

Boivin, Wilson & Cie, - - Montréal

Dépositaires

## Plus de Neurasthénie

LISEZ  
et JUGEZ



Montréal, 17 décembre 1905

MM. Motard, Fils  
& Sénécal,

Je fais usage du **Vin Phosphaté au Quinquina** des **RR. PP. Trappistes d'Oka**, contre la **Neurasthénie**, et je m'en trouve très bien.

Bien à vous,

EUGÈNE CHARBONNEAU

En vente chez tous les pharmaciens  
et épiciers

**Motard, Fils & Sénécal,**

SEULS AGENTS

5 Place Royale, Montréal

DÉPOT ÉTATS-UNIS, ROUSE'S POINT, NEW-YORK



AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines. Au numéro: 5 cents. Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CONSEIL MUNICIPAL DE MONTREAL  
MONTREAL CITY COUNCIL  
1906

H.A. EBERS MAIRE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE MONTREAL  
MONTREAL CITY COUNCIL  
1906

Photo LAFRÈS & LAVERGNE, coin des rues Ontario et St-Denis



## Sommaire du No 1153, du 2 juin 1906

Paris, par G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Le parler canadien, par Lionel Montal — Le saint des Ecoles Chrétiennes, par Jean Canadien — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Ste Cécile du Bic — Nouvelle: Miss Sourire, par Geo. Villeneuve — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Nouvelles: La mort du croiseur, par G. Souhait — Pauvre poète, par Arthur St Pierre — Feuilletons: Sans famille, par H. Malot; La Guerre noire, par d'Auriac — Musique: Berceuse, par W. A. Mozart; Le Paradis, valse-Boston, par Armand Tedesco — Deux pages humoristiques — Pêche à la grenouille et à la truite — Nouvelle: Le petit chien Riquet, par Anatole France — Géographie illustrée du jeune âge, par E. M. — Notre courrier, etc., etc.

## PARIS

## III

LE SERVICE DES EAUX — NOTES HISTORIQUES — AQUEDUC ROMAIN — EAUX DE RIVIERE — EAUX DE SOURCES — MONTREAL ET LES LACS DU NORD.

Comment Paris est-il arrivé à constituer son service d'eaux, en quoi consiste-t-il, que lui a-t-il coûté ?

Pour répondre à ces questions, assez naturelles après ce que j'ai déjà écrit, un court historique de Paris, à ce point de vue, me semble nécessaire.

Ici, comme à chaque pas de la marche de cette Cité vers son développement présent, on se pénétrera davantage du vieux proverbe — ici déjà rapelé — que Paris ne s'est pas fait en un jour: c'est une grande vérité d'histoire en même temps qu'une parole d'encouragement aux bonnes villes qui se trouveraient quelque peu arriérées dans leurs projets d'indispensables améliorations.

Je dirai d'abord que les statistiques que je citerai ne remontent pas plus loin que l'année 1903 où fut publié le dernier "annuaire statistique de Paris"; qu'un mètre cube d'eau égale 220 gallons 1-5 qu'un mètre de longueur vaut 3 1-5 pieds et un kilomètre 1,093 yards et une légère fraction, ce qui donne 3,279 pieds environ, pour un kilomètre, pendant que notre mille équivalait, à peu près, à 5,048 pieds, mesure de longueur.

Ces éclaircissements pourront aider les lecteurs canadiens peu faits à ces termes, à une intelligence plus facile de cet article comme de ceux qui l'ont précédé ou le suivront.

\* \* \*

Lutèce a connu les aqueducs dès le temps des Romains et lorsqu'elle devint l'un des postes les plus importants de la préfecture gauloise, la résidence



L'Hôtel des Invalides

des empereurs, ceux-ci ne manquèrent pas de la marquer du sceau de la grandeur et de la majesté qui s'attachaient à tous leurs travaux.

On y vit des thermes dont les restes subsistent encore tout à côté de l'ancien abbaye de Cluny, devenu musée de la République, et pour se procurer de l'eau en abondance, les gallo-romains construisirent deux aqueducs. L'un était une simple conduite en poterie de 15 centimètres — environ un demi-pied — prenant l'eau à une source d'Auteuil et la conduisant à ciel ouvert, à un établissement thermal situé dans la région du Palais Royal; l'autre amenait, toujours à ciel ouvert, l'eau de Rungis, de

Cachan et d'Arcueil, aux thermes de Julien. C'était une rigole en béton en forme d'U, avec enduit en ciment et pouzzolane.

L'aqueduc d'Arcueil existe encore. C'est un monument grandiose que l'on voit en allant de Paris à Sceaux et qui forme plutôt deux aqueducs superposés atteignant une hauteur de 41 à 42 mètres.

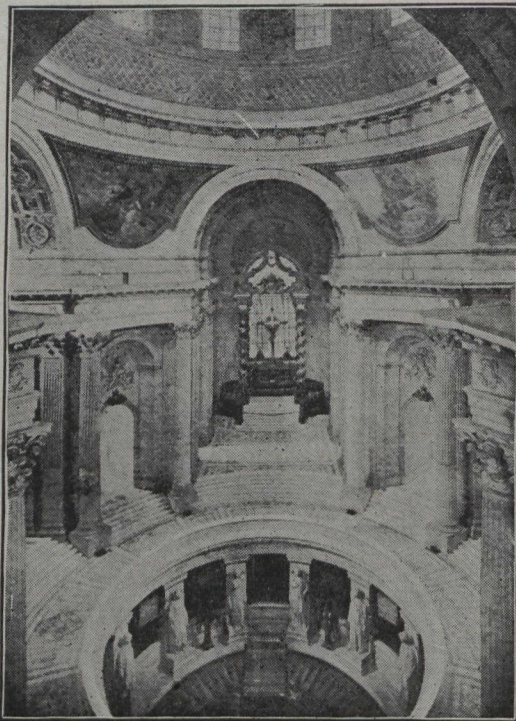
Sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, les Parisiens firent tenus au régime de l'eau de la Seine et des puits creusés à proximité, dans les sables d'alluvion.

Certains religieux canalisaient cependant les eaux des Buttes de Belleville — anciennes carrières de marne — et des Près-Saint-Gervais; ces deux aqueducs, constitués par de simples pierres soit par des tuyaux, soit encore par des galeries souterraines, furent les premiers, canaux d'alimentation des fontaines Saint-Lazare, Maubué, des Innocents et des Halles, à partir du XII<sup>ème</sup> siècle.

Au XVI<sup>ème</sup> siècle le nombre des fontaines publiques n'était encore que de 19, toutes sur la rive droite de la Seine!

Sous Henri IV — 1590 à 1610 — on voit se créer la première concession payante des eaux de Paris en faveur d'un nommé Martin Langlois. Ce fut l'origine de l'abonnement aux eaux de la Ville.

Henri IV avait décidé de rétablir l'aqueduc d'Arcueil, abandonné depuis 800 ans, mais il fut assas-



Le tombeau de Napoléon Ier

siné avant d'exécuter ce grand dessein qu'accomplit Marie de Médicis. L'approvisionnement de Paris s'en trouva doublé en volume, mais par malheur trop de favoris puissants obtinrent des concessions privées qui réduisirent le débit public.

En 1608, la première pompe élévatoire des eaux de Paris était construite par Jean Leuder; en 1670 il n'y avait en tout que quatre de ces pompes dont une ne fonctionnait pas!

\* \* \*

Ce ne fut qu'en 1778, cent ans après, qu'une compagnie des Eaux de Paris, formée par les frères Périer dont j'ai parlé dans le précédent article, fut chargée d'établir des pompes à feu et des réservoirs à Chaillot et d'autres pompes au Gros-Gaillou. C'est l'origine des tuyaux sous les rues et de la distribution de l'eau dans les maisons par des conduites branchées sur la canalisation publique.

\* \* \*

De ce moment les porteurs d'eau "à bretelles et à tonneaux" s'approvisionnèrent aux fontaines publiques en guise de la Seine, mais moyennant une redevance au profit de la ville de 90 centimes par mètre cube — 18 sous.

On avait voulu aussi en 1788 dériver les eaux de l'Yvette, mais les travaux donnèrent lieu à un si grand nombre de plaintes de la part des industriels teinturiers, mégissiers, tanneurs qui voyaient déjà leur rivière à sec, que le conseil d'Etat, l'année suivante, suspendit l'entreprise.

La question de dérivation des cours d'eau de la campagne pour l'alimentation des villes était soulevée et elle ne devait pas en rester là. C'est en effet par ce moyen que Paris et la plus grande partie des villes ont réussi à se procurer l'eau nécessaire à leur consommation.

G. Nantel

(à suivre)

## PROPOS DE MONTREALAIS

Les gens de mon pays sont dans la jubilation: ils ont appris au cours d'une délibération de leur municipalité le court et le long de leurs affaires, pourquoi leurs rues sont dans un état effroyable, pourquoi ils n'ont pas de trottoirs et, enfin, les raisons intimes pour lesquelles ils souffrent également de la pluie qui fait de la boue et du soleil qui leur prodigue la poussière.

C'est déjà quelque chose que de pouvoir raisonner sur sa misère et, en médecine, on dit que le bon diagnostic c'est la moitié de la guérison.

M. l'échevin Payette, le leader de la dite municipalité, nous affirme que l'argent ne manque pas au coffre, mais qu'on le gaspille par l'effet du patronage exagéré: le soulagement est mince qui sort de cette révélation. Il faut cependant savoir gré à M. Payette de son courage de sénateur romain qui ne veut pas désespérer de la république. On peut donc compter sur des jours meilleurs, par conséquent sur moins de boue quand il tombe de l'eau et sur moins de poussière quand le soleil visitera la métropole du Canada.

Mais M. l'échevin Larivière, le ministre des travaux publics de mon pays, répond à M. Payette que Toronto est encore plus sale que Montréal, ce qui prouve peu en faveur de l'autre métropole du Canada, mais établit que, vraiment, sous le rapport de la propreté, les métropoles ne sont pas vaillantes dans ce coin de l'Amérique.

Par ailleurs les deux ministres municipaux semblent tomber d'accord et pendant qu'ils s'expliquaient sur la conduite de leur département respectif, l'arrière ban de la municipalité vint en cause et se trouva clairement désigné à la vindicte du public comme l'auteur de tout le mal.

Il me semblait, en effet, que ça finirait de cette façon. Je ne veux pas rappeler pour cela le combat des taureaux foulant aux pieds les grenouilles. Loin de là, mais la logique des faits devait naturellement nous conduire à cette déduction que si les échevins votent les fonds, s'ils les distribuent pour les différents services ils ne peuvent eux-mêmes en faire le contrôle au Trésor et en suivre la course à travers l'exécution, allant par bonds et par sauts, des grands travaux civiques.

Conclusion: il faut donc s'en prendre aux directeurs techniques de chaque département pour taper à plomb et ne pas se tromper d'épaules. Nous sommes renseignés sur ce point et, encore une fois, c'est déjà quelque chose.

Il y a sûrement négligence, incurie, extravagance même, mais nos échevins sont-ils là pour remplacer les ingénieurs de la cité, les chefs des grands départements, ou bien agissent-ils sur l'avis de ces derniers, en nommant aux emplois ou en décrétant les travaux ?

Voilà qui est sérieux et si le bon public de Montréal qui grogne tout en payant, voulait enfin aller au fond des choses ne s'apercevrait-il pas de son erreur? Plus il change son conseil, plus c'est la même chose, et ma foi, celui, du jour, vaut bien, s'il ne vaut pas mieux, celui d'avant et ainsi de suite jusqu'aux temps les plus reculés de la Ville-Marie.

Serait-il vrai qu'il faut des ingénieurs et plusieurs ingénieurs de toute première classe, à la tête d'une voirie comme la nôtre, aux services de l'eau, qu'il faut des architectes pour régler la construction, des paysagistes de quelque compétence pour mettre à la direction de nos projets d'embellissement de nos rues, de nos boulevards — encore embryonnaires — de nos squares et de nos promenades ?

Cela peut paraître enfantin, de poser un tel point d'interrogation, mais si, enfin, MM. Payette et Larivière venaient tous deux, par une curieuse finale de discussion aigre-douce, de mettre le doigt sur la plaie et d'indiquer la cause même de toutes les calamités dont souffrent mes concitoyens de Montréal, ne mériteraient-ils pas mille fois les bénédictions des contribuables et des journalistes qui tapent dans le tas, un peu à l'aveuglette ?

Je crois ferme que nos services sont mal organisés et qu'en travaux de voirie, principalement, on ignore aussi bien l'usage de la règle, de l'équerre, du niveau que la nature des matériaux employés et du sol qui les reçoit.

Un concours sérieux là-dessus, entre nos employés, éclairerait l'opinion à la décharge de nos échevins qui auraient bien tort de s'amuser à jeter des pierres dans leur maison quand il en manque tant dans le macadam de nos rues.

JEAN RAGE,  
du pays de Montréal.



## LE PARLER CANADIEN

(L'ANGLICISME)

A-t-on jamais réfléchi comme l'étroite parenté des deux langues anglaise et française laisse une voie des plus faciles et tout ouverte à l'anglicisation? Je soumetts le tableau suivant de l'origine des mots qui composent la langue anglaise actuelle. Ce tableau est l'oeuvre de Thommerel qui s'est servi du dictionnaire anglais de Robertson, consultant, dans les cas douteux, le dictionnaire de Webster, et, parfois aussi, le dictionnaire de Bostworth, de Meidinger, le "Gaelic dictionary of the trigland society". D'après Thommerel, l'anglais d'aujourd'hui se compose de 86,619 mots, répartis comme suit :

Anglo-saxon, 12,072; irlandais, 2; allemand, 342; hollandais, 712; danois, 19; suédois, 57; grec, 330; latin, 4,507; français, 8,489; grec-français, 549; grec-latin, 237; latin-français, 13,514; grec-latin-français, 1,958; italien, 121; espagnol, 48; portugais, 6; celtique, 20; anglais, 18; écossais, 11; sémitique, 40; chinois, 1; origines incertaines, 294; résumé teutonique, 13,330; résumé romain, 29,854; résumé celtique, anglais, etc., 88.

Il n'est donc nullement exagéré de conclure que l'anglais est en majorité composé de mots romans, c'est-à-dire français. Et dès lors, qui ne voit le péril pour les deux langues, quand le hasard social les fait vivre à proximité l'une de l'autre? surtout si l'on tient compte que dans le français, la langue parlée diffère à peine de la langue écrite, quelles conséquences même pour nos littérateurs! Ceux qui ont vu tout juste le dos d'un traité de sémantique, savent combien l'erreur serait profonde de considérer les mots comme des blocs, de granit d'invariable dimension, de poids immuables, que ni le temps — "annorinu series et juga temporium" — ni le travail rongeur des orages — "non imber edax" — ne sauraient effriter pas plus que le "monumentum aere perennius" de l'humble Horace. Le temps qui n'est pas qu'un grand médecin, mais qui est aussi, à ses heures, un grand maçon, pour construire ou pour démolir, transforme, comme en se jouant, les quadrilatères en losanges, les losanges en quadrilatères, les décagones en octogones, les octogones en décagones, et quoi encore? Est-ce que je sais? Pour ne citer qu'un exemple, ne convient-on pas que les Précieuses du grand siècle souffraient, sans la plus légère moue, que le peu galant gentilhomme qu'était Corneille, parlât, devant leurs grâces, de sexe "imbécile"? Mais voit-on bien la tête de nos viragos-féministes devant le poète, assez audacieux et assez naïf, pour oser croire, en plein vingtième siècle, que sexe "imbécile" n'est pas plus malin que sexe "faible"!

Ainsi nous trouvons dans l'anglais et dans le français, par suite de leur étroite parenté, une foule de vocables qui ont conservé dans les deux langues, les uns même signification, d'autres une signification encore voisine, d'autres enfin qui se sont séparés, il y a beau temps, par un divorce sans retour. Et voilà bien le danger. Les classes libérales, lettrées et commerciales chez nous, sont bilingues et destinées à le devenir de plus en plus. L'horreur de moins en moins profonde qu'éprouvent les jeunes gens de nos collèges, pour l'étude de l'anglais en est un symptôme significatif. Seule, en ce cas, une connaissance sérieuse, approfondie, étendue de l'anglais et surtout du français, connaissance qui ne peut être le résultat que d'une culture peu ordinaire — pourrait empêcher le mélange de deux langues qui, plusieurs fois dans le même jour, et plusieurs fois dans la même heure, se trouvent tour à tour sur les lèvres des mêmes individus. Aussi voit-on que les classes où le français est le plus mal parlé, et où l'anglicisme se répand en envahisseur, sont précisément les classes plus haut nommées. Le danger est grave, parce que, des classes lettrées et commerciales, il descend de mille manières, dans la foule et jusque parmi le peuple de la campagne. Le danger est grave, surtout parce que je ne vois pas bien qu'on puisse jamais le conjurer de façon efficace et complète. Une possession de l'anglais et du français, assez complète pour obvier à toute mixtion est l'effet d'études trop longues et trop ardues pour notre passivité intellectuelle. Et quand il n'y aurait pas notre défaut d'intellectualisme, il resterait toujours, pour le grand nombre, le défaut de temps, l'entraînement, dans la lutte pour la vie, à des occupations trop étrangères à toute question de littérature ou de linguistique. Qu'on ne vienne pas nous représenter que nombre de lettrés en Europe se vantent de posséder plusieurs langues et de parler chacune avec précision en pureté. Autre chose est de garder la démarcation entre plusieurs idiomes qu'on ne parle qu'en des circonstances, sinon plutôt rares, du moins qui ne sont pas quotidiennes; et autre chose de ne pas fusionner un peu et même beaucoup, deux langues qui se compénètrent déjà dans leur vocabulaire et qui deviennent, presque au même titre, la langue familière de tous les jours et de tou-

tes les heures. On ne voudra pas prétendre, non plus, j'espère, que ce qui est possible à quelques individus doués d'aptitudes spéciales et quasi d'exception, soit aussi facile à des classes entières qui représentent presque un dixième de la population.

## A travers notre parler

Quelques anglicismes que je relève dans une page d'un de nos meilleurs historiens. "Il contrôlait la majorité de la Chambre".

"Contrôle, contrôler, incontrôlable, incontrôlé", voilà bien des anglicismes à tout le monde, si l'on veut bien me passer cette expression familière. Qui peut se vanter de ne les avoir pas commis, au moins plusieurs fois, dans sa vie? "Le Nationaliste" et "La Vérité" qui se piquent, et à raison, de n'être pas des "jeunes barbares", "contrôlent" néanmoins, de temps à autre, des choses parfaitement "incontrôlables". L'erreur est d'autant plus facile que le verbe "contrôler", signifiant, parfois, examiner, censurer, a un sens tout voisin de celui que nous lui prêtons. Ainsi, quand J. J. Rousseau dit de certains écoliers mutins qu'ils "contrôlent" tout ce que leurs maîtres leur enseignent, on sait ce qu'il veut dire. Mais quand nous parlons d'écoles qui sont sous le "contrôle" du gouvernement, pour signifier uniquement que le gouvernement en a la direction, la surveillance, nous ne disons pas ce que nous voulons ni ce que nous devrions dire.

"Poll" pour bureau de vote, du scrutin.

"Faire application pour obtenir un emploi", au lieu, de solliciter un emploi, adresser une requête dans le but d'obtenir une position.

LIONEL MONTAL.

## Le saint des écoles chrétiennes

C'est dimanche, le 20 mai, qu'on a solennisé cette année au Mont St Louis, et aussi sans doute dans les autres maisons des Frères des Ecoles Chrétiennes à Montréal, la fête de saint Jean-Baptiste de la Salle, le fondateur de l'Institut, d'ailleurs fixée au 15 mai.

Ce glorieux Institut, on le sait, fut fondé en 1681 par Jean-Baptiste de la Salle, alors chanoine de Reims. De telle sorte que c'est à Reims que se trouve le berceau, si l'on peut dire ainsi? de l'ordre puissant des chers Frères; à Reims, la ville du baptême de Clovis et de la France, au cinquième siècle!

La gloire fut lente à venir pour le fondateur. Il ne connut, de son vivant, que les humiliations et les épreuves. Longtemps, après sa mort, son oeuvre progressa et l'on oubliait un peu l'homme pour n'admirer que l'oeuvre!

Mais l'Eglise l'ayant voulu honorer, l'ombre s'est vite dissipée, et, en 1900, le Pontife de pieuse et illustre mémoire, Léon XIII, achevait de fixer pour jamais à l'admiration des peuples chrétiens Jean-Baptiste de la Salle, en lui accordant les honneurs incomparables de la canonisation. Coïncidence intéressante, c'était juste au moment où les fils du nouveau saint moissonnaient les médailles et les prix d'honneur à l'exposition universelle de 1900 à Paris!

L'oeuvre donc du fondateur de 1681 a progressé merveilleusement. Ils sont maintenant, de par le monde, 20,000 frères qui enseignent à 400,000 élèves, dans plus de 1,500 établissements.

Ils vinrent à Montréal en 1837, sur la demande de M. Quiblier, supérieur de Saint-Sulpice, avec l'appui au reste du premier évêque de Montréal, feu Mgr Lartigue.

Dans la province de Québec, nous comptons, à l'heure actuelle, 700 frères qui, dans près de 40 établissements, instruisent 18,000 garçons!

Ce sont là des chiffres qui veulent dire quelque chose, quelque chose que beaucoup de gens oublient, même ceux parfois pour qui c'est un devoir de s'en souvenir?

Quand vous passez, l'un de ces beaux soirs de mai, sur notre grande et belle rue Sherbrooke, face au Mont St Louis, tandis que les joyeux ébats des bruyants écoliers se mêlent aux retentissantes harmonies de leur riche fanfare, ou que peut-être leurs acclamations saluent triomphalement les évolutions savantes et gracieuses de leur si joli bataillon des "Cadets", arrêtez-vous un moment, levez les yeux vers le haut de l'imposant édifice, et regardez la statue du "Saint des Ecoles chrétiennes montrant à lire à un enfant".

Et puis, comme disait l'autre, si vous avez du coeur et de la mémoire, saluez! saluez! chapeau bas. Vous devez beaucoup à ce héros modeste. Que si, témoin de votre geste, quelqu'un sourit ou lève les épaules... demandez vous si ce joli Monsieur saurait seulement lire sans l'oeuvre du "Saint des Ecoles chrétiennes"? Deux fois sur trois la réponse sera négative.

\* \* \*

L'oeuvre de saint Jean-Baptiste de la Salle est

vaste comme le monde et plus grande que lui. Si grand qu'il ait été, son oeuvre le dépasse!

Dans l'introduction qu'il écrivit pour l'important ouvrage d'Armand Ravelet "Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle", vers 1888, Monseigneur d'Hulst, l'éminent recteur des facultés catholiques de Paris, dont le nom était synonyme d'honneur et de probité, a résumé, en deux superbes alinéas, tout ce que l'enseignement chrétien doit à celui que l'Eglise venait alors de béatifier et que plus récemment elle a voulu canoniser.

Nous les reproduisons pour le bénéfice de nos lecteurs, assuré que nous sommes qu'ils sauront goûter l'élégance de ce beau style et la hauteur de ces vigoureuses pensées.

"Déjà, dans le passé, Jean-Baptiste de la Salle a bien mérité de la société. Alors que l'instruction populaire était depuis longtemps dans les voeux de tous, mais que des obstacles sans nombre paralysaient les efforts tentés en divers lieux, c'est lui qui a reçu de Dieu, avec une mission décisive, la grâce de réussir là où tant d'autres avaient échoué. C'est lui qui a pris en main la partie la plus malaisée de la tâche, l'enseignement des petits garçons, laissant à d'autres l'oeuvre plus facile de l'instruction des filles. C'est lui qui le premier a formé, non pas une association locale et éphémère, mais une société permanente et universelle d'instituteurs chrétiens, attachés par le lien des voeux au plus ingrat comme au plus utile des labeurs. Si l'on veut mesurer l'étendue de ce bienfait social, il ne faut pas regarder seulement l'Institut fondé par le Bienheureux (aujourd'hui le saint) quelle que soit déjà son importance: il faut encore faire étal de tout le bien qu'accomplissent tant d'autres congrégations de Frères, en qui les fils de de la Salle voient non des rivaux mais des émules, dont les règles et les traditions sont empruntées, pour la plus grande partie, à l'oeuvre du chanoine de Reims. Il n'est pas jusqu'aux congrégations de femmes qui ne lui soient redevables, beaucoup d'entre elles ayant trouvé leur raison d'être dans ce grand mouvement d'instruction populaire dont il fut l'initiateur".

Voilà pour le premier alinéa, où il est question du passé. Dans l'autre, où il est question de l'avenir, Mgr d'Hulst avait naturellement en vue les intérêts de la France et les circonstances de sa vie politique. Mais, même au Canada, ses fortes paroles ont lieu d'être proposées à l'attention des penseurs chrétiens, à ce moment surtout, où, avec plus de verbiage que d'arguments, on parle en certains quartiers de réformes vagues. Que nous ayons besoin de nous perfectionner, tout le monde en tombe d'accord. Mais gardons-nous des beaux parleurs qui en veulent surtout à l'Eglise et à ses institutions!

Sous le bénéfice de ces réserves, nous citons le second alinéa que nous avons annoncé :

"Voilà ce que le passé doit à Jean-Baptiste de la Salle. L'avenir lui devra davantage encore. Son exaltation multipliera les écoles chrétiennes, qui sent le grand besoin de ce siècle. Ces écoles aujourd'hui ne peuvent plus naître et durer que sous les auspices de la liberté et par la vertu du sacrifice. A mesure qu'une société impie sépare plus impitoyablement l'enseignement de la religion, l'alliance devient plus étroite entre ces deux forces au sein de la société chrétienne, et d'autres rapprochements résultent de celui-là. L'école populaire n'a pas d'autre soutien parmi nous que l'aumône, et c'est la même pensée de foi qui inspire au pauvre de choisir pour son fils l'école chrétienne, au riche d'en assurer le bienfait au fils du pauvre. Cependant, ni la fidélité des populations à préférer l'école chrétienne, ni celle des hommes de coeur à la faire vivre, ne suffiraient à soutenir la lutte contre la concurrence écrasante d'écoles impies, richement dotées aux dépens des contribuables. Il faut encore des maîtres choisis".

"Le développement des écoles chrétiennes, poursuit plus loin Mgr d'Hulst, a pour condition première la valeur des maîtres. Pour les rencontrer, l'Eglise s'adresse aux congrégations; elle les trouve prêtes à suivre son appel, et à leur tête, dans l'ordre de l'enseignement populaire, elle trouve l'Institut du bienheureux de la Salle. Le premier par le nombre de ses membres, par l'importance et la variété de ses établissements, par la valeur de ses méthodes, il sert d'exemple et d'encouragement aux autres; il les précède et les accompagne dans la voie d'un développement éclairé dont l'amour des âmes est l'inspiration, mais auquel la science pédagogique peut seul assurer le succès".

Ce magnifique éloge dû à la plume de l'homme éminent que fut Mgr d'Hulst, "le premier des ecclésiastiques de France, disait son biographe, par la notoriété et le talent", fait le plus grand honneur aux Frères des Ecoles chrétiennes.

Les chers Frères font du bien au Canada depuis plus d'un demi-siècle. Soyons heureux de leur témoigner nous aussi notre admiration et de leur donner notre appui à l'occasion. JEAN CANADIEN



# Choses d'Europe

## En Angleterre

A défaut de nouvelles politiques importantes, le câble nous apprend la formation d'une société puissante qui va entreprendre la lutte sans merci contre le cancer et la consommation phthisique. Elle s'intitule "The national movement against consumption and cancer".

C'est en résumé, dit la dépêche, une entreprise gigantesque qui disposera annuellement de près de \$400,000 par année, pour établir des sanatoria, venir en aide aux hôpitaux, et aux médecins dans leurs recherches scientifiques.

Quoique la société soit de fondation toute récente elle compte déjà les meilleurs noms d'Angleterre et plus de sept mille souscriptions lui sont arrivées de tous côtés, des rangs de la haute noblesse comme des plus humbles citoyens.

Quel exemple pratique notre mère patrie donne là au monde entier et comme cette action énergique vaut bien des discours et même des congrès anti-tuberculeux !

## En France

Les élections françaises terminées par le ballottage du vingt de mai, donnent, bien analysées, une majorité augmentée au gouvernement Sarrien-Clémenceau. Mais s'en suit-il que le Bloc, sans M. Combes, pourra se reformer et reprendre la politique agressive de ce dernier ? Pas nécessairement. Quelle sera l'attitude de la majorité libérale vis-à-vis des collectivistes qui se croient assez forts pour afficher hautement leur programme d'une commune s'étendant par toute la France ? Voilà le point d'interrogation qui se dresse devant les amis de l'ordre.

Enfin — et ce n'est pas trop tôt — le socialisme collectiviste va tirer les conclusions pratiques de tous ses fameux raisonnements ; il va s'attaquer ouvertement, sans détour, sans ambage, sans phrases voilées, à la propriété privée dont il demandera le partage entre tous les citoyens : question absurde, vieille de milliers de siècles et qui n'a toujours conduit qu'à de pénibles avortements sociaux et économiques.

Le problème agraire va agiter simultanément la France et la Russie ; la France dont les habitants sont les moins partageux du monde, où le petit propriétaire ne tient à la division du domaine de son voisin que pour agrandir le sien propre, où déjà la Révolution a opéré l'émiettement de la propriété aux dépens du clergé et de la noblesse, par la confiscation il est vrai et la spoliation sous toutes ses formes, non au bénéfice des petits qui ne possédaient rien, mais des plus osés et des plus voleurs qui voulaient posséder d'avantage. Et on veut recommencer. De fait, des grèves sans objet avouable autre que la destruction des usines qui font vivre des centaines de familles, couvrent déjà le sol de ce généreux pays et un pas de plus, c'est la Révolution avec son cortège inévitable de ruines et de crimes dont nous venons de voir en trop d'endroits les cruels avant-coureurs.

En Russie, on sera plus modéré : on demandera le partage des biens de la noblesse et même l'aliénation des domaines de la Couronne moyennant certaines redvances, très légères, qui seraient payées par les paysans. Tout semble annoncer un règlement paisible, conciliant, de cette inextricable question qui a fait, au sujet de l'Irlande, le désespoir des hommes d'Etat anglais. C'est que la question de propriété tient, en règle générale, au cœur de l'homme plus que tout autre et que si le prolétariat, organisé par les agitateurs, ne ménage aucun effort pour arriver à posséder, la propriété déjà constituée entend bien de son côté, opposer toutes les résistances pour ne pas se voir dépossédée. De là, en tous temps, ces grèves civiles dont on explique trop volontiers les causes par le sentiment religieux ou la haine des castes, mais qui, au fond, n'ont d'autres sources que des questions d'intérêt se rattachant à la défense ou à l'attaque de la propriété.

\* \* \*

Les grèves dans les provinces françaises sont à peu près terminées, mais à Paris il y a encore plus de 60,000 hommes qui refusent de reprendre le travail. De leur côté, les industriels ne peuvent se rendre à leurs demandes à cause de l'intense compétition étrangère. Voici un incident qui leur donne bien raison :

Les métallurgistes viennent de tenir une réunion composée de tous les industriels employeurs qui travaillent les métaux pour en fabriquer des machines et des outils. Ils ont formé un fond de résistance de \$1,200,000, après quoi, ils ont décidé de n'accepter ni la journée de 8 heures, ni celle de 9 heures et de ne souffrir en aucune façon l'intervention des syndicats entre eux et leurs ouvriers. Ils fermeront leurs portes plutôt que de céder.

C'est là, d'ailleurs, l'attitude de bon nombre d'industriels allemands, qui d'un seul coup, congédiaient 120,000 ouvriers plutôt que de se rendre à leurs exigences.

On voit d'ici la gravité de la question ouvrière, en France surtout où la compétition étrangère a ruiné déjà certaines industries naguère si florissantes. On cite entre autres la fabrication des chapeaux de feutre qui employait 10,000 Parisiens. Après grève sur grève, les patrons ont dû fermer boutique et on assure qu'il ne se porte plus guère de chapeaux melon qui ne soient faits en Belgique ou en Angleterre.

Somme toute, c'est toujours l'ouvrier qui est le gros perdant dans ces grèves, puisqu'il perd tout en perdant son travail.

\* \* \*

Un journaliste français observe fort à propos, que les ouvriers ont abusé de leur situation. Non seulement ils ont entravé la liberté du travail, mais encore ont-ils saccagé des usines et mis leurs employeurs dans un tel état d'âme qu'un mouton en serait devenu enragé. "Je suis persuadé d'ailleurs, dit-il, que s'ils persévéraient dans leur détermination, ils finiront par l'emporter, car ils ont pour eux deux forces irrésistibles : l'intelligence et l'argent".

\* \* \*

Veut-on se faire une idée de la journée de vote à Paris, le 6 de mai ? En voici une courte description empruntée à "l'Echo de Paris" :

"Paris, le jour où il y a des élections, ressemble assez à Paris le jour où il n'y en a pas. Quand c'est un beau dimanche comme hier, bien des âmes simples et paisibles ont pu se promener avec sérénité dans la capitale, sans se douter que les destinées du pays se jouaient autour des urnes.

"Mais pour ceux que la période électorale a enfiévrés de ses polémiques, et qui étaient arrivés hier matin à leur maximum de tension, que de petits faits qui prenaient une énorme signification ! D'abord, dominant tout, caractérisant cette journée de scrutin, la présence visible, peut-être même trop visible, des troupes qui garantissent en ce moment l'ordre public à Paris. Le scrutin entouré de baïonnettes, la force armée gardant les urnes ! Les "vieilles barbes de 48" eussent poussé des lamentations à ce spectacle, gémi au nom de la liberté... Avouons qu'il ne nous a pas paru qu'aucun citoyen fût gêné pour émettre son vote, par la présence des petits soldats, qui formaient d'ailleurs de bien pittoresques campements dans les cours des mairies, des écoles, au bord des trottoirs de toutes les sections de vote.

"Bien entendu, le jour du vote, le marchand de vin, plus que jamais, est roi. Il trône derrière son comptoir et ne livre le secret de son opinion personnelle qu'à bon escient. Autour du zinc, on argue, on discute ; que de truisimes ressassés, que de "Lapalissades", que de mots à la Joseph Prudhomme se profèrent devant ce comptoir où le vin et l'absinthe coulent à plein bord et renforcent chacun dans son point de vue favori.

Les distributeurs de bulletins chauffent l'enthousiasme des électeurs les moins pressés, qui viennent après le déjeuner. Le matin avait appartenu aux gens rassis, aux natures pondérées ; l'après-midi voit accourir aux urnes les emballés, les impulsifs, qui tiennent plus de place et font plus de bruit que les autres.

"En général, il semble qu'on ait voté en plus grand nombre cette année, et peut-être avec plus de calme. Jusqu'à l'heure de la fermeture du scrutin, on ne nous avait signalé aucun incident grave. Paris avait voté dans la paix la plus profonde, chacun escomptant que les résultats favoriseraient ses espérances ; ce n'est que lorsque ces résultats sont connus et que les déceptions sont acquises, que les têtes commencent vraiment à s'échauffer.

## En Russie

Nos échanges sont remplis des jugements portés par la presse sur la retraite de de Witte et sur le compte de son remplaçant.

Pour la "Gazette de Moscou", qui fut un adversaire acharné de l'ex-premier, il s'en faut que la carrière politique de M. de Witte soit terminée.

Le "Novoïé Vrémia" caractérise M. Goremykine par sa maxime favorite : "Grand est le Dieu de la Russie, et tout finira par s'arranger".

Le prince Meshchersky décrit le nouveau ministre comme un particulier qui a toujours aimé à couler des jours agréables. "Ses regards glissent sur les choses plutôt qu'ils ne les pénètrent".

Aussi, ira-t-il le matin "exécuter la loi", et, le soir : "Que le diable emporte la loi !"

Le matin, il sera énergique et éloquent ; le soir, se sentant d'humeur alanguie, il s'exclamera : "Qu'ils aillent tous se faire pendre. Ils ne valent pas que je me casse la tête à leur sujet".

\* \* \*

Contrairement à l'attente générale, le Tsar, n'a pas, le jour de sa fête natale, proclamé l'amnistie des inculpés politiques. "Le Messenger officiel", contenait par contre, deux longues colonnes de protestations inspirées par le général Trépoff qui vient, dans une circulaire secrète aux gouverneurs, d'engager toutes les associations dites "Les cent noirs" à protester contre l'amnistie, contre l'abolition de la peine de mort et contre toute concession aux demandes de la Douma.

## En Espagne

Une légion d'ouvriers travaille dans l'historique palais du Pardo, résidence de la princesse Victoria, pendant les jours qui précéderont la cérémonie nuptiale.

Ce palais n'avait pas été habité depuis que le roi Alphonse XII expira dans une des dépendances de cette royale habitation en 1885. La reine Christine n'y est jamais retournée depuis cette journée de deuil. Le roi l'a visité de temps à autre, après sa majorité, durant ses excursions de chasse.

Le palais est magnifique, et dernièrement le souverain y a établi des champs d'expériences agricoles, y introduisant la culture moderne et faisant des essais avec les instruments les plus perfectionnés.

Au palais de Madrid, on travaille ferme pour l'arrangement des appartements royaux.

Le roi a voulu que la reine Marie-Christine soit la seule personne qui intervienne dans le choix de l'ornement qui est d'un goût parfait et d'une richesse surprenante. La chambre à coucher de la princesse Victoria sera absolument identique à celle de la première femme d'Alphonse XII, l'inoubliable reine Mercédès : soie rose et moulures dorées garnissent les murs et le bleu domine dans le boudoir.

Le trousseau est d'une richesse indescriptible ; les bijoux valent un trésor ; on remarque surtout une magnifique couronne royale, cadeau du roi d'une valeur incalculable.

Le principal habit de cour est de broché blanc avec manteau couleur tourterelle, brodé de perles.

Il est inexact que le roi ait l'intention de faire de lointaines excursions pendant sa lune de miel ; en dehors de quelques courtes visites aux jardins d'Aranjuez, les souverains passeront les jours suivants de leur mariage dans le magnifique palais de Saint-Ildefonso, belle reproduction en petit des jardins de Versailles.

Comme la distance qui sépare La Granja de Madrid peut se parcourir en automobile en trois heures environ, sans compter les combinaisons de trains, le roi pourra s'occuper des affaires de l'Etat en jouissant d'une relative indépendance.

## A Rome

Des dépêches du 21 mai, nous ont appris la forte attaque de goutte dont vient d'être la victime Sa Sainteté Pie X. Le docteur Laponi a prescrit à l'auguste patient un repos absolu de plusieurs jours. Le pape a dû suspendre ses audiences.

Aux dernières nouvelles un mieux sensible s'est déclaré, mais on est loin d'être tout à fait rassuré. On craint des complications à cause de l'âge de Sa Sainteté qui souffrirait en outre de la goutte, d'une maladie du cœur. Espérons que l'Eglise catholique n'aura pas à déplorer la catastrophe que serait, dans les circonstances particulières où en est la France, la disparition du pontife prudent qu'est Pie X.

NEMO



# Echos d'Amérique

## Spéculation véreuse

Il y a quelques années, les quotidiens annoncèrent à pleines colonnes, la vente des actions de la compagnie des plantations de café d'Ubero. Les personnes qui trouvent du plaisir à lire les alléchantes réclames des entreprises financières, furent alors émerveillées des résultats anticipés par cette compagnie à la tête de laquelle se trouvaient les nommés Ferdinand E. Borges et William D. Owen, de Boston. Retenez ces noms, ils sont ceux de deux virtuoses de l'art de filouter le public selon d'adroites manœuvres, malheureusement peu surveillées par la justice de nos voisins. C'est ainsi que Borges, qui ne possédait au Mexique qu'une propriété valant \$150,000, est actuellement accusé d'avoir extorqué \$1,250,000 à ses concitoyens en leur vendant des actions d'une valeur illusoire. Nos lecteurs se rendront compte de la duplicité typique de cette pieuvre de la petite épargne, comme du reste de celle de ses acolytes, quand ils sauront que ce trop fameux lanceur d'affaires, faisait acheter à New-York et à Boston les fruits tropicaux et le café qui lui servaient à leurrer les ragos, auxquels il prônait les qualités de rapoport des "vastes" plantations d'Ubero. A Montréal même, nombre des nôtres se sont laissés prendre aux belles offres de cet américain plus que madré, et, enfin, sur la sellette des tribunaux de sa patrie. Pour que l'on sache jusqu'à quel point alla l'audace de ce soi-disant "haciendero", et aussi la naïveté de ses dupes, disons que, possédant un bien fonds de \$150,000, Borges et son associé Owen fondèrent dans l'Indiana, deux compagnies au capital de \$150,000 chacune; dans le Maine, durant la même semaine, une compagnie de \$150,000; un mois après une quatrième compagnie de \$750,000; un peu plus tard, une cinquième compagnie de \$300,000; puis une sixième, au capital de \$1,000,000, et, finalement une septième compagnie, la "Consolidated Ubero Plantations Company", au capital de \$2,500,000. C'était assurément assez en fait de compagnies consolidées ou non. En tout cas la consolidation ne put résister au choc de l'opinion publique, devenue méfiante en présence de tant de richesses agricoles, fussent-elles d'origine mexicaine. Borges et consorts devront donc rendre gorge et, Dieu le veuille, passer au pénitencier quelques années, histoire d'apprendre qu'on ne trompe pas indéfiniment le public. Si feu Barnum pouvait dire: "l'homme sait qu'on le trompe et il aime à être trompé"; il est aussi exact, toujours d'après un yankee, que: "Si l'on peut tromper plusieurs personnes à plusieurs reprises, on ne peut tromper tout le monde tout le temps". Avis donc, à ceux de nos amis épris de bénéfices énormes et rapides, que des faiseurs font miroiter à leurs yeux. Pourtant, qui oserait dire que cette leçon profitera aux petits capitalistes? Que l'on fonde demain une société quelconque pour, disons, tondre les ours blancs de l'extrême nord du Groenland, et il y aurait encore des jobards pour acheter de ses actions. Tant il est vrai que la bêtise humaine est incommensurable!

## Lois électorales

OTTAWA, nos honorables, sans doute peu satisfaits de l'apathie ou du trop de zèle de certains électeurs, ont nommé un comité spécial chargé de reviser les lois électorales. Entre autres clauses adoptées par le dit comité, il en est une qui n'a pas obtenu l'assentiment unanime des députés chargés de l'examiner. C'est celle ayant trait au vote obligatoire, dont nous avons déjà dit quelques mots. La clause que nous visons, si on la votait, déqualifierait pendant six ans tout électeur qui, sans raison valable, ferait fi de son droit d'électeur, de votant. Ne vous semble-t-il pas que ce remède politique rappelle le "pavé de l'ours"? Comment, voilà un citoyen blasé sur la chose publique au point qu'à son endroit il fait montre de bouderie passive, et, vous croyez le punir en lui imposant la prolongation de sa passivité? Mais, si notre homme est honnête, sincère et sérieux, il ne se plaindra pas de la mesure prise contre lui, il y a même des chances pour qu'il en soit satisfait. En son for intérieur ce citoyen applaudira de ne plus avoir, pendant six ans, à s'occuper de candidats qui, tous, lui semblent faits de la même pâte. Au lieu d'aller écouter les péroraisons au timbre éraillé des "hustings" il se livrera placidement à ses occupations, plus heureux que ses soeurs qu'on veut entraîner en cette galère.

Pour notre part, nous croyons d'autant plus à cette façon de voir, qu'ayant droit de vote, et nous intéressant comme il convient au bien et au progrès de ce pays, nous ne nous soucions pas de porter nos pas vers une urne électorale, qu'on nous y invite, ou qu'on nous en empêche. Car, il y a encore des hommes modestes et sans ambition, qui ne se croient pas hors la loi parce qu'ils vivent tranquilles loin de la fournaise politique; qui pensent valoir autant, et peut-être plus, que ceux dont les efforts tendent à mettre sur le pavoi d'ingrats budgétivores officiels. Certes, il faudra toujours des pilotes à la barque nationale, mais non trop, pas plus que d'électeurs. C'est dire que dans le geste du vote nous ne voyons qu'un fait de volition spontanée, aussi louable dans son affirmation que dans sa négation. D'où, probablement, le fiasco qui attend la clause du vote obligatoire, lorsqu'elle sera présentée au Parlement. Que, s'il n'en était pas ainsi, nous en serions surpris, vu que nous vivons dans un pays de liberté, où la liberté de conscience doit demeurer inviolable, surtout dans le cas spécial dont il s'agit.

## Hobson le belliqueux

ON parle de désarmement, de paix universelle, et... les armements vont bon train dans les deux hémisphères. En Angleterre, lord Roberts conseille l'adoption du système de la conscription; en Allemagne le parlement votait ces jours derniers, sans discussion, les fonds nécessaires à l'addition de six grosses unités au programme naval de l'empire; en France, on multiplie les sous-marins; avouez que pour des manifestations pacifistes celles-ci sont plutôt paradoxales. Or, dans cette voie de progrès, le pompon, le record, doit revenir sans discussion au lieutenant de la marine américaine, Richmond Pearson Hobson, de guerrière mémoire. A celui-là qui, ayant coulé volontairement le "Merrimack" dans le goulet de Santiago de Cuba, durant la guerre hispano-américaine, devint du jour au lendemain un héros national aux Etats-Unis, et vit compromettre sa santé, de jolies misses enthousiastes ne se lassant point de l'embrasser. Il faut croire que cette déjà ancienne popularité a eu un regain favorable à M. Hobson, puisqu'il fut récemment désigné pour siéger au Congrès, comme député du sixième district de l'Alabama. On sait que les parlementaires de Washington ne détestent pas les idées impérialistes et que, somme toute, ce ne sont pas précisément des agneaux du bon Dieu, prêts à se laisser tondre. A l'occasion, ces messieurs savent faire parler la poudre, savent conseiller des armements et prendre des résolutions aussi énergiques que peu diplomatiques. Mais, que sont ces braves députés et sénateurs auprès du "jeune" Hobson? Il se le demanderont eux-mêmes, ils rougiront de leurs petites visées, lorsque, prochainement, ils entendront le député démocrate de l'Alabama, leur demander de voter un crédit de \$2,000,000,000 en faveur de la création d'une marine américaine, à même d'anéantir tout ce qui flotte sous un autre pavillon que le pavillon étoilé. Le chiffre est beau, et très américain. Vous verrez, cependant, qu'on mettra un frein à l'ardeur du nouveau député. Car, fort heureusement, dans l'union il y a des têtes pondérées. Il n'empêche que la proposition Hobson ne manque pas de piquant, au moment où l'on parle de paix générale, surtout là où l'on aiguise des sabres et où l'on tient la poudre sèche. Deux milliards de dollars! Que dirait ce bon Kaiser? L'anglo-saxonisme doit l'émouvoir un brin. Qui sait s'il ne lui donnera pas la jaunisse un de ces jours?

## A propos d'émigration

LES politiciens qui ont accoutumé de blâmer le gouvernement libéral de ce pays, au sujet de ses façons d'attirer des colons au Canada, doivent se faire une pinte de bon sang à entendre les cévélations de M. W. T. R. Preston, représentant du ministère de l'Intérieur du Canada à Londres, depuis 1899, et en ce moment à Ottawa où il rend compte de sa mission. Les assertions de M. Preston au sujet de lettres volées, le nom de lord Strathcona, et celui d'une sorte de rastaquouère sémite mêlés à ce scandale, sont au moins surprenantes. Très certainement, la haute personnalité du noble lord est à l'abri de tout soupçon, cependant il doit non seulement regretter la mise au grand jour des faits exposés, mais surtout le rôle qu'on a laissé

jouer à l'agent Léopold. Apparemment l'administration du bureau de l'émigration londonnienne, à destination du Canada, laissait plutôt à désirer; les propres paroles de Monsieur Preston feront remettre les choses au point.

## Une grève typique

DECIDEMENT nous vivons à une époque de grèves. Un peu partout on en signale et, si l'on n'était pas au courant de ce qui se passe, on serait tenté de s'apitoyer outre mesure sur la détresse apparente des classes laborieuses. Heureusement, leur infortune n'est que relative, surtout en Amérique, où le sort du travailleur s'améliore sans cesse. Si certains corps de métiers élèvent la voix, avouons que c'est plutôt par un amour inné et parfois illogique du gain. Ces gens-là n'ignorent pas le dicton: "Les enfants qui crient le plus sont les mieux soignés". Et, comme l'homme n'est qu'un grand enfant, ces travailleurs clament de temps en temps, prétendent qu'on les exploite, bref, font délier plus large la bourse des patrons. Ces jours derniers, à New-York, l'union des peintres en bâtiments et des tapissiers a décidé la grève générale. Cependant, les peintres dans la métropole de l'Union gagnent trois dollars et demi par jour, et les tapissiers quatre dollars et demi. C'est beau, très beau, principalement pour ces derniers, dont le labeur est peu fatigant et exempt de grands dangers. Néanmoins ces ouvriers demandent une augmentation de salaire de 50 cents par jour. Il est probable qu'on finira par la leur accorder. L'an prochain, ayant pris goût à la manœuvre, ils regimberont de nouveau, et... la crise renaîtra de ses cendres dorées. Quand on pense que souvent l'ouvrier ne sait que passablement une spécialité de son métier, que la durée de son apprentissage diminue constamment, et qu'on n'ignore pas la pénurie qui accable certains travailleurs de la pensée, ou autres, dont l'expérience intelligente, a nécessité une existence de travail, on est tenté de s'étonner de certaines grèves, qui, fatalement, lassent les chefs d'établissements. On n'a donc pas lieu d'être surpris des sommes énormes que l'industrie paie pour des machines qui, de plus en plus, éliminent la main d'oeuvre. C'est messieurs les ouvriers qui veulent cet état de choses, de par leurs exigences. Car, il serait injuste de blâmer les propriétaires d'usines assez avisés pour défendre légalement et logiquement leurs intérêts. C'est qu'en vérité il est trop grand le nombre des honnêtes petits patrons qui préféreraient être ouvrier, qui le deviennent, plutôt que de tenter l'impossible: l'assouvissement des appétits de la main d'oeuvre de notre époque.

## Précautions Municipales

A New-York, une explosion de 30,000 gallons de pétrole a failli, la semaine dernière, occasionner des pertes de vie; quelques jours après dix tonnes de poudre sans fumée explosaient ailleurs, compromettant la stabilité des demeures des alentours. Une note dans les journaux signala ces accidents, et, personne n'y pense plus. Il y a pourtant de quoi, lorsque l'on se figure les désastres que pourraient produire les sources de danger de ce genre, dont on signale trop souvent la présence dans les grands centres. C'est à se demander si les municipalités font tout leur devoir. A Montréal, nous ne pouvons jamais passer près d'un clos de bois de construction, en plein quartier d'affaires, à un pas du trottoir, sans redouter la conflagration d'une telle masse de combustible. Une allumette de fumeur, un bout de cigare allumé, jetés par mégarde dans ces piles de planches suffiraient à mettre en danger tout le voisinage. Quand donc les autorités feront-elles établir en rase campagne, dans les banlieues des villes, ces petits volcans du commerce? Cela finira par arriver, espérons-le, hélas! après qu'il y aura eu encore beaucoup de victimes, tant il est dur de se défaire des mauvaises routines. Car, il en est des habitudes collectives comme des habitudes individuelles, facilement on les acquiert, difficilement on s'en défait. Aussi, lorsqu'il s'agit de pratiques nuisibles à une population, ne doit-on pas hésiter à les dénoncer par tous les moyens dont on dispose. Telle est la raison qui, en passant, nous engage à signaler le déplorable état de choses dont nous venons de parler.

L. D'ORNANO.



## La Paroisse de Sainte-Cécile du Bic.

Le coquet village qui porte le nom de Ste Cécile du Bic est situé sur l'Intercolonial à 11 milles de Rimouski et à 150 milles de Québec. Le point le plus remarquable de sa physionomie est le pittoresque. Impossible de rêver des sites plus enchanteurs, des scènes plus variées et des points de vue plus charmants. C'est un beau et grand village disposé en amphithéâtre sur les bords d'une baie "assez vaste pour être majestueuse, et assez petite pour être embrassée d'un seul coup d'oeil", comme le dit J. C. Taché. Et cette baie elle-même est d'un pittoresque ravissant. Parsemée d'îlots riants qui



Bic.—Vue du village et du havre.

émergent à la surface de l'eau comme des bouquets de verdure, bordée par des falaises et des caps qui semblent toucher aux nues, alimentée par deux rivières qui après avoir coulé en cascades dans les gorges voisines viennent mêler leurs ondes aux flots de la mer, la baie du Bic présente le plus charmant coup d'oeil. Et tout cela a pour fond d'énormes montagnes, des pics abrupts et des sommets inabordable. Voilà la physionomie de cette jolie place d'eau, et ce sont ces avantages réunis qui lui ont valu l'appellation de "Suisse Québécoise", et qui ont déterminé une foule de touristes à en faire leur paradis pendant la belle saison. Enfin, pour termi-



Bic.—Vue du village.

ner cette description, qu'on nous permette de citer "l'Album du Touriste" de M. J. Lemoyne: "The bay of Bic is of incomparable beauty: the heroes of Mrs Brooke Emely Montague, on viewing it in 1767, exclaimed: I wish I were queen of Bic!"

Quel est maintenant l'origine de ce nom curieux donné à la paroisse. On a déjà prétendu que Bic est un nom sauvage. Cette opinion est tout à fait dépourvue de fondement, et rien de plus raisonnable que de supposer que le mot Bic n'est que la corruption du mot Pic, nom que Champlain paraît avoir donné à cette bourgade en 1603, alors qu'il remontait le St Laurent, accompagné de Lescarbot et de



Bic.—Le village.

Pontrincourt. Dès 1613, Champlain lui-même l'écrivit "bic", et plus tard les missionnaires l'écriront: bic, biq, bik, bisq. Et maintenant qu'est-ce qui a déterminé Champlain à donner ce nom? Ouvrons le journal de son voyage en 1626: "De Saint-Barnabé au Bic, il y a quatre heures, c'est une montagne fort haute et pointue, qui paraît au beau temps de douze à quinze lieues, et elle est seule de cette hauteur, au respect de quelques autres qui sont proche d'elle".

Le Bic est un endroit historique, et le premier événement dont fassent mention les annales aborigènes du pays s'est déroulé sur les bords encore sau-

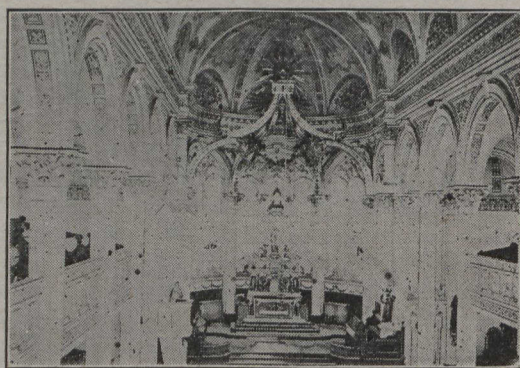
vages du Havre du "Vieux Bic". Ce fut en effet en 1533, deux ans avant le second voyage de Cartier qu'une troupe de Toudamens (Iroquois), massacra plusieurs centaines de Micmacs dans la caverne d'un des petits îlots qui ornent la baie du Bic, lequel îlot conserve encore aujourd'hui en souvenir de cette tragédie, le nom "d'Islet au Massacre". Jacques Cartier qui rapporte cet événement au chapitre neuvième de sa "Seconde navigation", en eut lui-même le récit de Donnacona, Sachem de Stadacona. Deux ans plus tard, le même Jacques Cartier entra dans le havre du Bic, le 29 août 1535, et lui donnait le nom de "Havre aux Islets St Jean". Sept ans plus tard Roberval accompagné de Jean-Alphonse de Lantoinne, son premier pilote, visitait le Bic et lui donnait le nom de "Cap de Marbre". Puis ce fut au tour de Champlain et de Lescarbot, en 1603. On lit en effet aux oeuvres de Champlain: "Dudiet Mantanne, nous vinsmes prendre connoissance du Pic, où il y a vingt lieues, qui est à laditte



Bic.—L'église.

bande du Su". A près Champlain, les missionnaires pénétrèrent à leur tour dans la bourgade du Bic, et d'après le texte des "Relations des Jésuites", il semble que des missionnaires ont dû y séjourner par intervalles, comme semble le prouver le passage suivant que nous choisissons entre mille: "Kahikohan, qui était venu du bik, le 17 au soir, s'en retourna au même lieu. Il avait apporté lettres du P. Albanel".

La seigneurie du Bic fut concédée en 1675 au Sieur Charles Denis Vitré, par Frontenac. On trouve l'acte de cette concession aux "Insinuations du Conseil Supérieur, let. B. folio 14". En 1688, un recensement de la Nouvelle-France donnait aux deux seigneuries réunies du Bic et de la Rivière du Loup une population de 14 âmes et en 1700, il n'y avait plus personne. Vers 1725, la seigneurie passa aux mains du Sieur Ignace-Aubert de la Chesnaye qui lui-même la transporta en 1781 à Gilles-Ignace-Aubert de la Chesnaye. En 1774, une contestation s'éleva entre les seigneurs du Bic et de Rimouski



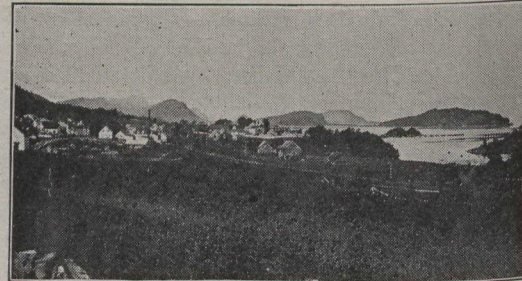
Bic.—Intérieur de l'église.

au sujet des limites. La "Cour des Plaidoyers Communs" décida que la Rivière Hâtée serait la borne entre les deux seigneuries, décision qui fut maintenue en 1778 devant la même cour.

Pendant toute cette époque obscure, qu'on pourrait appeler l'époque des découvertes, on ne trouve rien de bien marquant ni de bien sûr dans l'histoire du Bic. On sait seulement que le port du Bic a toujours été regardé par les gouverneurs du pays et les marins de la France, comme le port le plus sûr du St Laurent. Aussi "l'Album du Touriste" nous apprend que D'Avagour et Vauban auraient voulu en faire un port pour la marine marchande et militaire. On sait en outre que Montmagny en fit un poste pour l'échange des pelleteries. D'autres documents nous apprennent encore que lors de la prise de Québec par les Kertk, l'île du Bic servit de lieu d'observation à Desdames qui venait au secours du Sieur de Roquemont.

Ce n'est qu'en 1793 qu'un premier colon osa se hasarder à ouvrir la forêt qu'un joli et coquet vil-

lage a remplacé aujourd'hui. C'était un nommé Ross, irlandais d'origine et venant de Rimouski. Après avoir habité quelque temps l'île du Bic, il venait s'établir sur la "Pointe" où peu après son fils et Antoine Michaud le suivaient. A cette époque, vers 1800, la seigneurie était passée aux mains de Azaria Pritchard. Les trois colons susdits, n'avaient concédé aucun terrain, aussi durent-ils déguerpir, lorsque Jean-Pierre Arseneault, concéda la "Pointe" du seigneur. Arseneault venait de Tracadèche, aujourd'hui Carleton, et était une victime de la triste violence de Lawrence. Un peu avant



Les montagnes du Bic, vues à une distance de deux lieues.

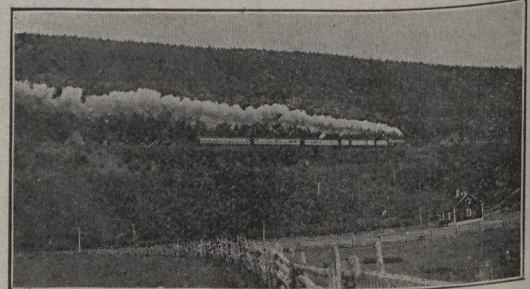
l'arrivée de Jean-Pierre Arseneault, José Labrie allait s'établir au Cap à l'Original. Arseneault mourut en 1815 et sa veuve se maria à A. Lafrance dit Pinel qui continua la culture de la terre de son prédécesseur. Mais en 1818 la "Pointe du Bic" fut vendue par le shérif P. A. de Gaspé, à François Durette, marchand de Québec qui lui-même la transporta à Paul Côté, aubergiste de Montmagny. De 1815 à 1828, on vit s'établir une trentaine de familles dans la seigneurie, parmi lesquelles on peut citer les Michaud, les Petit, les Peltier, les Thiboutot, les Létourneau, les Pelletier, les Gendreau, etc. En 1825, la seigneurie passa entre les mains du sei-



"Hatay-Bay" et les "Montagnes du Bic."

gneur W. A. Campbell, de Québec. En 1829, la population se chiffrait à 115 âmes. Cette année on présenta une requête à Mgr B. C. Panet lui demandant l'ériger la paroisse canoniquement. Le 27 août de la même année, l'évêque de Québec chargeait M. Béland, curé de l'Isle-Verte de vérifier les allégués de la requête, et le 12 février de l'année suivante, Mgr Panet émanait son décret canonique, qu'une proclamation civile de Mather Lord Aylmer venait confirmer en 1835.

Ce ne fut que vers 1845, qu'on commença à s'occuper de construire une église; jusque-là on allait accomplir ses devoirs religieux à Rimouski. Mon-



Dans les montagnes du Bic.

sieur Ths. Destroimaisons dit Piequart, alors curé de Rimouski et desservant du Bic, intéressa vivement Mgr Signay à cette question. Il y eut beaucoup de contestations au sujet du site de cet édifice et les choses traînèrent en longueur jusqu'en 1850. Au mois de novembre de cette année, M. Lazare Marceau qui venait d'être nommé curé du Bic, avec charge de desservir St Fabien un dimanche sur trois, bénissait la nouvelle église. En 1851, Mgr Turgeon annexa 51 arpents de Rimouski à Ste Cécile, et grâce à cette augmentation aussi bien qu'aux moulins et chantiers des Erice, la popula-



tion se chiffrait cette année à 1,391 âmes. Notons qu'à cette époque la seigneurie appartenait à W. Dearling Campbell, qui l'avait reçue de son père en 1852.

Le 16 juillet 1855, la municipalité était érigée et les sept citoyens suivants élus conseillers: Hylaric Desnoyers, Charles Lavoie, Etienne Cole, Prudent Petit, Joseph Pineau, Magloire Roy et Georges Sylvain. Le 20 du même mois, Georges Sylvain était élu maire et J. Bte Chamberland, secrétaire-trésorier. Ce Monsieur Sylvain devait avoir plus tard l'honneur de représenter le comté de Rimouski aux Communes: il était le père de Madame docteur



Partie du havre du "Vieux Bic."

Letellier de St Just, de Montréal, de Madame L. R. Gauvreau, du Bic, de Madame Garneau, avocat de Percé, de Madame Letendre, protonotaire de Rimouski, de M. Phil. Sylvain, bibliothécaire du parlement à Ottawa, du Rév. Oscar Sylvain, aujourd'hui aux Etats-Unis, etc.

Depuis cette époque jusqu'à ces dernières années le Bic n'a pas cessé de marcher dans la voie du progrès. Le Rév. M. Lazare Marceau fut remplacé en 1856, par le Rév. M. A. Blouin, qui lui-même eut pour successeur en 1867, le Rév. M. Ls Desjardins. Ce fut sous ce dernier curé que le Bic atteignit le maximum de sa population. En 1878, elle se chif-

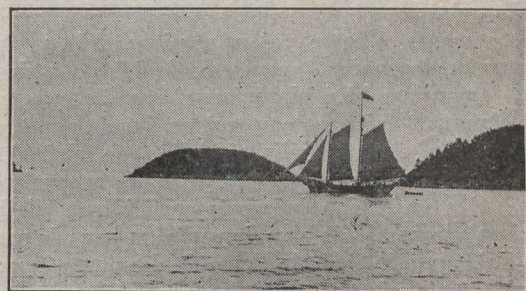
frait à 3,133 âmes. C'est ce qui détermina l'érection de la paroisse de St Valérien, formée d'une partie du Bic et d'une partie du canton Duquesne, en 1885. En 1887, le chanoine C. A. Carbonneau succédait à M. Desjardins. Il n'y avait pas trois ans qu'il était curé de la paroisse que son église devenait la proie de l'incendie dans la nuit du 17 au 18 août 1890. On supporta le coup chrétiennement, et grâce au digne curé, qui à ses autres brillantes qualités joignait des goûts artistiques peu ordinaires, on bâtit une nouvelle église qui fait honneur non seulement au diocèse et à la paroisse, mais encore à la province. Malheureusement, celui qui avait présidé à ces merveilles ne devait pas jouir de ses travaux. A peine étaient-ils terminés qu'il était appelé à un autre poste. M. le chanoine Saucier lui succéda en 1895 et lui-même eut pour successeur en 1899, M. le chanoine A. Chouinard. M. le chanoine O. Normandin qui succéda à ce dernier en 1901, est le curé actuel du Bic. Ami de l'agriculture, sage administrateur en même temps qu'apôtre zélé, il fait avancer sa paroisse dans tous les progrès, aussi est-il chéri de tous ses fidèles paroissiens qui lui doivent beaucoup sous tous les rapports.

En somme, la paroisse du Bic a aujourd'hui une population de 2,300 à 2,500 âmes, appartenant en majorité à la classe des cultivateurs. Il y a cependant un gros village, fréquenté par les touristes en été. On compte douze magasins de détail et un magasin de gros, celui de M. P. E. D'Anjou. Mais si le commerce est florissant, l'industrie n'est pas négligée elle non plus. Il y a plusieurs scieries, dont la plus importante est celle de M. A. Parent. Les MM. Massé, dirigent une fonderie et un établissement d'instruments aratoires et de machines à vapeur. On pourrait encore citer les importantes manufactures de meubles de MM. Z. Ouellet, L. Gama-che, G. Plourde, etc. L'agriculture a aussi sa part et l'industrie laitière est la principale source des revenus du cultivateur. Il y a dans la paroisse qua-

tre fromageries et une beurrerie, qui font entrer chaque année la jolie somme de \$40,000 à \$50,000 dans la bourse de nos cultivateurs.

Grâce à l'initiative des conseillers, le Bic est devenu une des places d'eau les plus achalandées par les touristes. Aussi on n'a rien négligé pour attirer ces hôtes bienfaisants. Un beau et large trottoir s'étend sur un parcours d'un mille d'un bout à l'autre du village. Après l'installation d'une ligne de téléphone, on a éclairé le village à l'électricité.

En un mot, le Bic est très prospère et il ne doit pas être encore à l'apogée de sa prospérité. Son port de mer est trop beau et trop avantageux pour



L'islet au "Massacre" et l'islet "Brûlé."

qu'on ne vienne pas à en tirer parti. Et la "Pointe à Ross"? quel paradis en ferait-on pour les touristes! si on y construisait des hôtels!

Voilà ce qui nous frappe le plus dans la paroisse que nous avons essayé de décrire. Que de détails intéressants n'aurions-nous pas pu noter encore! mais nous ne voulons pas abuser de la bienveillance de "l'Album" et d'ailleurs.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire, a dit Boileau, et c'est aussi l'avis de :

BICOPOLITANUS.



## De bord à bord

POUR qu'un exploit semblable à celui que nous allons conter soit devenu possible, il faut que les navires de guerre soient pourvus maintenant de machines d'une précision parfaite. Il est de toute évidence qu'il y a seulement quinze ou vingt ans deux navires qui se fussent engagés dans une aventure aussi téméraire, n'en seraient sortis qu'au prix d'avaries plus ou moins graves.

Leurs capitaines auraient été vertement sermonnés, et peut-être punis, par leur ministre. Au contraire, dans le cas qui nous occupe, les deux commandants ont été chaudement félicités pour leur initiative, et proposés à l'avancement. Les audacieux ont toujours raison..., surtout lorsqu'ils reçoivent la sanction du succès!

\* \* \*

C'était il y a environ deux ans... Le lecteur se souviendra peut-être que les Etats-Unis accomplissent alors un véritable exploit naval en expédiant, de New-York aux Philippines, une flottille de torpilleurs et de contre-torpilleurs, soit un trajet égal aux trois quarts d'un voyage de circumnavigation.

Tous ces petits navires, qui n'étaient escortés que par un croiseur, parvinrent sans accident à leur lieu de destination, sans accident, mais non sans incident!

Durant la traversée du golfe du Bengale, entre Colombo (Ceylan) et Singapour (Malacca), la flottille fut dispersée par un violent "typhon", et l'on craignit un moment que plusieurs de ces frères navires ne fussent engloutis par les vagues. Mais les secousses ressenties par les équipages furent si violentes que la moitié des hommes durent entrer à l'infirmerie: les uns épuisés par le mal de mer, les autres blessés par une chute malencontreuse.

Le destroyer "Bainbridge" avait été particulièrement éprouvé. Pour comble de malheur, ses deux médecins-majors gisaient l'un et l'autre sur leur lit, le premier en proie à une fièvre violente, le second avec la jambe cassée.

Le commandant se résigna à signaler au destroyer le plus rapproché, au moyen de la télégraphie sans fil :

—Pouvez-vous prêter docteur ?

—Oui, certainement, fut la réponse du "Chauncey".

Et la conversation, ainsi engagée à une distance de deux milles, se poursuivit rapidement.

—Stoppons! proposa le "Bainbridge". Nous allons mettre un canot à la mer.

—Impossible de stopper! répliqua l'appareil du "Chauncey". Vous oubliez que le commodore (chef de l'escadrille) a donné ordre de filer à toute va-



Un faux mouvement, et il tombait à la mer.

peur sur Singapour, pour y chercher un refuge contre le nouveau cyclone qui s'annonce?

—Mais je ne puis me passer de docteur! J'ai des hommes grièvement blessés!

—"What shall we do?" — Que faire ?

Après quelques minutes de silence, l'appareil du "Chauncey" enregistrait l'étrange proposition du "Bainbridge" :

—Je propose de nous diriger sur le même point

sans ralentir notre vitesse. Si votre major est un homme de tête...

—Il l'est, "by Jove!" interrompit l'opérateur du "Bainbridge".

—"Then, all right! Go ahead!" — En avant!

Les deux commandants s'étaient compris, aussi "marconigraphiquement" que laconiquement! Et des ordres furent donnés aux mécaniciens, tandis que les commandants eux-mêmes empoignaient la barre, et que le jeune médecin désigné se tenait prêt à enjamber le bastingage.

Pendant que les conversations précédentes se déroulaient, les deux navires, en modifiant légèrement leur course, avaient diminué la distance qui les séparait. Bientôt, il devint possible aux deux équipages de se communiquer de vive voix des détails complémentaires, et, dès ce moment, une émotion de plus en plus intense régna sur les deux destroyers, qui, tout en continuant à filer à l'effrayante vitesse de vingt-quatre noeuds, convergeaient vers le même point.

Et ce fut un moment d'anxiété poignante lorsque le jeune médecin, M. Frank Gardwell, agrippé au bastingage, s'apprêta à profiter de l'instant précis—de la seconde! de la fraction de seconde! — pour bondir sur le pont du "Chauncey". Un faux mouvement, et il tombait à la mer, dans les effrayants tourbillons que produisaient les deux torpilleurs lancés à toute vitesse!

Aussi des acclamations enthousiastes succédèrent-elles au silence de mort qui venait de planer sur les deux navires, lorsque le jeune homme, d'un vigoureux coup de jarret, eut franchi la brasse qui séparait encore les deux destroyers.

Mais l'expérience avait trop longtemps duré. Les deux commandants étaient à bout de forces; l'angoisse qui tendait leurs nerfs depuis un quart d'heure aurait eu bientôt raison de leur énergie. Et l'espace s'élargit rapidement entre les deux navires, qu'un coup de barre donné à faux eût pu envoyer au fond de l'Océan!

Ce transfer d'un être humain entre deux navires marchant à toute vitesse, et en pleine mer, constitue un exploit sans précédent, et, comme tel, il nous a paru mériter une place dans nos colonnes.





# MISS SOURIRE



DANS tout le quartier on lui donnait ce surnom gracieux, pour son frais visage, ses yeux rieurs, son front pur de vingt ans, auréolé de boucles blondes. Quand elle passait, le matin, en se rendant à son atelier de couture, d'un pas rapide, les gens, sur le seuil des portes, se faisaient des signes :

—Avez-vous vu ce chérubin ?

—Un bijou !

—Le printemps !

Les passants se retournaient plusieurs fois, ravis, et souvent, devenaient amoureux de Miss Sourire.

Oh ! amoureux bien platoniques, car ils eussent été malvenus à lui conter ce qui ne devait pas être conté, et elle était si jolie, si jolie, que c'eût été blasphémer que d'avoir à son sujet de mauvaises idées. Des gens bien informés certifiaient, d'ailleurs, qu'elle possédait plus de vertu au bout de son petit doigt que le shah de Perse de diamants à son bonnet. Mais c'était, cependant, un fait certain, indéniable, que la mignonne avait une quantité d'adorateurs.

La maison, d'abord, où elle habitait, rue des Ursulines, dans une chambrette au sixième, tout près du ciel, n'en comptait pas moins de trois.

Le plus ancien en date, M. Coche, petit commis aux écritures dans une grande maison de bonneterie, avait la chance d'être son voisin. C'était un timide jeune homme, très discret, dont le logement n'était séparé de celui de l'ouvrière que par une assez mince cloison. Il pouvait, ainsi, vivre de sa vie, l'entendre aller et venir, deviner ses occupations :

“ Elle lit..., se disait-il, elle coud... Elle rêve !...”

Autant d'émotions pour lui. Mais, malheureusement, ses occupations le tenaient éloigné la plupart du temps, et ce n'était pas souvent qu'il rencontrait sur le palier sa jolie voisine, presque indifférente, du reste, à son coup de chapeau cérémonieux, et ne remarquant pas à quel point il rougissait.

Le second amoureux, plus sérieux celui-là, habitait au troisième avec sa vieille mère. C'était l'adjudant Sauvage, ancien sous-officier de zouaves, blessé aux colonies et médaillé ; il avait eu un bras quelque peu malmené par les nègres, ce qui lui valait une petite retraite en attendant un bureau de tabac. Il avait donc pas mal de loisirs, qu'il employait à penser à Miss Sourire.

—Avec son joli minois, disait-il, son honnête métier de couturière et sa bonne conduite, elle est tout à fait la femme qu'il me faut, et, ma mère prenant de l'âge, j'ai besoin d'une ménagère à la maison.

Le troisième amoureux était M. Benoisy, un petit vieillard tout rose et toujours pomponné de frais, qui demeurait au rez-de-chaussée, vu ses soixante-trois ans et ses rhumatismes. Il passait pour fort riche et devait avoir, dans la poussière de quelque tiroir, d'authentiques parchemins de noblesse. Trois fois marié, il avait été, les trois fois, incompris et passablement malheureux ; il finissait sa vie manquée dans le veuvage et l'isolement. Le premier ne l'affligeait pas outre mesure, mais le second lui semblait terriblement monotone, et, comme son cœur était demeuré jeune malgré les années, il s'était épris, lui aussi, de Miss Sourire, se troublant à sa vue comme un jeune homme, et, quand elle descendait, se cachant pour la regarder passer, afin de se mettre, disait-il, un peu de baume dans l'âme.

Hors de la maison, les amoureux de Miss Sourire ne se comptaient plus.

Les plus notoires étaient, d'abord, trois étudiants qui habitaient en face de chez elle, de l'autre côté de la rue. Ils étaient privilégiés, car ils pouvaient la voir à sa fenêtre quand elle n'était pas à son atelier, cousant ou lisant, arrosant ses fleurs, regardant le ciel.

Au coin de la rue, le petit papetier Camuchet était, de même, privilégié. C'était lui qui venait de reprendre la boutique “ Au bonheur du Jour ”, après le décès de sa tante, et, chaque matin, entre sept heures et demie et huit heures moins le quart, il avait la joie de vendre à Miss Sourire son “ Petit Journal ”. Elle le saluait d'un bonjour gentil, un brin gênée peut-être par la présence de ce grand garçon qui la mangeait des yeux. Mais il était bien obligeant, mettait son étalage entier à sa disposition, et glissait souvent dans le journal qu'il lui vendait, comme par hasard, des riens jolis, cartes illustrées, images fleuries — des primes, affirmait-il, — primes qui l'auraient ruiné, s'il en avait donné ainsi à toutes ses clientes.

Sur le trajet de la rue des Ursulines, où habitait la jeune fille, au quai d'Orléans, où elle travaillait, on pouvait compter encore sept amoureux, provi-

dentiellement mis, chaque jour, sur son passage. Quatre d'entre eux étaient employés de bureau ; un, répétiteur ; un, rentier, et un petit clerc d'avoué. Ce petit clerc n'avait que seize ans, mais c'était peut-être dans son cœur novice que Miss Sourire faisait le plus d'impression. Il en perdait l'appétit et s'embrouillait dans ses pièces de procédure, qu'il portait tout de travers à l'enregistrement.

Cela ne faisait pas moins de treize personnes qui ne pensaient qu'à la blonde enfant et respectivement s'étaient dit n'avoir plus qu'à se jeter à l'eau, si elle ne répondait pas à leur flamme.

Or, un jour, il arriva que le vieux M. Benoisy, qui, à toute occasion, s'informait de l'ouvrière auprès de la concierge, apprit de celle-ci une nouvelle véritablement stupéfiante :

Miss Sourire allait se marier.

—Grand Dieu ! madame, et avec qui ?

—On ne sait pas. Mais il est certain que, depuis une huitaine, elle rapporte des bouquets blancs, couleur d'amour, qu'elle met dans sa chambre en bonne place. Le dimanche, elle s'absente mystérieusement tout l'après-midi et, presque chaque jour, il y a quelque chose pour elle au courrier.

M. Benoisy, ce jour-là, n'en dina pas. Quoi ! Miss Sourire allait se marier, et avec un autre que lui ! N'avait-elle donc pas deviné la tempête qui s'était déchaînée dans le cœur de son voisin du rez-de-chaussée, si poli quand elle le rencontrait ! Il devait y avoir confusion. Qui donc, alors, donnerait au vieillard une raison de vivre, de faire sa partie de cartes de bonne humeur, de trouver encore de la douceur à sa solitude !

La nouvelle se répandit vite. L'adjudant Sauvage, en l'apprenant, en reçut un grand coup au cœur ; il avait échafaudé de si aimables projets, attendant la première occasion pour se déclarer ! Sa mère fut navrée comme lui. Elle avait pris ses renseignements sur la jeune fille, et la sachant honnête, travailleuse et bonne, souhaitait l'avoir pour bru.

M. Coche, aussi, fut informé. Mais, à vrai dire, il s'y attendait bien un peu. Son oreille collée à la cloison de sa chambrette avait, depuis quelque temps, deviné un trouble inusité dans l'existence de sa jolie voisine. Les pas lui semblaient plus précipités, les allées et venues plus fréquentes. Des bruits de papier lui laissaient entendre qu'elle lisait et relisait des lettres. Miss Sourire chantait plus souvent.

Le petit papetier, Camuchet, pressentit, de même, la catastrophe. La jeune fille ne venait plus dans sa boutique régulièrement, négligeant ses feuilletons quotidiens, signe certain d'une grave préoccupation, et le pauvre garçon demeurait des heures parfois sur le pas de sa porte, à l'attendre en vain.

Les trois étudiants s'inquiétaient. On leur avait changé leur petite voisine, qui, de grand matin, le dimanche, mettait en hâte sa robe rose et s'envolait.

Oh ! la vilaine, qui ne s'inquiétait pas de leur grand souci !

Enfin, les sept amoureux que Miss Sourire avait, le long de sa route, étaient tout désorientés. Elle ne passait plus aux mêmes heures et, souvent même, prenait d'autres rues.

—Ce n'est pas tout cela, déclara fermement un matin M. Benoisy, après avoir passé la nuit entière à réfléchir, il ne faut pas qu'elle se marie.

Au même moment, comme un écho, l'adjudant Sauvage, qui finissait sa barbe, dit à sa mère :

—Ce mariage est impossible.

Et M. Coche, tout en grattant déjà du papier dans sa maison de bonneterie, pensait :

—Moi vivant, elle ne se mariera pas.

C'était peut-être bien la même chose que bougonnait entre ses dents le petit papetier Camuchet, tout en mettant de côté le journal que, depuis six jours, Miss Sourire oubliait de prendre, et la même chose aussi que se disaient les trois étudiants, en jetant des regards navrés vers la fenêtre de l'ouvrière.

Quant aux quatre employés de commerce, au rentier, au répétiteur et au petit clerc, ils s'étaient décidés à venir rôder un soir du côté de la rue des Ursulines, où ils savaient que Miss Sourire habitait.

L'air sentait la poudre, et évidemment quelque chose de tragique allait se passer.

Le lendemain, en effet, un samedi, vers les six heures, avant le dîner, ces messieurs, Camuchet, les trois étudiants, M. Benoisy, l'adjudant Sauvage et M. Coche, faisaient les cent pas dans la rue des Ursulines, généralement peu passagère.

—Que veut dire tout ce monde ? se demandait la concierge de Miss Sourire, intriguée.

Elle chercha à questionner ceux d'entre eux qui

étaient ses locataires, mais aucun ne voulut répondre.

Qu'allait-il se passer ? Le sang allait-il couler ? Ces treize soupirants voulaient-ils provoquer en duel le promis de Miss Sourire ?

Le temps passa. Les treize hommes se promenaient de long en large, silencieusement. L'adjudant avait allumé sa pipe, et le petit clerc, pour se distraire, sautait à pieds joints par-dessus le ruisseau. Quant, tout à coup, au tournant de la rue, déboucha un groupe de trois personnes.

C'était Miss Sourire, toute endimanchée, jolie à croquer dans sa robe rose, sa robe des grandes occasions. Elle donnait le bras à une vieille paysanne, en bonnet, à la figure ridée comme une pomme mûre. Et, à côté des deux femmes, un peu gêné, mais beau garçon, ma foi, les yeux francs, la moustache fine, l'air distingué, le fiancé, sans doute.

Oh ! comme Miss Sourire a l'air heureuse.

C'est lui, en effet, son promis, un sien cousin qui l'aime depuis l'enfance et ne l'a pas oubliée. Il a attendu pour la demander qu'il ait fait sa position, afin d'être riche et de permettre à la mignonne de se reposer ; il y est arrivé, à force de travail et d'amour. Aussi la noce est-elle prochaine, et c'est pour cela qu'il est venu avec sa mère, tout à l'heure, par le train.

Miss Sourire veut lui montrer son petit logis, l'humble chambrette où depuis des années elle vit, travailleuse et sage, l'attendant.

Ils sont si occupés tous trois à bavarder qu'ils ne voient ni Camuchet, ni les étudiants, ni le petit clerc, ni les autres.

Et ceux-ci, chose singulière, tout à l'heure, méditaient les projets les plus sanguinaires, ne bronchaient pas. M. Coche baisse le nez, piteux ; l'adjudant Sauvage tortille sa moustache, et M. Benoisy se mouche pour se donner une contenance.

C'est que, tout d'un coup chacun d'eux vient de faire cette réflexion :

—Le voilà bien, le mari qu'il faut à Miss Sourire ! le vrai bonheur que je ne lui donnerais pas, pauvre sot que je suis !

M. Benoisy songe avec amertume qu'il est trop vieux. L'adjudant Sauvage se dit que cette jolie enfant s'ennuierait à l'entendre raconter ses campagnes, et M. Coche pense que ses appointements de petit commis n'arriveraient pas à payer à Miss Sourire beaucoup de ces robes roses qui lui vont si bien.

Autant des autres. Il faut passer ses examens avant de songer au mariage, et vendre beaucoup de journaux si l'on ne veut pas rester célibataire dans une petite boutique obscure.

Adieu ! les beaux rêves... et que Miss Sourire soit heureuse, comme elle le mérite !

Mais qu'est ceci ?

Par ce gai matin de juin où la gentille ouvrière va épouser son beau cousin, sa concierge voit sa loge envahie par de mystérieux commissionnaires.

—Pour la mariée, ce paquet !

—De la part de qui ?

—Je ne sais pas. Ce sont des fleurs.

—Bien, monsieur. Et cela ?

—Des fleurs aussi.

—De la part de qui ?

—On n'a rien dit.

Il en pleut ainsi, treize, à la suite, lilas parfumés, roses blanches, muguet printaniers.

—C'est singulier ! pensa la brave femme. Tant de cadeaux et tant de mystère, pourquoi ?...

Ce sont les amoureux de Miss Sourire.

Ils ont eu, chacun, cette pensée qu'ils lui devaient bien un peu de reconnaissance pour la poésie qu'elle avait apportée en leur vie, pour les rêves qu'ils avaient eus d'elle, pour les heures d'illusion qui fut si douce.

La jeune fille reçoit les fleurs, surprise un peu.

—Qui a pu ?...

Elle cherche, sans comprendre d'abord.

Puis, tout à coup, des impressions, des souvenirs auxquels elle ne s'est jamais arrêtée lui reviennent, se précisent... Des jeunes gens à son passage qui ont rougi, cet autre qui, en lui parlant, tremblait, et ce rideau soulevé en face de sa fenêtre...

Alors une émotion la trouble. Machinalement elle regarde son miroir et se voit jolie. Au hasard, elle prend un de ces bouquets embaumés et le respire.

—Ils me porteront bonheur ! murmure-t-elle.

Et, ne sachant comment dire merci à tous ces envois, elle ouvre sa croisée et là, en sa belle robe blanche de mariée, se penchant un peu au balcon, de ses doigts gantés, elle fait le geste charmant d'un baiser.

MAX. VILLENEUVE.



# A TRAVERS LA MODE

POUR LES TOUT-PETITS

ON prépare maintenant de bien jolies robes de fine toile blanche ornées de broderie anglaise. Dans les unes, la broderie est exécutée à même, dans les autres ce sont des entre-deux, ou des volants, reliés au tissu de la robe par des jours.

Nous avons vu dans cette idée une bien gentille robe pour petite fille ou garçonnet: elle est en toile blanche, décolletée carrément au bas du cou. Deux entre-deux en broderie anglaise sur toile, partant de l'épaule, bordent les deux côtés du décolleté et descendent jusqu'au bas de la robe.

Le milieu de la robe, entre ces deux entre-deux, est entièrement plissé à plis lingerie cousus jusqu'à la taille. En haut, un entre-deux monté par un jour complète l'encadrement du décolleté. Les manches courtes forment un ballon peu bouffant, et se terminent par un entre-deux en broderie anglaise.



autour de la pèlerine; ils ornent aussi les revers des manches bouffantes. Ce petit manteau se fait avec coutures très biaisées dans le milieu du dos et sous les bras; il est très plat du haut.

La pèlerine se découpe en quelques grands crans arrondis; le tissu restant libre au-dessus des volants est brodé de pastilles, assez rapprochées, qui complètent fort joliment la garniture de ce petit vêtement, d'exécution bien simple.

## Les plis

De toutes sortes, disposés de mille et une façons, les plis continuent à nous plaire; nous aimons à en mettre partout, dans la lingerie de Bébé, à nos corsages, à nos blouses, à nos jupes et même à nos vêtements, quand ceux-ci sont en

tissus assez légers pour les supporter, il est à peine besoin de le dire.

Les plis ne sont pas difficiles à faire quand on les exécute dans le droit fil; mais, lorsqu'on les fait à la main, le travail est plutôt long; aussi volontiers maintenant les fait-on à la machine.

Mais, nous objectera-t-on, la préparation de plis faits à la machine est presque aussi longue que leur exécution, outre qu'il faut ensuite débâter.

Aussi voudrions-nous voir avec vous, mesdames et mesdemoiselles, comment on peut faire vite et bien des plis à la machine, sans aucune préparation.

Naturellement, ce travail ne doit pas être fait à la légère; mais on réussit à merveille des plis à la machine, pris dans le fil droit, si l'on suit les indications que nous allons vous donner aussi clairement que possible.

En premier lieu, il faudra fixer la place exacte où doit être fait le premier pli, de manière à ce qu'il se trouve à l'endroit voulu; ne pas commencer près de la lisière, par exemple, pour le devant d'un corsage qui aura au milieu un pli rond, une dentelle, un entre-deux.

On pliera donc le long du fil de l'étoffe en mettant des épingle de place en place, ou en marquant seulement avec l'ongle, si l'on travaille dans un tissu qui conserve les plis, comme la soie ou les étoffes de coton.

En suivant ce pli marqué, on fera alors le pli à la machine, en prenant la distance de l'intérieur du pied de biche à l'aiguille, si l'on veut faire des repincés ou des nervures. Veut-on des plis plus larges, ce sera le bord extérieur du pied de biche qui servira de mesure; de cette façon, on conçoit aisément qu'il soit facile de faire des plis bien réguliers.

Pour fixer exactement l'écart qui doit exister entre chaque pli ou chaque repincé, — toujours en procédant de manière expéditive, — nous plierons le tissu à la distance qui se trouve donnée par l'aiguille d'une part et le bord extérieur de la gauche du pied de biche.

Ici, nous ne faisons pas de préparation préalable; quand on a quelque peu l'habitude de conduire une machine à coudre, on arrive très bien à faire tous ces travaux: toutefois, si l'on craignait de ne pas bien réussir au premier essai, il serait bien facile de s'exercer sur un morceau quelconque d'étoffe.

Dans la confection, tous les plis sont faits sans être bâtis, mais il est vrai que les ouvrières en ont une grande habitude, ce qui fait qu'elles arrivent à faire des plis en tous sens, aussi bien dans le biais que dans les pièces taillées en forme.

Pour faire des plis plus larges, on peut aussi y parvenir sans bâtir. Certaines machines à coudre ont le presse-étouffe plus ou moins large, on ne peut donc pas fixer ce qu'il importe de faire, mais avec un peu d'ingéniosité, on parvient à la réussite.

## Premier modèle

Le premier modèle que vous trouvez dans les dessins accompagnant cet article est celui d'une robe de toile blanche brodée à même. Les raies de broderie sont espacées; les parties unies sont seules froncées à l'encolure et à la taille, pour donner l'ampleur voulue à la jupe, qui se termine par un volant de même tissu, brodé en anglaise, et monté par un étroit jour de lingerie. Le col droit est fait d'une bande brodée. Les manches bouffantes, terminées par un volant, sont accompagnées du haut par un volant formant épaulette monté par un jour le long de la raie de broderie.

## Second modèle

Le second modèle est très élégant dans sa simplicité; il est en batiste brodée de fines guirlandes de lilas. Le haut de la robe est ajusté par des plis lingerie cousus un peu en-dessous de la taille. La ceinture, en ruban de satin, s'arrête de côté sous des choux d'où partent les longs pans venant former de jolis noeuds dans le bas de la robe. L'épaulette, le volant des manches, et celui du bas de la robe, sont ornés, comme la robe, de la guirlande de lilas, et terminés par un joli feston et une Valenciennes. Le col est fait d'une Valenciennes. Ces robes se posent sur des transparents de taffetas bien plats, avec volant déchiqueté dans le bas.

## Troisième modèle

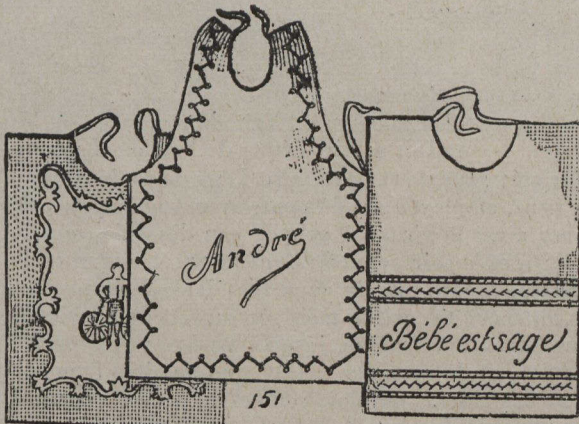
Le troisième modèle se fait en batiste, ou en soie, avec garniture de plis et d'Irlande. Le petit plastron est entièrement plissé à plis lingerie très fins; le col est terminé par une petite dent d'Irlande. Les entre-deux sont encadrés par des bandes de batiste plissées à plis moins fins que ceux du plastron. La petite jupe se monte à fronces assez fournies; elle s'orne de groupes de plis encadrant un entre-deux d'Irlande et se termine par un volant orné lui aussi d'un groupe de plis et d'une dentelle d'Irlande.

Quand la robe est en batiste ou en pongée, toutes les coutures et montures de volants sont faites avec des jours de lingerie. Si c'est la bengaline qui est employée, on supprime les jours.

Avec ces robes, les bébés portent les petits bonnets, les capotes ou les charlottes en batiste ornées de broderie, de Valenciennes, ou d'Irlande.

## Capote

Vous trouvez dans les dessins le modèle d'une petite capote en batiste dont le fond était fait d'un morceau de broderie, genre ancien, accompagné d'un volant de batiste terminé par une Valenciennes. Ce volant, très petit dans le bas, s'élargit en



Serviettes pour babys.

La première est en toile avec broderie légère. La deuxième est en granité avec broderie au point anglais, nom brodé au centre. La troisième est en toile avec entre-deux au point anglais avec nom ou devise.

haut de chaque côté; il est resserré au milieu par la torsade de ruban.

Le devant est fait d'un petit volant de dentelle et d'un volant de batiste terminée par une Valenciennes; ce volant s'aplatit dans le milieu et s'évase sur les côtés. Deux torsades de liberty bleu pâle ornent cette petite capote. Quelquefois les volants de batiste s'ornent de trois plis lingerie, très fins, surmontant la Valenciennes.

## Bonnet

Puis voici un bonnet pour les tout-petits. Il est en mousseline orné de broderie anglaise ou de fine broderie genre des vieux fonds de bonnets. Le bord festonné repose sur des volants de Valenciennes dont quelques-uns sont reetés sur le bonnet, au milieu seulement. On met trois, quatre ou cinq volants de Valenciennes, selon que le visage de l'enfant a besoin d'être accompagné par une ruhe plus ou moins épaisse.

La garniture de ces gentils bonnets peut être complétée par un chou de ruban, de la couleur du transparent, posé à droite ou à gauche, avec ou sans aigrette de fleurs. Ces petits bonnets se font aussi en taffetas blanc orné de broderie anglaise, avec grosse ruhe de mousseline de soie au bord; des choux de ruban retiennent des fleurs ou des têtes de plumes dressées d'un côté seulement, ou couchées de chaque côté, pour élargir le bonnet et lui donner l'aspect carré du haut.

## Manteau

Pour finir, voici la description d'un charmant petit manteau de bengaline ivoire, de forme très évasée du bas, ornée de volants très fournis en ruban de satin ivoire large de deux pouces. Ces volants, espacés de deux pouces, forment une garniture de dix pouces de hauteur au bas du manteau et



# La vie au foyer

## Savoir vivre

Il ne s'agit guère ici du protocole mondain, mais de l'acte complexe et pas toujours compris, de savoir vivre avec soi-même.

Le règlement civil varie d'ailleurs comme un baromètre suivant le milieu social où on se pose et le pays où l'on réside. Il est évident que les rapports de relations seront bien différents entre duchesses et entre épicières. Les visites reçues le soir, dans la cuisine n'auront pas les mêmes règles qu'au salon.

L'usage est donc impossible à régler d'une manière immuable, le seul qui ne subisse aucun changement, dans n'importe quel monde et dans n'importe quel pays, est le "savoir-vivre avec soi-même".

Maîtres et serviteurs ont des manières différentes qui deviennent ridicules quand elles changent de milieu. Le seul savoir-vivre protocolaire est l'art de l'assimilation, l'art de s'adapter à l'ambiance, de se tenir assez juste pour recueillir partout des sympathies.

Le savoir-vivre intime consiste à se rendre supportable et même agréable à soi, de faire des deux éléments qui sont en nous: l'un passif et l'autre actif, un moyen de bonheur.

Tout d'abord, à l'éveil, tracer le plan de sa journée, en combiner les heures harmonieusement est s'éviter une perte de temps. Si un travail nous oblige à la répétition perpétuelle des mêmes actes, ce qui, par conséquent, entraîne l'habitude, exonérant une partie de la fatigue mais créant, en revanche, l'arrêt d'autres facultés, il est de toute nécessité de varier absolument, aux heures de libération, les mouvements et les idées. Si, par exemple, une femme a cousu longtemps, qu'elle aille au grand air marcher, même courir, jardiner... Si elle a écrit et pensé, qu'elle s'adonne à la manoeuvre la plus vulgaire, arrête ses idées sur la vie matérielle, en accomplisse les fonctions. Il faut cela pour éviter la marque du métier sur les traits et l'atrophie des muscles et nerfs non intéressés.

Une autre règle indispensable du savoir-vivre intérieur c'est le calme, l'art d'être calme en toute occurrence, de savoir dominer l'irritation qui affaiblit et la colère qui dégrade. Si l'impatience bouillonne au coeur, il y a un moyen de la transformer en force accumulée en soi, c'est de la contenir, de la renforcer aussi loin qu'on peut et de ne laisser paraître, au dehors, qu'indifférence et tranquillité. Au bout de peu de temps de ce régime, un grand progrès moral sera accompli.

Autre moyen d'attirer à soi la sympathie. Avoir la pensée, la ferme intention d'aider, de consoler, de soutenir. Réprimer toute parole, garder ses critiques à l'égard des tierces personnes (ne les dire qu'en tête-à-tête aux intéressés dans le but de les conseiller, de les amener à se juger, à s'amender). Ne s'exposer, à aucun prix, à faire jamais du tort à son prochain par un langage méchant ou même spirituellement malicieux. Sait-on où une critique peut mener? A faire perdre à quelqu'un une place nécessaire, à susciter, autour de lui, l'antipathie, à faire remarquer un défaut jusqu'alors resté dans l'ombre.

Et plus tard, quand le mal sera commis, comment pourra-t-on le réparer? A l'heure où toutes les actions seront pesées dans la balance de justice, de quel poids lourd sera la faute sans réparation.

Rien n'est plus redoutable au dernier jour.

Pour savoir vivre, il faut admettre en soi une souveraine bonté. Elle est d'abord un bien personnel, je dirais presque un capital aux intérêts accumulés pour l'heure de la dépense suprême, celle où il faudra payer son entrée dans l'éternité.

Ce n'est pas toujours aisé de savoir vivre, à cause de la solidarité qui nous environne dans la famille et dans la société.

Notre responsabilité est engagée vis-à-vis de ceux qui agissent mal à cause de nous, souvent par affection, d'autres fois par nécessité.

Par affection, je citerai nos parents et, par nécessité, nos serviteurs.

Les parents tendres et doux favorisent notre orgueil, notre amour de la flatterie. Ils aiment nos défauts et nous ne saurons pas vivre si, au lieu d'accepter ces hommages, nous n'en montrons pas le néant, l'inutilité et le peu de contact qu'ils ont sur nous.

Quant aux serviteurs qui sont obligés de négliger leur propre savoir-vivre à l'égard d'eux-mêmes, parce qu'ils doivent nous servir et donner tout leur temps, le mal qu'ils commettent retombe sur nous, alourdit notre plateau de balance et reste nul dans la leur.

Si une bonne intention tourne mal, le bien de l'idée nous reste acquis; si une mauvaise intention tourne bien, ce bien ne nous est pas acquis, le départ initial seul compte pour la balle lancée.

Pardon de cette philosophie du "savoir-vivre". Je ne crois pas, qu'en y songeant un peu, vous la trouviez vaine.

## La beauté

Un grand nombre de personnes croient encore que les différents accidents survenant au visage, tels que taches, boutons, peuvent disparaître par enchantement, comme par l'attouchement d'une baguette magique, grâce à l'emploi d'un liquide ou d'une pommade quelconque. C'est une erreur.

Les boutons sont le résultat et le symptôme d'un trouble intérieur; c'est donc à un médecin qu'il faut s'adresser pour discerner la cause de cet effet, et suivre un traitement qui remédiera soit à l'acreté du sang, soit à un mauvais état des voies digestives.

Quant aux personnes qui ont l'épiderme rugueux et brun, qu'elles perdent l'espoir de connaître un liquide quelconque pouvant leur donner une peau lisse et blanche.

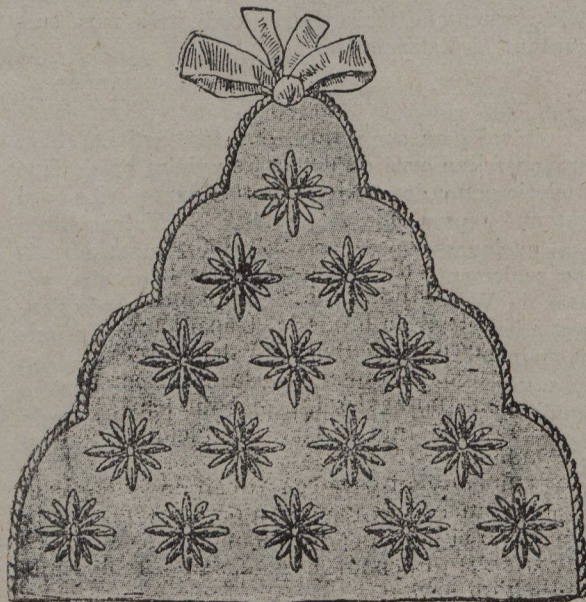
N'y a-t-il donc rien à faire pour améliorer l'aspect du visage?

Si fait; seulement le procédé à employer est si simple, son action si lente, que peu de personnes consentent à s'y astreindre. Et pourtant... peut-on oublier que les maîtres en fait de symboles, — les Grecs — ont fait sortir Vénus de l'onde. Le meilleur cosmétique est l'eau pure, l'eau de pluie si faire se peut, employée assidûment, avec une éponge. Se laver ainsi le visage à grande eau dès qu'on quitte son lit, et le soir avant de se coucher... quand on le pourra, encore une ou deux fois dans le courant de la journée: tel est le meilleur moyen de conserver une carnation fraîche, jusqu'à un âge relativement avancé, et de retarder autant que possible l'apparition des rides. On doit soumettre à ce traitement les enfants dès leur bas âge, et le continuer aussi longtemps qu'on les gouverne.

Or cela est tellement simple et facile que bien peu voudront se décider à suivre ce conseil, dont les bons effets ne peuvent se produire qu'à fort longue échéance, et à la condition de ne jamais l'interrompre.

## Repassage des étoffes délicates

Quand vous aurez des blouses de couleurs à repasser ne vous servez jamais d'un fer très chaud, vous gâteriez infailliblement ces couleurs et vos blouses auraient une apparence fanée, fatiguée. Si



Porte-aiguilles.

Notre modèle est en satin doublé de flanelle et garni à l'intérieur de plusieurs morceaux semblables. Les contours supérieurs sont garnis d'une petite ganse; le haut du porte-aiguilles est surmonté de rubans. Le dessus est orné de petites étoiles faites avec du cordonnet Luminor à la Croix de nuance unie ou ombrée. Le centre de chaque étoile peut être orné d'une paillette ou d'un point d'armes en coton à broder, 4 fils brillantés à la Croix.

c'est une blouse de soie servez-vous d'un morceau de "toile à fromage" que vous placerez entre le fer et la soie, vous éviterez ainsi de glacer et de rendre votre soie comme du papier.

## Conservation des fourrures et lainages pendant l'été

Si quelques-unes de nos lectrices, un peu frileuses ou inquiètes pour leurs enfants à cause des changements de température, ont négligé de serrer les fourrures et les lainages d'hiver, nous leur rappellerons qu'à moins d'un voyage au bord de la mer, il est temps de mettre ces choses à l'abri des poussières de l'été.

Pour préserver les fourrures et les étoffes de laine des dégradations causées par les poussières et les insectes, il faut les battre légèrement, brosser et nettoyer les étoffes avec le plus grand soin, les emballer ensuite dans un linge de toile qu'on coud après y avoir semé de la poudre insecticide. On range ensuite fourrures ou étoffes dans une caisse fermant bien et, sur toutes les jointures, on colle des bandes de papier. Puis on place la boîte dans un lieu bien aéré et éclairé.

Après cela, dans le courant de l'été, on aura soin de visiter, une fois ou deux, vêtements et fourrures, de les exposer à l'air, de les battre et de les renfermer de nouveau comme il a été dit plus haut, après avoir renouvelé la poudre de pyrèthre. Avec ces précautions, on est assuré de retrouver intacts, à l'entrée de l'hiver, tous les vêtements conservés.

A défaut de poudre de pyrèthre on peut fixer dans la boîte au moyen d'un fil de fer, une petite bouteille débouchée contenant de l'acide phénique, de la benzine, du phénol ou du pétrole, les émanations de toutes ces essences volatiles étant en général contraires à toutes les vermines.

## Pour rendre le brillant au vernis des meubles

Quand le brillant qu'ont les meubles vernis a disparu, on est bien aise de leur faire recouvrer leur aspect primitif; on y parvient de la façon suivante:

On mélange en parties égales de l'huile de graine de lin avec de l'essence de térébenthine ou de l'esprit-de-vin. On étend un peu de ce mélange sur un chiffon de laine et on frotte les meubles qui reprennent aussitôt leur beau brillant. On arrive à faire disparaître les taches en se servant d'un linge faiblement mouillé, après lequel on emploie un linge blanc et très sec.

Naturellement, il faut enlever les taches avant d'étendre le mélange qui doit redonner le brillant.

On obtient également un très bon résultat en mélangeant de l'huile d'olive avec de l'alcool; on l'emploie de la même façon, en frottant le meuble avec un chiffon de laine enduit de la composition qui redonne un beau brillant.

On revernit encore les meubles avec un chiffon de laine imprégné de cire fondue sur un feu doux: mi-partie de cire blanche, deux parties de résine et une demi-partie de térébenthine de Venise auxquels vous ajoutez trois parties d'huile de térébenthine. Reposez 24 heures avant de vous en servir.

## Lavage des étoffes pâles

Pour conserver leurs couleurs aux étoffes, il suffit de les tremper dans l'eau salée avant de les donner à laver. Après les avoir lavées et rincées il faut se hâter de les étendre dehors. Pour le bleu et le rose il faut les faire sécher à l'ombre.

## Pour éponger les étoffes

Il suffit d'étendre dehors, la nuit, environ trois heures, les étoffes que l'on veut éponger. Dès qu'elles ont séché on croirait qu'elles sortent de chez le tailleur.

## Point de taches

Taches de vernis ou de couleur — On enlève ces taches des tissus blancs ou de couleur avec de la térébenthine et de la benzine: ensuite frottez dans une savonnée. Pour la soie, employez de la benzine, de l'éther ou du savon.

Taches de suif ou de bougie — Pour enlever ces taches frottez n'importe quel tissu avec de l'alcool à 95-100°.

Taches d'encre sur des tapisseries — On enlève les taches d'encre des tapisseries avec du chloroforme. Celui-ci rend également leur brillant aux couleurs.



# Pour nos jeunes amis

## Le nouveau jeu à la mode

RÈGLE DU JEU. VERS DE M. JACQUES REDELSPERGER

**M**ALGRÉ le titre de cette page, n'allez pas croire, amis lecteurs, charmantes lectrices, que Satan aie rien à y voir. Il s'agit tout bonnement d'un jeu de plein air, très inoffensif, dont raffolent actuellement nos cousins de France.

Ce jeu s'implantera-t-il parmi nous, pendant les beaux jours à venir ? Peut-être oui, peut-être non. En tout cas, nous devons à notre mission d'Album Universel de le signaler à nos amis, qui ne manqueront pas d'en entendre parler dans les romans et revues d'outre-mer. Le jeu à la mode, le Diabolo, dont raffolent les jeunes filles, est plutôt une "récréation" qu'une création, une rénovation qu'une innovation. C'est le diable des Chinois modernisé et mis au goût du jour. L'appareil se compose de deux cônes réunis par le sommet. A chaque extrémité une rondelle de caoutchouc tranquillise les personnes craintives au cas où le diabolo mal lancé viendrait les frapper : elles servent à rendre le choc inoffensif.

Chaque joueuse tient une paire de baguettes reliées par un long cordon.

Tels sont les instruments utilisés dans ce sport.

Trois carrés sont tracés sur le sol. Dans celui de droite et dans celui de gauche prennent place chaque joueuse. Dans celui du milieu — la cuvette, si vous voulez — le diabolo ne doit jamais tomber ; suivant leur habileté, les matcheuses éloignent plus ou moins les camps. La partie se joue en 20, 40 ou 60 points. Souplesse, grâce, adresse, telles sont les qualités nécessitées par ce jeu : elles suffisent à en justifier la vogue.

Aussi empressons-nous de tirer le diable... par le fil. "Are you ready ? — Yes. — Go."

Le délicat poète, Jacques Redelsperger, a consacré ces vers au Diabolo :

### LE DIABOLO :

C'est certainement un bon diable,  
Un diable heureux dans tous les cas  
Qui, mû par des doigts délicats  
Saute et gambade sur son câble ;

Sans paraître se surmener  
Il est souple ; alerte et tressaille.  
Il a dû copier la taille  
De celle qui le fait tourner ;

Fier d'obéir à la charmante  
Qui le berce très mollement,  
Il se livre nonchalamment  
Et plus il tourne, plus il chante.

A présent le voici là-haut  
Comme les grises alouettes,  
Le fil entre les deux baguettes  
S'apprête pour un nouveau saut.

Et voilà, chose peu croyable,  
Qu'après que le diable autrefois  
A fait tourner tant de minois,  
La femme fait tourner le diable.

JACQUES REDELSPERGER.

Etre célébré par le plus parisien des fantaisistes, c'est presque la consécration. Sur toutes les plages, l'an prochain, on verra jeunes filles et jeunes gens rivaliser d'adresse, et le triomphant tennis va peut-être connaître de mauvais jours.

Mais qu'importe, pourvu que le geste soit beau.

M. J. MORTANE.

## Les aventures de Pompon

Mon ami Pompon est venu me trouver et m'a dit : — Je vais te raconter les aventures terribles que j'ai traversées jeudi. Je rentrais à bicyclette et je faisais pour le moins trois lieues à l'heure.

— Oh ! oh ! Pompon, vous êtes un fameux cycliste !

— Comme je te le dis. Le soir tombait. La route était déserte. Soudain, devant mon guidon se dressèrent trois hommes menaçants, munis de poignards et de bâtons, qui barraient toute la largeur du chemin. A ma place, qu'aurais-tu fait ?

— J'aurais tremblé, Pompon.

— Pas moi. Je baisse la tête et je fonce tout droit. Ouf ! Vlan ! Ma roue passe entre les jambes d'un des brigands et l'enlève. Et je continue mon chemin à toute vitesse, en emportant le voleur ! Qu'en dis-tu ?

— Très fort, Pompon !

— A trois milles de là, un loup, tu m'entends bien ? un loup énorme sort du bois que je longeais et se précipite à mes trousses en ouvrant une gueule

— Défends-moi, défends-moi, elle va me manger ! Pompon, l'héroïque Pompon qui battait les voleurs, qui domptait les loups, qui montait les chevaux emportés, qui se jouait des inondations, le brave Pompon venait de voir... une souris !

## Dans le monde des poupées

L'histoire de la poupée se perd dans la nuit des temps, et l'enfant fruste de nos paysans ou la petite négresse des tribus sauvages de l'Océanie chérissent avec le même amour que la petite Parisienne et que notre petite Montréalaise la grossière image incarnant à leurs yeux naïfs le "baby" idéal.

### La poupée vieille comme le monde

Le premier enfant des hommes fut peut-être le modèle de la première poupée, et les filles aînées d'Eve, voyant bercer leurs cadettes, durent déjà dorloter un poupon artificiel.

On retrouve, en effet, des traces de la poupée dès les temps les plus reculés, puisque l'on a découvert dans les tombes préhistoriques du Pérou des figures de bois grossièrement sculptées, qui étaient les poupées des indigènes d'alors.

Nous savons également que les Perses antiques avaient de fort riches poupées, et chez les Grecs et les

Romains, dont les moeurs nous sont mieux connues, ces jouets prenaient une part en quelque sorte officielle à la vie des enfants.

Les familles romaines célébraient par une fête joyeuse l'entrée de leurs petites filles dans l'adolescence. Au jour choisi, ces fillettes, vêtues d'habits de gala, allaient en grande pompe porter au temple de Vénus les poupées choyées jusque-là.

Quand un enfant mourait avant cette époque, une pieuse sollicitude veillait à ce que ses poupées la suivissent au tombeau, afin que ses mânes pussent encore parfois venir les retrouver.

En Grèce, c'est seulement à la veille de leur mariage que les fiancés offraient à l'autel de Diane leurs anciennes poupées.

Le nom dont on désigne ce jouet ne semble pas avoir beaucoup varié chez les Latins, car il dérive de "pupa" : petite fille, qui dégénéra en "popoea" pendant la décadence de l'Empire romain. C'est par une étymologie fantaisiste et erronée que l'on en attribue l'origine à "Poppée", femme de Néron.

Poppée, qui mettait un masque pour préserver son teint délicat des altérations de l'air, était une coquette qui se soignait "comme une poupée", mais ces gentilles personnes ne lui doivent rien.

VERS A DIRE

## L'enfant, le cheval et le taureau

Un cheval vigoureux, monté par un enfant,  
Semblait s'amuser au milieu d'une plaine,  
Tantôt effleurant l'herbe à peine,  
Tantôt sautant, caracolant.

"Quoi, lui dit un taureau, mugissant de colère,  
Un écuyer pareil te gouverne à son gré !

Comment n'en être pas outré ?

Va, fais-lui mordre la poussière !

— Moi ! répond le noble coursier,

Ce serait là vraiment un bel exploit de guerre !

Aurais-je à me glorifier

De jeter un enfant par terre ?"

LE BAILLY.

## LE JEU DE DIABOLO



La mise en marche. — Le diabolo est à terre : il s'agit de passer la ficelle sous lui et de le relever d'un coup sec pour le faire tourner.

En Écosse. — La diabolo y est très pratiqué et fait fureur parmi les jeunes filles.

Le lancer. — Le diabolo est lancé. La joueuse de droite va le rattraper au vol.

flamboyante. Je ne fais ni une ni deux : j'empoigne mon voleur par la peau du cou et je le jette à cet affamé, qui le croque à belles dents. Et pendant ce temps, je file... zzzz... zzzz... Que penses-tu de cela ?

— Encore plus fort, Pompon !

— Mais tout à coup, derrière moi, j'entends un galop furieux, je tourne la tête, et que vois-je ? Un cheval emporté, mon cher, qui arrivait sur moi comme un obus ! A ma place, qu'aurais-tu fait ?

— Dame, Pompon, je me serais rangé.

— Pas moi, mon vieux, pas moi. J'attends le cheval, et quand il me dépasse, hop là ! je l'attrape par la queue et je lui saute sur le dos, sans manquer de prendre ma bécane en croupe. Et que dis-tu de cela, mon vieux ?

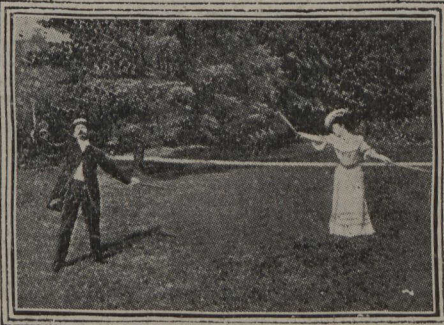
— Je ne puis faire



A trente mètres. — Rien n'est plus amusant que de voir le diabolo s'élever dans les airs jusqu'à trente mètres de hauteur.



Un coup difficile. — Ramasser au ras du sol le diabolo qui a été mal lancé constitue un des coups les plus difficiles à réussir de ce jeu charmant.



En pleine action. — Les hommes jouent au diabolo avec plus d'énergie que les jeunes filles, mais celles-ci montrent presque toujours une adresse supérieure.

autrement que de vous admirer, Pompon, mais...

— Attends donc ! L'orage se déchaîne. La pluie se mit à tomber avec tant de violence qu'en quelques minutes la rivière grossit, déborda, envahit la route et nous balaya, le cheval, la bicyclette et moi. Sais-tu ce que je fis ?

A ce moment précis où je me demandais avec inquiétude comment il avait maîtrisé l'inondation, mon petit ami poussa un cri affreux et, tout ému, vint se blottir dans mes bras en criant :



## LA MORT DU CROISEUR

COMME la nuit était venue, le vaisseau amiral s'illumina de mille feux, les projecteurs fouillaient l'ombre de leurs gerbes de lumière. Au loin, d'autres projections résonnaient. Ce soir-là, l'amiral recevait. L'horizon était vide, les destroyers et les torpilleurs faisaient bonne garde.

—Je veux montrer à tous que, pour nous, veille de combat est jour de fête, avait dit le chef. Nous allons à la bataille comme nous irions au bal.

Pourtant, vers la onzième heure tout s'éteignit. Des dépêches particulières avaient été remises à l'amiral. Il fit prendre les mesures nécessaires en cas d'attaque et se retira dans sa cabine, laissant les "jeunes" s'amuser encore.

Brusquement, ayant regardé l'heure, le lieutenant Svan se leva.

—Allons, Svan, encore une coupe de champagne.

—Oui, mais vite, Sotny, c'est à moi d'aller prendre le quart.

—Bien, voilà; maintenant file et ouvre l'oeil, et le bon.

—Que fait l'amiral ?

—Il travaille. Ah! c'est un chef, celui-là, il ne s'endort pas. Même s'il dort, ordre d'aller le réveiller au premier indice suspect.

—Bien, à demain.

D'un pas lesté, le jeune homme s'élança sur le pont et gravit la passerelle.

Le spectacle était imposant. Dans le ciel froid, les astres d'or vif scandaient leur marche silencieuse, cependant que, de la mer, une vapeur grise montait, s'étalait, attendant le premier souffle de la brise du matin pour se déchirer et s'évanouir. A intervalles rapprochés, d'un point ou d'un autre, un rayon d'une blancheur intense jaillissait jusqu'à l'horizon, montait, s'abaissait, se rabattait sur les côtes dont il fouillait les moindres anfractuosités, puis, brusque, s'éteignait et, pendant quelques secondes, le ciel et la mer confondus semblaient plus noirs.

Accoté à la balustrade légère, Svan admirait ce spectacle, et son âme se reportait à six mois en arrière. Il était à un bal et causait avec sa fiancée, la douce Fedora Sspanitch. En dépit de rumeurs sombres qui couraient, nul ne croyait à un danger immédiat et les deux jeunes gens, la main dans la main, causaient de la date rapprochée de leur mariage.

Encore six semaines et ils seraient tout l'un à l'autre. Mais une rumeur confuse emplissait le bal, la foule se pressait autour d'un officier d'ordonnance de Leurs Majestés. La terrible nouvelle

courait dans l'assistance. La guerre était commencée sans déclaration.

Svan pâlit, son regard embrassa dans tous ses détails la figure chère de sa fiancée à demi-défaillante, et leurs mains s'étreignirent d'un geste convulsif.

—Allons, du courage, mes colombes! dit une voix lente derrière eux, celle d'un beau et robuste vieillard, le grand-père de Fedora. Du courage. J'en ai vu d'autres et de plus dures. La guerre sera courte, et bientôt, ma toute belle, Svan te reviendra, commandant peut-être, et tu seras la femme d'un héros, j'espère.

Il souriait, et son sourire leur donna confiance. Le bal était interrompu, chacun s'en allait. Il accompagna sa fiancée, et, plus graves, ils parlèrent encore, toujours de l'avenir. Leur mariage était reculé, mais, comme l'avait dit le vieux soldat, la guerre ne saurait être longue et, dans six mois, un an au plus, ils seraient unis.

En rentrant chez lui, Svan avait trouvé l'ordre de rejoindre immédiatement son navire. Avant le départ, il avait été faire ses adieux aux Sspanitch et avait trouvé Fedora en train de faire de la charpie. Les adieux avaient été empreints d'une mélancolie digne comme il convenait à deux grands coeurs.

Maintenant, accoudé à la passerelle, il la revoyait telle qu'il l'avait entrevue ce jour-là, droite, hiératique, la lumière de la lampe mettant un nimbe d'or à ses cheveux blonds et ses doigts agiles effilant le linge léger.

Mais un bruit sourd qui vient de la haute mer tire le lieutenant Svan de sa rêverie, un deuxième, puis d'autres... Le canon!

A l'horizon une bande claire annonce le jour, le brouillard lentement se lève et se dissipe, et, sur les flots clapotants des reflets brillants se jouent et s'entre-choquent.

Les détonations maintenant s'empressent et s'amplifient. Là-bas des flammes, des pavillons montent et s'abaissent aux mâts du vaisseau-vigie. Rapide, le lieutenant lui-même s'élança dans les haubans. Là-bas, à bâbord, de minces silhouettes noires enveloppées de flocons blancs. Le jour monte et éclaire nettement les côtes. C'est un de leurs torpilleurs poursuivi par cinq ennemis.

—Qu'on aille éveiller l'amiral!

Mais déjà celui-ci surgit de l'entrepont.

—Qu'est-ce ?

Rapidement Svan le met au courant.

—...Le navire est sous pression.

—Avant partout!

Et mugissant et soufflant, le monstre de fer et d'acier file rapide, et le reste de la flotte suit.

A toute vapeur on arrive, mais déjà les légers torpilleurs fuient. On les poursuit à coups de canon; mais leur oeuvre malfaisante est accomplie. Seul contre cinq, leur adversaire coule. Vite, les baleinières à l'eau. Hélas! il est trop tard, et deux ou trois survivants seuls sont recueillis.

Il faut les venger, et la chasse commence. Sur la mer dorée par les premiers rayons du soleil, les frères torpilleurs fuient à toute vitesse, poursuivis par leurs gigantesques adversaires. Le canon tonne sans répit, et les obus énormes soulèvent des montagnes d'eau. Hourra! l'un d'eux est touché. Sous son hélice impuissante l'eau écume, blanche, puis, lentement l'avant s'enfonce, un sifflement, une masse de vapeur, une explosion sourde, un vaste remous, et la mer se referme sur une proie de plus.

Hardi! on gagne et les camarades seront vengés, mais, sur un ordre bref, le croiseur s'arrête. La lunette à la main, l'amiral inspecte l'horizon.

—Trois... cinq... huit cuirassés... Ils sont trop... c'est une embuscade.

Un ordre bref. Le navire évolue sur lui-même et, abandonnant à regret la poursuite, à petite vitesse, rentrant, mais ne fuyant pas, l'escadre regagne le port, le vaisseau amiral en tête.

Sur la passerelle, à côté du grand chef, Svan sourit. L'amiral l'a complimenté sur son sang-froid et sa décision, la mer étincelle, et il pense à Fedora.

Le port est en vue, quelques minutes encore et on s'engagera dans la passe étroite.

Qu'est-ce cela ?

Une explosion formidable, une colonne d'eau, de feu, de vapeur et de fumée, enveloppe le navire et le soulève. L'énorme navire craque avec un bruit affreux, une seconde explosion semble jaillir de ses flancs, il craque encore et s'ouvre en deux, pendant qu'avec un bruit formidable les machines s'abattent.

Les mains crispées à la passerelle, inconscient presque, Svan voit étendu près de lui le corps inanimé de l'amiral, la figure pleine de sang; il se penche, mais déjà une vapeur âcre emplie sa gorge en même temps que l'eau amère.

De ses mains étendues, il bat l'onde autour de lui, ses yeux se brouillent, il revoit le bal, le vieux grand-père, sa fiancée, une douleur atroce lui étire le coeur, puis, plus rien, il se sent aspiré par un tourbillon puissant et coule à pic.

Là-bas, sous la lueur douce qui met un nimbe d'or à ses cheveux blonds, Fedora Sspanitch, de ses doigts agiles, effile le linge léger.

G. SOUHAIT

### PAUVRE POÈTE

*Il faut bien employer à quelque chose ce surplus de force qui se convertirait en mélancolie, en désespoir en démence, si on ne l'échappait pas en prose ou en vers.*

LAMARTINE

Il dort enfin, le pauvre poète impuissant, il dort de son dernier sommeil, la mort miséricordieuse est venue mettre fin à son martyr.

Il repose, dans un coin du cimetière de son village natal au pied d'un cyprès plusieurs fois centenaire, qui étend éternellement sur sa tombe la sombre mélancolie de ses rameaux.

Par une froide et pluvieuse soirée d'automne, appuyé sur la croix de fer qui domine de quelques pieds son tombeau, les yeux fixés sur la vieille maison qui avait abrité son berceau et qui se dessinait toute blanche dans la nuit noire.

Tandis que la forêt en délire luttait follement contre l'aquilon, tandis que la nature en démence gémissait avec des voix presque humaines; écoutant d'une oreille distraite, la plainte insensée des choses, je repassais en moi-même sa triste et navrante histoire.

Et parce que je comparais dans mon âme, comme il aurait pu être grand, et comme il avait été malheureux, mes yeux se remplissaient de larmes.

\* \* \*

Il était né poète, et dans un décor digne d'un poète. Décor fait du Saint-Laurent, roulant majestueusement ses eaux profondes, entre deux rives espacées de plus d'une lieue, bordées de maisons blanches, de vignes grimpantes, de champs fertiles et de vertes forêts. Avec pour borner la vue, au sud, à l'est et à l'ouest un horizon lointain et bleu, et au nord, les ondulations gracieuses et molles des montagnes Laurentiennes, dont les cimes vues de cette distance semblent se perdre dans l'azur du ciel. Son âme d'une sensibilité exquise, s'imprégnait de bonne heure de toute la poésie qui émane de ce paysage enchanteur, vibra presque en naissant aux harmonies de la nature.

Jeune encore, il passait des heures entières assis sur la grève, écoutant le monotone murmure du grand fleuve, regardant fuir une à une ses innombrables vagues. Et cette mélancolique contemplation, mettait dans ses yeux limpides des ombres de rêve.

Il aimait avec passion, les oiseaux, le ciel bleu, l'astre-roi, les forêts et leurs bruits mystérieux, et faisait des courses interminables à travers la campagne; il cherchait la solitude pour jouir à son aise, pleinement, de cette nature dont l'intense poésie le grisait.

Il eut bientôt un endroit favori, où il se rendit très souvent, qui devint le terme des excursions journalières qu'il faisait dans toutes les directions. C'était un coin de forêt d'une sauvage beauté, qu'un pin gigantesque ombrageait de son épais feuillage. Tout autour on ne voyait que le bois, mais un de ces beaux bois canadiens, peuplés d'arbres magnifiques: chênes aux troncs vigoureux, merisiers à l'écorce lisse et dorée, cèdres au feuillage odorant, érables pleins d'une sève délicieuse, tous géants. Un ruisseau y coulait sur un lit de mousse et à travers les rares éclaircies laissées par les branches, quelques lambeaux du ciel se montraient.

Quand il était las d'errer dans les prairies et sur les coteaux, à la suite de l'abeille ou du papillon, il venait se coucher au pied du grand pin et là, les yeux clos, l'oreille tendue, immobile et comme en extase, il écoutait la nature vivre.

Il revenait de ces excursions follement heureux, l'âme pleine d'idéale beauté; mais tibutant comme un homme ivre, la tête lourde de toutes les harmonies qui chantaient en lui.

S'il eut pu à ces moments là, mettre dans un poème toutes les émotions qui faisaient frémir son âme, il aurait écrit un chef-d'oeuvre. Mais il ne le pouvait pas. Dieu qui lui avait donné une âme de poète, lui en avait refusé l'éloquence et l'inspiration. Il sentait tout, mais il ne pouvait rien rendre, et c'était là son tourment.

Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait de

beau: harmonie des couleurs, harmonie des lignes, harmonie des sons, se gravait dans son cerveau, s'y conservait, s'y confondait, et ne pouvant en sortir s'y accumulait à le faire éclater.

L'aspect des beautés au milieu desquelles il vivait, faisait passer dans son âme d'indéfinissables frissons, lui causait des étourdissements, lui donnait le vertige, mettait dans ses yeux des flammes de folie.

Il le savait mais n'avait plus la force de s'arracher à son rêve de sortir du monde idéal, ou sombrait son intelligence et sa vie. Il continuait à s'empoisonner de poésie comme d'autres s'empoisonnent d'alcool et d'opium.

Parfois, suivant du regard un oiseau qui s'envolait dans les airs, il lui prenait un désir fou de s'élever à sa suite, de planer, lui aussi, dans l'espace. Son impuissance lui arrachait des larmes de rage, et cela lui causait une souffrance incroyable de n'avoir pas d'ailes et de se sentir lourd.

Il ne pouvait plus ni manger, ni dormir; les impétueuses vibrations de son âme, imprimaient à son corps maigri des tremblements douloureux, une fièvre intense le consumait.

Il allait maintenant dans la campagne, lentement, courbé, pouvant à peine marcher, mais éprouvant toujours à l'aspect des beautés de la nature, le même torturant plaisir.

Enfin, par une chaude journée d'août, à la fin d'un terrible orage, tandis que le soleil, dissipant les derniers nuages, jetait de l'or à profusion sur la campagne déjà diamantée par la pluie, au milieu d'un champ de seigles blonds que la brise faisait houleux, il se coucha pour mourir.

\* \* \*

Il dort enfin, le pauvre poète impuissant, il dort de son dernier sommeil, la mort miséricordieuse est venue mettre fin à son martyr.

Il repose dans un coin du cimetière de son village natal, au pied d'un cyprès plusieurs fois centenaire, qui étend désormais sur sa tombe, la sombre mélancolie de ses rameaux.

ARTHUR ST-PIERRE



# Sans Famille

Par  
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)



Comme nous étions trop jeunes pour continuer à travailler seuls, chacun des enfants s'en irait chez des oncles et des tantes qui voulaient bien les prendre :

Lise chez tante Catherine dans le Morvan.  
Alexis chez un oncle qui était mineur à Varses, dans les Cévennes.

Benjamin chez un autre oncle qui était jardinier à Saint-Quentin.

Et Etienne chez une tante qui était mariée dans la Charente au bord de la mer, à Esnandes.

J'écoutais ces dispositions, attendant qu'on en vint à moi. Mais comme la tante Catherine avait cessé de parler, je m'avançai :

—Et moi? dis-je.

—Toi, tu n'es pas de la famille.

—Je travaillerai pour vous.

—Tu n'es pas de la famille.

—Demandez à Alexis, à Benjamin si je n'ai pas courage à l'ouvrage.

—Et à la soupe aussi, n'est-il pas vrai?

—Si, si, il est de la famille, dirent-ils tous.

Lise s'avança et joignit les mains devant sa tante avec un geste qui en disait plus que de longs discours.

—Ma pauvre petite, dit la tante Catherine, je te comprends bien, tu veux qu'il vienne avec toi; mais vois-tu dans la vie, on ne fait pas ce qu'on veut. Toi, tu es ma nièce, et quand nous allons arriver à la maison, si l'homme dit une parole de travers, ou fait la mine pour se tasser à table, je n'aurai qu'un mot à répondre: "Elle est de la famille, qui donc en aura pitié si ce n'est nous?" Et ce que je dis là pour nous, est tout aussi vrai pour l'oncle de Saint-Quentin, pour celui de Varses, pour la tante d'Esnandes. On accepte ses parents, on n'accueille pas les étrangers; le pain est mince rien que pour la seule famille, il n'y en a pas pour tout le monde.

Je sentis bien qu'il n'y avait rien à faire, rien à ajouter. Ce qu'elle disait n'était que trop vrai. "Je n'étais pas de la famille". Je n'avais rien à réclamer; demander, c'était mendier. Et cependant, est-ce que je les aurais mieux aimés si j'avais été de leur famille? Alexis, Benjamin n'étaient-ils pas mes frères? Etienne, Lise n'étaient-elles pas mes soeurs? Et Lise ne m'aimait-elle donc pas autant qu'elle aimait Benjamin ou Alexis?

La tante Catherine ne différait jamais l'exécution de ses résolutions: elle nous prévint que notre séparation aurait lieu le lendemain, et là-dessus elle nous envoya coucher.

A peine étions-nous dans notre chambre que tout le monde m'entoura, et que Lise se jeta sur moi en pleurant. Je compris que, malgré le chagrin de se séparer, c'était à moi qu'ils pensaient, c'était moi qu'ils plaignaient et je sentis que j'étais bien leur frère. Alors, une idée se fit jour dans mon esprit troublé, ou plus justement, car il faut dire le bien comme le mal, une inspiration du coeur me monta du coeur dans l'esprit.

—Ecoutez, leur dis-je, je vois bien que si vos parents ne veulent pas de moi, vous me faites de votre famille, vous.

—Oui, dirent-ils tous les trois, tu seras toujours notre frère.

Lise, qui ne pouvait pas parler, ratifia ces mots en me serrant la main et en me regardant si profondément que les larmes me montèrent aux yeux.

—Eh bien! oui, je le serai, et je vous le prouverai.

—Où veux-tu te placer? dit Benjamin.

—Il y a une place chez Pernuit: veux-tu que j'aille la demander demain matin pour toi? dit Etienne.

—Je ne veux pas me placer; en me plaçant, je resterais à Paris; je ne vous verrais plus. Je vais reprendre ma peau de mouton. Je vais décrocher ma harpe du clou où le père l'avait mise, et j'irai de Saint-Quentin à Varses, de Varses à Esnandes, d'Esnandes à Dreuzy; je vous verrai tous, les uns après les autres, et ainsi, par moi, vous serez toujours ensemble. Je n'ai pas oublié mes chansons et mes airs de danse; je gagnerai ma vie.

A la satisfaction qui parut sur toutes les figures, je vis que mon idée réalisait leurs propres inspirations, et, dans mon chagrin, je me sentis tout heureux. Longtemps on parla de notre projet, de notre séparation, de notre réunion, du passé, de l'avenir. Puis Etienne voulut que chacun s'allât mettre au lit; mais personne ne dormit bien cette nuit-là et moi moins bien encore que les autres peut-être.

Le lendemain, dès le petit matin, Lise m'emmena dans le jardin, et je compris qu'elle avait quelque chose à me dire.

—Tu veux me parler?

Elle fit un signe affirmatif.

—Tu as du chagrin de nous séparer; tu n'as pas besoin de me le dire, je le vois dans tes yeux et le sens dans mon coeur.

Elle fit signe que ce n'était pas de cela qu'il était question.

—Dans quinze jour, je serai à Dreuzy.

Elle secoua la tête.

—Tu ne veux pas que j'aille à Dreuzy.

Pour nous comprendre, c'était généralement par interrogations que je procédais, et elle répondait par un signe négatif ou affirmatif.

Elle me dit qu'elle voulait me voir à Dreuzy; mais étendant la main dans trois directions différentes, elle me fit comprendre que je devais, avant, aller voir ses deux frères et sa soeur.

—Tu veux que j'aille avant à Varses, à Esnandes et à Saint-Quentin?

Elle sourit, heureuse d'avoir été comprise.

—Pourquoi?

Alors de ses mains, de ses lèvres et surtout de ses yeux parlants, elle me fit comprendre pourquoi elle me faisait cette demande; je traduis ce qu'elle m'expliqua :

—Pour que j'aie des nouvelles d'Etienne, d'Alexis et de Benjamin, il faut que tu commences par les voir: tu viendras alors à Dreuzy et tu me répéteras ce que tu as vu, ce qu'ils t'ont dit.

Ils devaient partir à huit heures du matin, et la tante Catherine avait demandé un grand fiacre pour les conduire tous, d'abord à la prison pour embrasser le père, puis ensuite chacun avec leur paquet au chemin de fer où ils devaient s'embarquer.

A sept heures Etienne, à son tour, m'emmena dans le jardin.

—Nous allons nous séparer, dit-elle; je voudrais te laisser un souvenir, prends cela; c'est une ménagère; tu trouveras là-dedans du fil, des aiguilles, et aussi mes ciseaux, que mon parrain m'a donnés; en chemin, tu auras besoin de tout cela, car je ne serai pas là pour te remettre une pièce ou te coudre un bouton. En te servant de mes ciseaux, tu penseras à nous.

Pendant qu'Etienne me parlait, Alexis rôdait autour de nous; lorsqu'elle fut rentrée dans la maison, tandis que je restais tout ému dans le jardin, il s'approcha de moi :

—J'ai deux pièces de cent sous, dit-il; si tu veux en accepter une, ça me fera plaisir.

De nous cinq, Alexis était le seul qui eût le sentiment de l'argent, et nous nous moquions toujours de son avarice; il amassait sou à sou et prenait un véritable bonheur à avoir des pièces de dix sous et de vingt sous neuves, qu'il comptait sans cesse dans sa main en les faisant reluire au soleil et en les écoutant chanter.

Son offre me remua le coeur; je voulus refuser, mais il insista et me gissa dans la main une belle pièce brillante; par là, je sentis que son amitié pour moi devait être bien forte puisqu'elle l'emportait sur son amitié pour son petit trésor.

Benjamin ne m'oublia pas davantage, et il voulut aussi me faire un cadeau; il me donna son couteau et en échange il exigea un sou, "parce que les couteaux coupent l'amitié".

L'heure marchait vite; encore un quart d'heure, encore cinq minutes et nous allions être séparés: Lise ne penserait-elle pas à moi?

Au moment où le roulement de la voiture se fit entendre, elle sortit de la chambre de tante Catherine et me fit signe de la suivre dans le jardin.

—Lise! appela tante Catherine.

Lise, sans répondre, continua son chemin en se hâtant.

Dans les jardins des fleuristes et des maraîchers, tout est sacrifié à l'utilité, et la place n'est point donnée aux plantes de fantaisie ou d'agrément. Cependant dans notre jardin, il y avait un gros rosier de Bengale qu'on n'avait point arraché parce qu'il était dans un coin perdu.

Lise se dirigea vers ce rosier auquel elle coupa une branche, puis se tournant vers moi, elle divisa en deux ce rameau qui portait deux petits boutons près d'éclorre et m'en donna un.

Ah! que le langage des lèvres est peu de chose comparé à celui des yeux! que les mots sont froids et vides comparés aux regards!

—Lise! Lise! cria la tante.

Déjà les paquets étaient sur le fiacre.

Je pris ma harpe et j'appelai Capi. A la vue de l'instrument et de mon ancien costume, qui n'avait rien d'effrayant pour lui, il sauta de joie, comprenant sans doute que nous allions nous remettre en route et qu'il pourrait sauter, courir en liberté, ce qui, pour lui, était plus amusant que de rester enfermé.

Le moment des adieux était venu. La tante Catherine l'abrégéa; elle fit monter Etienne, Alexis et Benjamin, et me dit de lui donner Lise sur ses genoux.

Puis, comme je restais abasourdi, elle me repoussa doucement et ferma la portière.

—En route, dit-elle.

La voiture partit.

J'aperçus à travers mes larmes, la tête de Lise se penchant par la glace baissée et sa main m'envoyant un baiser. Puis la voiture tourna rapidement le coin de la rue, et je ne vis plus qu'un tourbillon de poussière.

Appuyé sur ma harpe, Capi à mes pieds, je restai longtemps à regarder machinalement la poussière qui retombait doucement dans la rue.

Un voisin avait été chargé de fermer la maison et d'en garder les clefs pour le propriétaire; il me tira de mon anéantissement et me rappela à la réalité.

—Vas-tu rester là? me dit-il.

—Non, je pars.

—Où vas-tu?

—Droit devant moi.

Sans doute, il eut un mouvement de pitié, car me tendant la main :

—Si tu veux rester, dit-il, je te garderai, mais sans gages parce que tu n'es pas assez fort; plus tard, je ne dis pas.

Je le remerciai.

—A ton goût, ce que j'en disais c'était pour toi; bon voyage!

Il s'en alla.

La voiture était partie; la maison était fermée.

Je passai la bandoulière de ma harpe sur mon épaule: ce mouvement que j'avais fait si souvent autrefois provoqua l'attention de Capi; il se leva, attachant sur mon visage ses yeux brillants.

—Allons, Capi!

Il avait compris; il sauta devant moi en aboyant.

Je détournai les yeux de cette maison, où j'avais vécu deux ans, où j'avais cru vivre toujours et je les portai devant moi.

Le soleil était haut à l'horizon, le ciel pur, le temps chaud; cela ne ressemblait guère à la nuit glaciale dans laquelle j'étais tombé de fatigue et d'épuisement au pied de ce mur.

Ces deux années n'avaient donc été qu'une halte; il me fallait reprendre ma route.

Mais cette halte avait été bienfaisante.

Elle m'avait donné la force.

Et ce qui valait mieux encore que la force que je sentais dans mes membres, c'était l'amitié que je me sentais dans le coeur.

Je n'étais pas seul au monde.

Dans la vie j'avais un but: être utile et faire plaisir à ceux que j'aimais et qui m'aimaient.

Une existence nouvelle s'ouvrait devant moi.

En avant!

FIN DE LA PREMIERE PARTIE



## DEUXIEME PARTIE

## I

## EN AVANT

En avant !

Le monde était ouvert devant moi : je pouvais tourner mes pas du côté du nord ou du sud, de l'ouest ou de l'est, selon mon caprice.

Bien que n'étant qu'un enfant, j'étais mon maître.

Il y a bien des enfants qui se disent tout bas :

"Ah! si je pouvais faire ce qui me plaît ; si j'étais libre ; si j'étais mon maître!" et qui aspirent avec impatience au jour bienheureux où ils auront cette liberté... de faire des sottises.

Moi je me disais : "Ah! si j'avais quelqu'un pour me conseiller, pour me diriger".

C'est qu'entre ces enfants et moi il y avait une différence... terrible.

Lorsqu'ils font des sottises, ils ont derrière eux quelqu'un pour leur tendre la main s'ils tombent, ou pour les ramasser s'ils sont à terre ; tandis que je n'avais personne : si je tombais, je devais aller jusqu'au bas ; et une fois là me ramasser tout seul, si je n'étais pas cassé.

Et j'avais assez d'expérience pour comprendre que je pouvais très bien me casser ; — ce qui me faisait peur, j'en conviens.

Malgré ma jeunesse, j'avais été suffisamment éprouvé par le malheur pour être plus circonspect et plus prudent que ne le sont ordinairement les enfants de mon âge ; c'était un avantage qui m'avait coûté cher.

Aussi, avant de me lancer sur la route qui s'ouvrait, je voulus aller voir celui qui, en ces dernières années, avait été un père pour moi ; si la tante Catherine ne m'avait pas pris avec les enfants pour aller lui dire adieu, je pouvais, je devais tout seul aller l'embrasser.

Sans avoir jamais été à la prison pour dettes, j'en avais assez entendu parler en ces derniers temps, pour être certain de la trouver. Je suivrais le chemin de la Madeleine que je connaissais, et là je demanderais ma route. Puisque tante Catherine et les enfants avaient pu voir le père, on me permettrait bien de le voir aussi sans doute : j'étais ou plutôt j'avais été son enfant, il m'avait aimé !

Je n'osai pas traverser tout Paris avec Capi sur mes talons. Qu'aurai-je répondu aux sergens de villes s'ils m'avaient parlé ? De toutes les peurs qui m'avaient été inspirées par l'expérience, celle de la police était la plus grande : je n'avais pas oublié Toulouse. J'attachai Capi avec une corde, ce qui parut le blesser très vivement dans son amour-propre de chien instruit et bien élevé ; puis, le tenant en laisse, nous nous mîmes tous deux en route pour la prison de Clichy.

Il y a des choses tristes en ce monde et dont la vue pousse à des réflexions lugubres ; je n'en connais pas de plus laide et de plus triste qu'une porte de prison : cela donne froid au cœur plus qu'une porte de tombeau ; les morts sur lesquels une pierre est scellée ne sentent plus ; les prisonniers, eux, sont enterrés vivants.

Je m'arrêtai un moment avant d'oser entrer dans la prison, comme si j'avais peur qu'on m'y gardât et que la porte, cette affreuse porte, refermée sur moi, ne se rouvrit plus.

Je m'imaginai qu'il était difficile de sortir d'une prison ; mais je ne savais pas qu'il était difficile aussi d'y entrer. Je l'appris à mes dépens.

Enfin, comme je ne me laissai ni rebuter ni renvoyer, je finis par arriver auprès de celui que je venais voir.

On me fit entrer dans un parloir où il n'y avait ni grilles ni barreaux, comme je croyais, et bientôt après le père arriva, sans être chargé de chaînes.

—Je t'attendais, mon petit Remi, me dit-il, j'ai grondé Catherine de ne pas t'avoir amené avec les enfants.

Depuis le matin, j'étais triste et accablé ; cette parole me releva.

—Dame Catherine n'a pas voulu me prendre avec elle.

—Cela n'était pas possible, mon pauvre garçon, on ne fait pas ce qu'on veut en ce monde ; je suis sûr que tu aurais bien travaillé pour gagner ta vie ; mais Suriot, mon beau-frère, n'aurait pas pu te donner du travail ; il est éclusier au canal du Nivernais, et les éclusiers, tu le sais, n'embauchent pas des ouvriers jardiniers. Les enfants m'ont dit que tu voulais reprendre ton métier de chanteur. Tu as donc oublié que tu as failli mourir de froid et de faim à notre porte ?

—Non, je ne l'ai pas oublié.

—Et alors tu n'étais pas tout seul, tu avais un

maître pour te guider ; c'est bien grave, mon garçon, ce que tu veux entreprendre, à ton âge, seul, par les grands chemins.

—J'ai Capi.

Comme toujours, en entendant son nom, Capi répondit par un aboiement qui voulait dire : "Présent ! si vous avez besoin de moi, me voici".

—Oui ! Capi est un bon chien ; mais ce n'est qu'un chien. Comment gagneras-tu ta vie ?

—En chantant et en faisant jouer la comédie à Capi.

—Capi ne peut pas jouer la comédie tout seul.

—Je lui apprendrai des tours d'adresse ; n'est-ce pas, Capi, que tu apprendras tout ce que je voudrai.

Il mit sa patte sur sa poitrine.

—Enfin, mon garçon, si tu étais sage, tu te placerais ; tu es déjà bon ouvrier, cela vaudrait mieux que de courir les chemins, ce qui est un métier de paresseux.

—Je ne suis pas paresseux, vous le savez bien, et vous ne m'avez jamais entendu me plaindre que j'avais trop d'ouvrage. Chez vous j'aurais travaillé tant que j'aurais pu et je serais resté toujours avec vous ; mais je ne veux pas me placer chez les autres.

Je dis sans doute ces derniers mots d'une façon particulière, car le père me regarda un moment sans répondre.

—Tu nous as raconté, dit-il enfin, que Vitalis, alors que tu ne savais pas qui il était, t'étonnait bien souvent par la façon dont il regardait les gens, et par ses airs de monsieur qui semblaient dire qu'il était lui-même un monsieur ; toi aussi, tu as de ces façons-là et de ces airs qui semblent dire que tu n'es pas un pauvre diable. Tu ne veux pas servir chez les autres ? Enfin, mon garçon, tu as peut-être raison, et ce que je t'en disais, c'est seulement pour ton bien, pas pour autre chose, crois-le. Il me semble que je devais te parler comme je l'ai fait. Mais tu es ton maître puisque tu n'a pas de parents et puisque je ne puis pas te servir de père plus longtemps. Un pauvre malheureux comme moi n'a pas le droit de parler haut.

Tout ce que le père venait de me dire m'avait terriblement troublé, et d'autant plus que je me l'étais déjà dit moi-même, sinon dans les mêmes termes, au moins à peu près.

Oui, cela était grave de m'en aller tout seul par les grands chemins, je le sentais, je le voyais, et quand on avait, comme moi, pratiqué la vie errante, quand on avait passé des nuits comme celle où nos chiens avaient été dévorés par les loups, ou bien encore comme celle des carrières de Gentilly ; quand on avait souffert du froid et de la faim comme j'en avais souffert ; quand on s'était vu chassé de village en village, sans pouvoir gagner un sou, comme cela m'était arrivé pendant que Vitalis était en prison, on savait quels étaient les dangers et quelles étaient les misères de cette existence vagabonde, où ce n'est pas seulement le lendemain qui n'est jamais assuré, mais où c'est même l'heure présente qui est incertaine et précaire.

Mais si je renonçais à cette existence, je n'avais qu'une ressource et le père lui-même venait de me l'indiquer, — me placer ; et je ne voulais pas me placer. Cela était peut-être d'une fierté bien mal entendue dans ma position ; mais j'avais eu un maître à qui j'avais été vendu, et bien que celui-là eût été bon pour moi, je n'en voulais pas d'autre ; cela était chez moi une idée fixe.

Et puis ce qui était tout aussi décisif pour ma résolution, je ne pouvais renoncer à cette existence de liberté et de voyages sans manquer à ma promesse envers Etienne, Alexis, Benjamin et Lise ; c'est-à-dire sans les abandonner. En réalité, Etienne, Alexis et Benjamin pouvaient se passer de moi, ils s'écriraient ; mais Lise ! Lise ne savait pas écrire, la tante Catherine n'écrivait pas non plus. Lise resterait donc perdue si je l'abandonnais. Que penserait-elle de moi ? Une seule chose : que je ne l'aimais plus, elle qui m'avait témoigné tant d'amitié, elle par qui j'avais été si heureux. Cela n'était pas possible.

—Vous ne voulez donc pas que je vous donne des nouvelles des enfants ? dis-je.

—Ils m'ont parlé de cela ; mais ce n'est pas à nous que je pense en t'engageant à renoncer à ta vie de musicien des rues ; il ne faut jamais penser à soi avant de penser aux autres.

—Justement, père ; et vous voyez bien que c'est vous qui m'indiquez ce que je dois faire : si je renonçais à l'engagement que j'ai pris, par peur des dangers dont vous parlez, je penserais à moi, je ne penserais pas à vous, je ne penserais pas à Lise.

Il me regarda encore, mais plus longuement ; puis tout à coup me prenant les deux mains :

—Tiens, garçon, il faut que je t'embrasse pour cette parole-là, tu as du cœur, et c'est bien vrai que ce n'est pas l'âge qui le donne.

Nous étions seuls dans le parloir, assis sur un banc à côté l'un de l'autre, je me jetai dans ses bras ému, fier aussi d'entendre dire que j'avais du cœur.

—Je n'ajouterai plus qu'un mot, reprit le père : A la garde de Dieu, mon cher garçon !

Tous deux nous restâmes pendant quelques instants silencieux ; mais le temps avait marché et le moment de nous séparer était venu.

Tout à coup le père fouilla dans la poche de son gilet et en retira une grosse montre en argent, qui était retenue dans une boutonnière par une petite lanière en cuir.

—Il ne sera pas dit que nous nous serons séparés sans que tu emportes un souvenir de moi. Voici ma montre, je te la donne. Elle n'a pas grande valeur, car tu comprends que si elle en avait, je l'aurais vendue. Elle ne marche pas non plus très bien, et elle a besoin de temps en temps d'un bon coup de pouce. Mais enfin, c'est tout ce que je possède présentement, et c'est pour cela que je te la donne.

Disant cela, il me la mit dans la main ; puis, comme je voulais me défendre d'accepter un si beau cadeau, il ajouta tristement :

—Tu comprends que je n'ai pas besoin de savoir l'heure ici ; le temps n'est que trop long ; je mourrais à le compter. Adieu, mon petit Remi ; embrasse-moi encore un coup ; tu es un brave garçon : souviens-toi qu'il faut l'être toujours.

Je crois qu'il me prit par la main pour me conduire à la porte de sortie : mais ce qui se passa alors, ce qui se dit entre nous, je n'en ai pas gardé souvenir ; j'étais trop troublé, trop ému.

Quand je pense à cette séparation, ce que je retrouve dans ma mémoire, c'est le sentiment de stupidité et d'anéantissement qui me prit tout entier quand je fus dans la rue.

Je crois que je restai longtemps, très longtemps devant la porte de la prison, sans pouvoir me décider à tourner mes pas à droite ou à gauche, et j'y serais peut-être demeuré jusqu'à la nuit, si ma main n'avait tout à coup, par hasard, rencontré dans ma poche un objet rond et dur.

Machinalement et sans trop savoir ce que je faisais, je le palpai : ma montre !

Chagrins, inquiétudes, angoisses, tout fut oublié, je ne pensai plus qu'à ma montre. J'avais une montre, une montre à moi, dans ma poche, à laquelle je pouvais regarder l'heure ! Et je la tirai de ma poche pour voir quelle heure il était : midi. Cela n'avait aucune importance pour moi qu'il fût midi ou dix heures, ou deux heures, mais je fus très heureux pourtant qu'il fût midi. Pourquoi ? J'aurais été bien embarrassé de le dire ; mais cela était. Ah ! midi, déjà midi. Je savais qu'il était midi, ma montre me l'avait dit ; quelle affaire ! Et il me sembla qu'une montre c'était une sorte de confident à qui l'on demandait conseil et avec qui l'on pouvait s'entretenir.

—Quelle heure est-il, mon amie la montre ?

—Midi, mon cher Remi. — Ah ! midi, alors je dois penser à ceci et à cela, n'est-ce pas ? — Mais certainement. — Tu as bien fait de me le rappeler, sans toi je l'oubliais. — Je suis là pour que tu n'oublies pas. Avec Capi et ma montre j'avais maintenant à qui parler.

Ma montre ! Voilà deux mots agréables à prononcer. J'avais eu si grande envie d'une montre, et je m'étais toujours si bien convaincu moi-même que je n'en pourrais jamais avoir ! Et cependant voilà que dans ma poche il y en avait une qui faisait tic-tac. Elle ne marchait pas très bien, disait le père. Cela n'avait pas d'importance. Elle marchait, cela suffisait. Elle avait besoin d'un bon coup de pouce. Je lui en donnerais et de vigoureux encore, sans les lui épargner, et si les coups de pouce ne suffisaient pas, je la démonterais moi-même. Voilà qui serait intéressant : je verrais ce qu'il y avait dedans et ce qui la faisait marcher. Elle n'avait qu'à se bien tenir : je la conduirais sévèrement.

Je m'étais si bien laissé emporter par la joie que je ne m'apercevais pas que Capi était presque aussi joyeux que moi ; il me tirait par la jambe de mon pantalon et il jappait de temps en temps. Enfin ses jappements, de plus en plus forts, m'arrachèrent à mon rêve.

—Que veux-tu, Capi ?

Il me regarda, et, comme j'étais trop troublé pour le comprendre, après quelques secondes d'attente, il se dressa contre moi et posa sa patte contre ma poche, celle où était ma montre.

Il voulait savoir l'heure "pour la dire à l'honorable société", comme au temps où il travaillait avec Vitalis.

Je la lui montrai ; il la regarda assez longtemps, comme s'il cherchait à se rappeler, puis, se mettant à frétiller de la queue, il aboya douze fois ; il n'avait pas oublié. Ah ! comme nous allions gagner de l'argent avec notre montre ! C'était un tour de plus sur lequel je n'avais pas compté.

(A suivre)



# Berceuse

Poésie de JULES BARBIER

*W. A. Mozart*

Andante

CHANT

Mon bel an - ge va dor - mir!      Dans son nid l'oiseau va se blot - tir!

Mon ange a-t-il un dé - sir?      Tout pour lui n'est que joie et plai - sir!

Mon pe - tit prince au ré - veil      Re - ce - vra les présents du so - leil,

PIANO

Et la rose et le sou - ci      Là-bas dormiront aus - si!      La lu - ne qui brille aux cieux

De jouets il peut chan - ger!      Il a moutons et ber - ger!      Il a chevaux et sol - dats!

Qui seront de beaux ha - bits      Brodés d'or et de ru - bis!      La lu - ne d'un fil d'ar - gent,

Voit si tu fermes les yeux!      La bri - se chante au de - hors!      Dors, mon pe - tit prince,

S'il dort et ne pleu - re pas,      Il au - ra d'au - tres tré - sors!      Dors, mon pe - tit prince,

A - vec un reflet chan - geant,      En au - ra cou - su les bords!      Dors, mon pe - tit prince,

dors!      Ah! dors!      dors!

dors!      Ah! dors!      dors!

dors!      Ah! dors!      dors!



# Le Paradis

(VALESE - BOSTON)

Pour Piano

ARMAND TEDESCO

Introduction

Lent

PIANO

WALSE

Valse lente

en retenant

a Tempo

en retenant

Un peu plus vif

sec.



sec

f

First system of musical notation, featuring treble and bass staves with various notes and rests. The word "sec" is written above the treble staff, and "f" is written below the bass staff.

mf

p

Second system of musical notation, featuring treble and bass staves. The dynamic markings "mf" and "p" are present.

p

Third system of musical notation, featuring treble and bass staves. The dynamic marking "p" is present.

en retenant

Fourth system of musical notation, featuring treble and bass staves. The instruction "en retenant" is written above the treble staff.

a Tempo

Fifth system of musical notation, featuring treble and bass staves. The instruction "a Tempo" is written above the treble staff.

en retenant

a Tempo

dim

pp

fff

Sixth system of musical notation, featuring treble and bass staves. It includes the instructions "en retenant", "a Tempo", and dynamic markings "dim", "pp", and "fff".

Seventh system of musical notation, featuring treble and bass staves.

fff

Eighth system of musical notation, featuring treble and bass staves. The dynamic marking "fff" is present.



*a Tempo*  $\wedge$

*rit.* *fff*

*fff*

*fff*

CODA

*p* *p*

*en retenant*

*a Tempo*

*p*

*en ral. - len - tis - sant*

*ppp*



FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

# La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

Blanche avait vieilli de huit ans en huit jours ; c'était elle maintenant qui soutenait sa mère, qui pleurait, qui pensait et agissait pour elle.

Le lieu choisi par Castaing pour livrer Louise aux flammes, était la limite extrême des marais, au "passage du Squelette", dont nous avons déjà parlé : quand tout fut fini, pour mieux dépister toute poursuite, il leva le camp, marcha pendant quelques heures en droite ligne vers les montagnes "Pensez-y-bien" ; puis, arrivé à un territoire rocailleux qui se bifurquait en deux directions opposées, il revint sur ses pas, suivant la ligne qui ramenait aux marécages, choisit une clairière au bord d'un petit lac, et s'y établit dans une sorte de retranchement qui le mettait à l'abri de toute surprise.

Là, non par pitié, mais pour ne pas voir Mme de Reillière succomber avant qu'elle eût accompli ses projets, il lui prépara une hutte en rameaux entrelacés, y fit apporter de la mousse pour faire un lit, et lui accorda enfin ce dont elle avait tant besoin... le repos et la solitude.

Pour lui et pour ses nègres, il construisit une cabane; ensuite, laissant deux hommes à la garde du camp, il partit avec les autres pour chasser et pêcher; car ses provisions étaient épuisées.

Mme de Reillière s'était assise en silence sur un amas de mousse que lui avait préparé Blanche: elle resta là sans rien dire, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, trouvant à peine la force de répondre à ce que la pauvre enfant s'efforçait de dire pour la distraire de ce morne désespoir.

—Petite maman, lui demanda Blanche, après un moment d'attente, promettez-moi de me dire votre pensée.

—Sur quoi, ma fille? répliqua Mme de Reillière en levant vers elle ses yeux arides, qu'aucune larme n'était venue mouiller.

—Il vaudrait bien mieux que je fusse... disparue... et que notre pauvre chère Louise vous fût restée.

Mme de Reillière l'interrogea du regard sans pouvoir parler.

—Oui! continua l'enfant, elle était plus grande et plus courageuse que moi; elle vous aurait été utile à quelque chose, tandis que moi, je ne suis bonne à rien... Croyez-vous que si, toutes deux, nous nous mettions à bien prier le bon Dieu, il consentirait à faire un échange?... Essayons!

—Ne me dis point de telles choses, pauvre enfant, tu achèves de me briser le coeur... oh! oui, je l'aimais... mais, toi aussi je t'aime, ajouta la mère en serrant Blanche dans ses bras avec un mouvement passionné: courageuse petite créature, tu ne vis plus que pour moi; tu es mon ange gardien... sans toi, je serais devenue folle et désespérée... sans toi, je serais anéantie...

Et Mme de Reillière replaça sa tête dans ses mains; au bout d'un instant, surprise du silence de sa fille, elle la chercha du regard: Blanche était à genoux à côté d'elle, récitant pieusement une prière enfantine: ses grands yeux, doux comme ceux d'une colombe, étaient fixés sur sa mère, et de grosses larmes coulaient sur ses petites joues pâles; elle n'attendit pas que Mme de Reillière l'interrogeât:

—Je prie le bon Dieu qu'il vous fasse pleurer, petite maman; vous m'avez tant dit que les pleurs vous feraient du bien. Je crois qu'il va m'exaucer; il m'a envoyé une bonne pensée; je vais vous chanter cette romance que nous aimons tant, et qui nous rendait tristes, quand, le soir, papa nous la disait, au Belvédère... voulez-vous?

Mme de Reillière fit un signe de tête; alors, de sa voix argentine et douce, l'enfant chanta cette naïve ballade :

Dans l'alcôve sombre,  
Près d'un humble autel,  
L'enfant dort à l'ombre  
Du lit maternel.  
Tandis qu'il repose,  
Sa paupière rose  
Pour la terre close,  
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves;  
Il voit par moments  
Le sable des grèves,  
Plein de diamants,  
Des soleils de flammes  
Et de belles dames  
Qui portent des âmes  
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchanté!  
Il voit des ruisseaux:  
Une voix qui chante  
Sort du fond des eaux.  
Ses soeurs sont plus belles,  
Son père est près d'elles;  
Sa mère a des ailes  
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses  
Plus belles encor;  
Des lis et des roses  
Plein le corridor;  
Des lacs de délice  
Où le poisson glisse,  
Où l'onde se plisse  
A des roseaux d'or!

Enfant! rêve encore!  
Dors, ô mes amours!  
Ta jeune âme ignore  
Où s'en vont tes jours.  
Comme une algue morte,  
Tu vas, que t'importe!  
Le courant t'emporte!  
Mais tu dors toujours!

Sans soins, sans étude,  
Tu dors en chemin;  
Et l'inquiétude  
A la froide main,  
De son ongle aride,  
Sur ton front candide  
Qui n'a point de ride,  
N'écrit pas: demain!

Il dort; innocence!  
Les anges sereins  
Qui savent d'avance  
Le sort des humains,  
Le voyant sans armes,  
Sans peur, sans alarmes,  
Baisent avec larmes  
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent  
Ses lèvres de miel.  
L'enfant voit qu'ils pleurent  
Et dit: Gabriel!...  
Mais l'ange le touche,  
Et berçant sa couche,  
Un doigt sur sa bouche,  
Lève l'autre au ciel!

Cependant sa mère,  
Prompte à le bercer,  
Croit qu'une chimère  
Le vient opprimer;  
Fière, elle l'admire,  
L'entend qui soupire,  
Et le fait sourire,  
Avec un baiser.

A mesure que Blanche disait sa naïve chanson, un flot de pensées amères, de touchants souvenirs montaient au coeur de sa mère.

Ce chant si triste et si doux, c'était la légende de toute cette jeune famille, heureuse encore... joyeuse encore, la veille.

C'était la première souvenance des fraîches années... des jeux... du bonheur sous l'aile maternelle... Dans le vieux manoir des Reillière, ce chant avait bercé bien des enfants...

C'était l'écho des premières et chastes amours permises à la jeune fiancée quand, auprès du foyer domestique, sa main tremblante s'était tendue vers celui qu'elle saluait du nom d'époux...

C'était le refrain des belles journées qu'apportait chaque aurore à la naissante famille; épanouie au sourire béni du premier-né; prodigue de sa joie; affolée de son bonheur...

C'étaient les voix chères d'êtres tant aimés... emportés par le souffle de la mort comme les feuilles par la tempête...

C'était la plainte touchante de l'orpheline, de l'ange abandonné dans la vallée de misère, s'élevant vers le Père céleste... vers celui qui nourrit les petits oiseaux... qui songe aux lis des champs.

La jeune fille s'était animée à sa noble et sainte tâche; un sang généreux colorait son visage; la foi, l'affection filiale, l'espérance rayonnaient dans ses yeux levés au ciel; sa voix, devenue vibrante, donnait à la simple mélodie un accent céleste... c'était bien l'ange gardien dont la prière est exaucée toujours!

Quand les dernières notes se furent envolées, Mme de Reillière tendit les bras à l'enfant, et fondit en larmes, murmurant des paroles sans suite, mais que comprenaient bien ces deux pauvres âmes navrées.

Blanche se rapprocha de sa mère et lui dit à voix basse :

—Je crois que vous voilà plus courageuse, maintenant: je vous ferai part d'un projet...

—Dis, mon enfant; je suis forte, tu as raison, répliqua Mme de Reillière en collant ses lèvres sur le front de sa fille.

—Il faut nous échapper: cet horrible mulâtre n'est pas toujours là, comme vous voyez, et il me semble que les autres noirs ne sont pas si méchants que lui.

—Pauvre petite! tu ne sais pas que nous sommes au milieu du plus sauvage désert de toute l'île, à peut-être cent lieues de toute habitation.

—Que cela fait-il? Nous y sommes venues, pourquoi n'en sortirions-nous pas? J'ai presque partout semé sur notre route des coquillages blancs dont mon petit panier était plein; cette trace nous aidera à nous retrouver... ne pensez-vous pas?

Mme de Reillière secoua la tête:

—Oh! non, ma mignonne, tes coquillages ont disparu dans les herbes, dans les pierres, dans la boue; nous ne les retrouverions pas... D'ailleurs, on courra après nous, et on nous reprendra aussitôt.

—Mais si quelqu'un de nos amis venait à notre secours, n'aurions-nous pas la chance de les rencontrer?

—Tu as raison, fit Mme de Reillière en réfléchissant... Ah! si ton courageux père... si mon bien-aimé Charles était de ce triste monde, j'aurais espoir... je serais sûre d'être sauvée!

—Jérémie... Probado... notre bon ami, M. Georges, je suis bien certaine qu'il pense à nous, celui-là.

—Oui; Georges de Campfort ne nous oublie point, je le crois... noble coeur! murmura Mme de Reillière, suivant le cours d'une pensée mélancolique; noble coeur! qui a fait pour ceux qu'il aimait bien des sacrifices... supporté bien des épreuves!...

—Enfin, le bon Dieu nous aidera, petite maman... essayons, je t'en prie.

—Je ne demande pas mieux, chère enfant, mais comment sortir d'ici seulement? Vois ces deux noirs comme ils nous espionnent.

Et Mme de Reillière écarta quelques feuilles pour regarder ce que faisaient les sentinelles.

Blanche en faisait autant de son côté.

—Eh bien! dit-elle, ils n'ont pas même le visage tourné vers notre cabane; d'ailleurs, ce n'est pas aujourd'hui, ni demain peut-être, que nous trouverons le moment favorable pour fuir: il faut nous préparer et attendre... J'ai mon idée, ajouta l'enfant en appuyant son doigt sur le front; fiez-vous à moi.

En ce moment, la voix d'un noir se fit entendre à la porte.

—Où sont les prisonnières? dit-il rudement, et il avança la tête pour voir dans l'intérieur.

—Nous sommes là, dirent la mère et la fille en frissonnant.

C'était le sinistre "qui vive!" dont on les assaillait à toute heure par ordre de Castaing.

Le nègre se retira lentement et fit le tour de la cabane, puis alla se rasseoir à l'entrée du camp.

—Tu vois comme ils sont, dit Mme de Reillière; nous ne parviendrons pas à leur échapper.

—Ne désespérons pas encore, dit Blanche; j'ai mon idée, je vous dis. Mais d'abord, il faudrait, pour ranimer vos forces, prendre de la nourriture; ensuite il faut faire semblant de moins vous tourmenter, et paraître écouter un peu ce que disent ces noirs: ils croiront que nous nous résignons à être esclaves, et auront peut-être moins de méfiance.

En ce moment, Castaing arriva avec ses deux acolytes: la journée avait été bonne; tous trois pliaient sous le poids de leur chasse et de leur pêche. Une paire de beaux "kangourous", cinq ou six "paks" (lapins rouges), plusieurs douzaines d'anguilles d'eau douce et une tortue formaient leur butin.

Il y avait là au moins pour quatre bons repas: chaque nègre se purlécha devant cette riche capture. Castaing se sentait en belle humeur.

—Allons! mes "bois d'ébène"! un bon feu, là! et vive la cuisine!

Pour conserver son importance, il s'exprimait toujours en français; visant à l'élégance et à l'afféterie d'un "raffiné": l'imitation n'était pas tou-



jours heureuse; et il aurait prêté à rire, si, à la moindre contrariété, l'affreux dialecte "marron-créole" ne fût revenu à ses lèvres comme un rugissement.

—Où sont mes "pajaritos" (oiseaux-mouches) ? demanda-t-il en s'approchant de la cabane. (C'était ainsi qu'il désignait ses deux prisonnières, quand il était bien disposé). Venez, petites femmes, ajouta-t-il en ouvrant, ou plutôt en arrachant la porte; venez voir la provision... je suis un fameux cuisinier, moi... ah! ah! ah!

—Courage! maman, fit Blanche, en poussant du coude sa mère tremblante; suivez-moi.

Et l'enfant sortit en courant; puis à la vue du monceau de gibier qui gisait par terre, elle frappa, comme émerveillée, ses mains l'une contre l'autre :

—Oh! la belle chasse! les belles bêtes! C'est vous, Monsieur, qui avez pris tout cela, ajouta-t-elle en se retournant vers Castaing.

—Vois-tu ce que c'est que de les faire jeûner, dit ce dernier au noir proche de lui; ça les apprivoise... l'enfant a plié, la mère y viendra, je t'en réponds, l'"altanera palida cara" (l'orgueilleuse face pâle)!

Mais ne voyant pas paraître Mme de Reillière :

—Est-ce qu'elle dort, "aquella hija de bribon" (cette fille de gueux) ? fit-il de sa grosse voix brutale, en se tournant contre la cabane.

—Me voici, Monsieur, dit la pauvre femme en se hâtant, je prenais ma mantille, l'air humide du marais m'a glacée.

—Le foyer de ma cuisine te réchauffera... caramba...! ça chauffe, le feu... répliqua le mulâtre en faisant une cruelle allusion au passé.

Blanche s'élança vers sa mère et la soutint; sans elle, Mme de Reillière serait tombée, sous le coup du terrible souvenir évoqué par son bourreau.

—Allons! n'en parlons plus... on ne peut pas dire un mot de plaisanterie devant cette "lloradera" (pleureuse)... Je vais me remplir la bouche; mes paroles ne chagrineront personne.

Bientôt une flamme brillante jaillit des brossailles, et, autour du brasier, les nègres s'occupèrent attentivement de leurs opérations culinaires.

—Je suis impatient d'arriver, disait-il, dans le dialecte marron, pour n'être pas compris de ses captives; depuis trois jours, Toussaint ne m'a envoyé aucun messenger; et pourtant, Port-au-Prince, une fois pris, toute la côte est à nous; notre armée doit être maîtresse de Léogane, Jérémie, le Lamentin, et correspondre avec l'escadre anglaise.

—C'est vrai, dit sentencieusement un noir... nous avons laissé de belles proies pour courir après une ombre; où sont les cinquante mille écus de cette femme? Comme on va rire de nous, en nous voyant arriver les mains vides!

—I faudra bien qu'elle parle! charam! répliqua Castaing en grinçant des dents... ou il lui en cuira! Ah! Dessalines a gagné un beau nom: "le buveur de sang": moi j'en mériterai un autre, on m'appellera "el Quemador" (le chauffeur)!

—Elle ne dira rien, et brûlera... ce sera de la brossaille perdue, reprit froidement son interlocuteur: je voudrais seulement savoir si Sonthonax a reçu l'argent de France, tant promis par lui.

—Je ne me fie pas à ce caméléon, dit Castaing, il est noir avec les nègres, blanc avec les Français, rouge avec les Anglais... Sais-tu en qui j'ai confiance, moi?... Le commodore Ford! voilà mon homme!

—Ah! tu choisis bien, capitaine! notre ennemi juré!... c'est lui qui a fait venir deux fois des troupes d'Angleterre... c'est lui qui a détruit un de nos corps d'armée près de la Crête à Pierrot.

—Je connais toutes ces choses-là et bien d'autres encore qu'on ignore; je sais ce que je dis, répliqua Castaing. Les Anglais, vois-tu, ont l'air d'être nos ennemis, parce qu'ils nous tirent quelques coups de fusil; mais au fond, ils ne veulent qu'une chose... ruiner la France et mettre la main sur Saint-Domingue: après cela, ils aiment autant les nègres que les blancs; et, pourvu que les millions entrent dans leurs coffres, ils sont contents. Ces gens-là n'aiment personne qu'eux, et ne détestent que les choses inutiles: tout ce qui leur sert est bon. Sais-tu qui nous redoutons le plus, dans l'île, ajouta Castaing en baissant la voix?

—Oh! ce n'est pas difficile à deviner... c'est la "Main ouverte"... Il était aimé de tout le monde, et pourtant il n'épargnait pas les nôtres, quand ils se trouvaient devant lui les armes à la main... Mais un pauvre nègre marron, qui lui demandait un morceau de pain, était sûr de s'en aller avec un sac plein de provisions... Il est mort, le brave colonel; je n'aurais pas aimé le tuer, moi.

—C'est possible, reprit Castaing sèchement; oui, cet homme nous gênait; son ami Montmaur aussi nous gênait; nous en voilà débarrassés fort heureusement, rien ne mordait sur eux, ni promesses, ni menaces, à présent les choses iront toutes seules. Il reste bien encore un homme qui est venu se mettre

en travers de nos projets, mais il doit avoir succombé le jour du sac de Port-au-Prince: tu sais, le volontaire qui fait sauter une mine.

—Ah!... Campars... Compors...

—Campfort, dit Castaing: un énorme rocher, lancé par la poudre, l'a écrasé comme un ver, ajouta-t-il en français: la veuve m'a entendu, continua-t-il à voix basse; regarde, elle a pâli.

Effectivement Mme de Reillière, en recueillant au vol ces funestes paroles qui lui annonçaient la mort de son dernier défenseur, n'avait pu cacher son émotion.

—Il y a aussi un individu avec lequel j'ai un compte à régler, Probado, celui que vous appelez "Muer-tal-Vista"... Je ne sais pas quel rôle il joue... Toussaint l'a reçu bien témérairement dans la "caverne sainte" au morne des Curilas: des rapports certains m'ont appris qu'il jouait un double jeu, et qu'il servait les blancs en venant chez les noirs... J'éclaircirai cette affaire et je le récompenserai suivant ses mérites; mais bah! c'est le dernier de mes soucis, il est peut-être au Cap en ce moment, comme un hirondelle effarouchée, avec tant d'aventuriers qui ont suivi les blancs.

Tout en causant ainsi, les noirs avaient commencé leur repas; par moments, Castaing jetait du côté des prisonnières un lambeau de chair qu'il avait déchiré à belles dents et prétendait ainsi leur donner à manger. Au milieu du repas, un nègre se leva et alla mystérieusement chercher dans une cachette une calabasse pleine.

—Voilà la "joie des coeurs", dit-il en l'apportant avec précaution; au printemps prochain, trois beaux palmiers chercheront inutilement leur tête.

—Ah! très bien! très bien! s'écrièrent les convives; du vin palmiste, il ne manquait que cela au régal.

Et tous se mirent à boire avidement: bientôt se manifestèrent les premiers symptômes de l'ivresse produite par cette liqueur éminemment enivrante.

Cependant Mme de Reillière et sa jeune fille, minées par une longue privation de toute nourriture, sentaient se réveiller plus cuisantes les souffrances de leur faim inassouvie, et, malgré l'horreur que leur inspirait cette orgie, elles se seraient trouvées heureuses de se partager un de ces poissons dont l'odeur appétissante parfumait l'air jusqu'à elles.

—Que j'ai faim! petite maman, que j'ai donc faim! murmura Blanche.

Mme de Reillière ne répondit rien, mais à la contraction de ses traits, on pouvait deviner son angoisse.

Blanche s'en aperçut aussitôt :

—Tiens! ça me passe; j'avais une fausse faim, me voilà mieux.

Mais l'instinct maternel ne se trompe pas; Mme de Reillière se contenta d'observer sa fille en silence.

Au bout d'un instant, la jeune fille se baissa comme pour ramasser un brin d'herbe; sa main hésitante s'étendit jusqu'à l'un des morceaux jetés par Castaing, le saisit et l'attira doucement; puis, croyant n'être pas vue par sa mère, elle le porta en tremblant vers sa bouche.

—Non, ma fille, non, mon enfant chérie! pas cette horrible nourriture... Ne souille pas tes lèvres des restes de ce cannibale... dit Mme de Reillière en lui enlevant le morceau d'un mouvement fébrile... attends! je vais te donner autre chose.

Alors se levant brusquement, elle marcha d'un pas ferme jusqu'à la table des nègres; Castaing, à ce moment, portait la main sur une anguille merveilleusement rôtie sous la cendre... Une autre main plus prompte saisit le mets savoureux: le mulâtre se retourna surpris; son regard rencontra celui de sa captive, qui, l'oeil fixe et étincelant comme celui d'une lionne, recula lentement et s'assit à côté de l'enfant :

—Tiens! ma fille, lui dit-elle, mange en paix, personne ne te troublera.

Castaing furieux fit un mouvement pour se jeter sur elle; mais il s'arrêta comme fasciné par l'attitude de cette mère, qui, résolue jusqu'au désespoir, l'attendait le front haut, les mains crispées.

—Race de chats-tigres! grommela le mulâtre, je t'écraserai bientôt, mais j'ai le temps... buvons et mangeons!

—Merci! mon Dieu! murmura Mme de Reillière en cachant dans sa mantille un petit "criek" malais empoisonné, vous m'avez épargné l'affreuse nécessité de frapper cet homme. Est-ce bon, mignonne? demanda-t-elle à sa fille.

—Oh! oui, petite maman; prenez donc votre part, je l'ai mise de côté avant de commencer; quel bonheur de manger quand on a faim! ajouta Blanche; ah! si nous redevenons riches, je ne refuserai jamais un morceau de pain à celui qui dira qu'il a faim.

Ce triste repas réconforta un peu les deux captives; mais ce bon moment ne devait pas être long.

Bientôt Castaing se leva en trébuchant, et, écumant d'ivresse, il s'avança vers elles en disant :

—A votre tour, maintenant, "bribonas" (gueuses)! il faut régler nos comptes... ou sinon!...

Et d'un geste à la fois digne du satyre et du bourreau, il fit signe à Mme de Reillière de s'approcher.

Celle-ci se leva, mais sans avancer :

—Mon Seigneur! et mon Dieu, dit-elle en se servant contre sa fille, le moment est-il venu?

## CHAPITRE II

### EL QUEMADOR

—Approche, femme, lui dit Castaing, à mots entrecoupés par le dégoûtant hoquet de l'ivrogne repu à outrance; approche... je veux... te parler... moi!

Mme de Reillière ne bougea point; mais, comprenant le danger d'exaspérer cette bête fauve, elle lui dit :

—Je ne puis marcher; mes pieds sont meurtris; parlez, je vous répondrai.

—Approche! maudite! cria Castaing, ou je vais te chercher.

—Allez, pauvre petite maman, dit tout bas la voix de Blanche... un pas seulement satisfera son caprice.

Mme de Reillière s'avança un peu: son pied nu et sanglant rencontra un caillou aigu; elle trébuchait et faillit tomber. Castaing éclata de rire :

—Bravo "lloradera"! cette place fait ton affaire; reste perchée sur ton rocher et écoute-moi!

Après avoir recueilli ses idées confuses, Castaing reprit :

—Où est ton trésor? voleuse! où as-tu caché l'or des frères noirs?

Pour la centième fois, depuis sa captivité, Mme de Reillière répondit :

—Je n'ai aucun trésor, aucun secret à vous révéler; je ne puis rien dire.

—Et ton coffret plein de diamants, où sont les papiers venus de France, qu'est-il devenu? hurla Castaing; ou le sait, tu l'as emporté avec toi.

—Vous vous trompez, je n'ai pas de diamants.

—Le coffret! où l'as-tu enfoui?

—Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit en hésitant la jeune femme, inhabile à dissimuler même vis-à-vis de son bourreau.

—Allons! ne fais pas l'imbécile! tu me comprends bien: nier serait inutile; Tsiah m'a tout dit.

—Eh bien! dans ce cas, je n'ai rien à vous apprendre si vous savez tout.

Castaing ne savait rien; le fidèle Tsiah ne lui avait rien révélé! mais le rusé mulâtre avait, comme on dit, plaidé le faux pour le vrai, et il avait réussi.

—Tu l'as caché dans les bois.

Mme de Reillière demeura muette.

—Répondras-tu?... Dans quels bois est-il caché?

—Je ne sais que vous dire; je ne connais point tous ces déserts.

—C'est Tiboë qui te guidait.

—Oui! il est mort, le pauvre vieil ami, répliqua Mme de Reillière en refoulant ses larmes; avec lui est mort le secret, chercher serait inutile.

—Et dire!... murmura Castaing à mi-voix; et dire que cette expédition sera vaine par l'obstination de cette femme! Cinquante mille écus, et les papiers militaires annonçant les projets secrets de la France!... Ah! il faut que j'aie cela!

Alors il tira de sa ceinture un long couteau de boucanier et le plaça sur le brasier; puis il s'adressa de nouveau à la jeune femme.

—Regarde bien ce "cuchillo"; aussi vrai que je m'appelle "el Quemador", quand sa lame sera rougée, je t'adresserai une question: si tu n'y réponds pas, je couperai un morceau de chair à ta fille... et je continuerai ensuite: à chaque question, un morceau de chair... ce sera long... nous verrons qui se lassera le premier.

—Demandez! dit Mme de Reillière, plus pâle qu'une morte.

—Voyons... je crois qu'elle parlera; grommela Castaing. Où sont tes cinquante mille écus et tes diamants?

La malheureuse femme éprouva une terrible angoisse: en révélant ce secret, elle trahissait le dernier voeu de son mari qui lui avait recommandé, au nom de l'honneur, d'être muette jusqu'à la tombe: elle livrait aux repréailles furieuses de l'insurrection plus de cent familles dont le nom figurait dans les papiers importants dont elle était dépositaire: elle était parjure à son serment, à la noble cause de la patrie, pour laquelle étaient morts tant de braves coeurs... Mais aussi, en se taisant, elle sacrifiait sa fille et la condamnait à d'affreuses tortures... Une mère pouvait-elle hésiter?

(A suivre)





Petit dialogue esquimau.

- Komensavati ?
- Mercipamalétoi ?
- Osquifécho.
- Cépacroiabastépocci.
- Didontapalgosiésec ?
- Siméjépalsoucécambétant.
- Benmoijané. Jtofunboc.
- Cépadrefu. Jaccep.
- Aloralonzi.



L'autruche. — J'ai avalé un paquet de clous qui me restent sur l'estomac. Me conseillez-vous un émétique ?

Dr Singe. — Non, je vous recommande un puissant aimant.

**Un rude toupet**

Parfois les pires arguments réussissent beaucoup mieux que les meilleures raisons.

Le tout est de les dire avec aplomb.

M. B..., un journaliste en renom de la capitale, était parti pour la campagne. Deux jours avant l'ouverture de la chasse, il céda à la tentation et alla reconnaître le terrain, le fusil sur l'épaule.

Pendant cette promenade, un lièvre vient à se lever sous les pieds du chasseur. Par hasard, le fusil se trouvait armé, il fut mis en joue, et le coup partit.

Le garde aussitôt d'accourir :

—Ah! je vous y prends, vous chassez en temps prohibé!

—Eh! reprit avec un grand sang-froid M. B..., comment voulez-vous que j'aie chassé, puisque la chasse n'est pas ouverte?

Le garde fut tellement estomaqué, qu'il en resta là... L'affaire aussi.

Un malfaiteur de seize ans comparait en police correctionnelle.

—Voyons, dit le président, d'un ton paternel, c'est votre premier vol. Vous n'avez pas eu une petite crainte, une émotion quelconque, en vous appropriant ce porte-monnaie ?

—Oh! si... j'ai eu peur qu'il ne fût vide.



M. Jacob. — Maintenant, mon enfant, combien font quatre chemises à 12 cents pièce ?

Son fils, Isaac. — Deux dollars.

M. Jacob. — Que dis-tu? Cela ne fait que 72 cents.

Isaac. — Père, je sais, mais j'ai cru que vous couperiez un peu mon prix.

**A la 10e chambre**

Le président. — Oh! Rafletout, encore vous! mais, malheureux, à quoi pensez-vous? Vous vous abonnez donc à coucher en prison?

Rafletout. — Mon président, parlant par respect, je vous dirai: fermez ça!

Le président. — Accusé, je ne vous permettrai pas...

Rafletout. — Du calme, mon président: c'est très mal à vous de m'adresser des reproches, vous me devez au contraire de la reconnaissance... et vous êtes un ingrat.

Le président. — Expliquez au tribunal le sens des paroles que vous venez de prononcer!

Rafletout. — Dame, s'il n'y avait pas d'hommes de coeur comme moi pour commettre des délits, il n'y aurait plus de juges, pas vrai? Eh bien, alors, vous seriez sans place, et qu'est-ce que vous feriez? je me l'demande.

Calino a un frère.

Hier, après avoir longtemps réfléchi, il lui soumet ce calcul :

—Suppose que nous nous marions tous deux, cela ferait dix personnes de plus se tutoyant !

—Comment?

—C'est bien simple: Toi et ta femme, deux; moi et ma femme, quatre; ta femme et moi, six; ma femme et toi, huit; et nos deux femmes, dix.

Le président. — Jolly, pourquoi avez-vous insulté les sergents de ville ?

—Jolly. — Moi, mon président! j'en ignore si je les ai insultés.

—Accusé, vous appartenez à une très honorable famille. Votre conduite a tout d'abord été irréprochable; puis vous vous êtes mis à fréquenter les mauvaises sociétés, les mauvais lieux, et...

—Et, naturellement, je devais finir par venir ici!



—On nous dit combien de milliers de dollars il fait par an, en écrivant des livres.

—Ce doit être faux. Il est ici depuis un mois et je ne l'ai jamais vu saouil.

**Pénible obligation**

Augustin Tourbignol, le marchand retiré des affaires, lit à haute voix, après dîner, le journal...

Autour de lui, sa femme et sa belle-mère, tout en cousant, l'écoutent avec très grande attention.

—Tiens, s'écrie soudain Tourbignol, c'est terrible, cela, écoutez :

“On a ramassé hier, dans la rue des Oies-Maigres, contre un mur, une petite fille, âgée de quelques jours à peine; on suppose que ses parents, trop pauvres, l'auraient abandonnée en cet endroit désert.

“La petite fille a été portée chez le commissaire de police, une enquête est ouverte...”

—Encore une malheureuse de plus! s'exclame madame.

—Hélas! ajoute la belle-mère, il est triste en effet de ne pas porter de nom...

—En effet, conclut Tourbignol d'un ton apitoyé, la pauvre enfant sera réduite, toute sa vie, à n'écrire que des lettres anonymes.

Le président, au prévenu :

—Comment vous appelez-vous ?

Le prévenu, modestement :

—Oh! monsieur le président, mon nom ne vous dirait rien !

**Chez le photographe**

—Je vous en prie, mademoiselle, ayez la complaisance de prendre une expression de physionomie plus souriante, une expression tout à fait aimable... C'est cela... Une, deux, trois!... Merci bien, mademoiselle. Maintenant, vous pouvez reprendre votre expression habituelle.

Aménités déguisées entre examinateur et candidat :

—Avec quoi raffine-t-on le sucre... brut ?

—Avec du noir... animal.

Madame envoie sa bonne en courses.

—Vous irez voir si le charcutier a des pieds de cochon...

Quelques instants après, la bonne est de retour.

—Eh bien ?

—Madame, je n'ai pas pu voir: il portait des bottines !



Le garçon. — Le client dit qu'il ne peut manger ce bifteck.

Le patron. — Vrai! Servez-le lui de nouveau et dites-lui qu'il l'a tellement abîmé qu'il faut qu'il le paye...



# POUR RIRE



## Le dernier vœu d'un condamné

Par la cour d'assises de Balibot-les-Biquettes, Jean Darne vient d'être condamné à mort pour avoir occis trois personnes. Il ne l'a pas volé! Aussitôt après le prononcé du verdict, le condamné fait signe qu'il désire parler. On l'écoute avec attention.

—Dès que je serai exécuté, déclare-t-il, je veux être conduit à l'asile d'aliénés du département.

Tout le tribunal s'entre-regarde, ahuri.

—Vous ne comprenez pas, fait Jean Darne, railleur: c'est parce que j'aurai perdu la tête, parbleu!

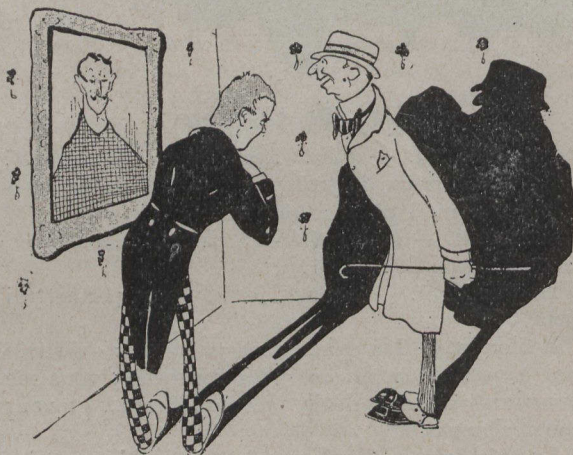
## De l'ardeur

Un paysan sollicitait un procureur pour qu'il mît un peu plus d'ardeur à suivre son procès. Mais le procureur, qui ne voyait point venir d'argent, répondait toujours à son client:

—Mon ami, ton affaire est si embrouillée que je n'y vois goutte.

Le paysan comprit à la fin ce que cela voulait dire, tira de sa poche deux écus, les présenta à son procureur:

—Tenez, monsieur, dit-il, voilà une paire de besicles!



—C'est le portrait d'un de mes amis, un sourd et muet, fait par Machin.

—C'est joliment bien exécuté, on dirait qu'il va parler.

## Les regrets des cochons

M. Locreux, par des procédés malhonnêtes, fit une honnête fortune. Il vendit des pores par centaines et par milliers et il tira de ce commerce d'importants bénéfices. En vain, ses parents pauvres le prièrent-ils à deux genoux de leur venir en aide: M. Locreux ne voulut rien entendre et les laissa se tirer d'affaire comme ils purent, c'est-à-dire fort mal. Mais sa grande fortune ne le garda pas d'une violente indigestion qu'il prit après avoir trop mangé de pâté. Il fut si malade qu'il en mourut. A quoi lui servit-il d'être si avaricieux?

Ses pauvres parents héritèrent et, dans leur reconnaissance, firent graver sur sa tombe cette épitaphe touchante:

Ci-Git  
M. LOCREUX  
marchand de cochons  
Regretté de tous les siens.

## Choses d'audience

A l'audience.

Un individu d'une trentaine d'années est arrêté pour la cinquantième fois au moins sous l'inculpation de vagabondage. Le président lui demande depuis quand il a cessé de travailler.

—Depuis la mort de ma mère! Une sainte femme! ajouta le prévenu, en séchant une larme de cabotin.

Le président, un peu ému:

—Et quel âge aviez-vous quand vous avez perdu madame votre mère?

—Seize mois, mon président!

## Le perruquier et le Gascon

Un Gascon qui n'avait pas le sou, entre chez un barbier et se fait raser, pendant qu'on accommodait sa perruque, il en commande une de prix.

—Mais, dit le perruquier, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Si je fais cette perruque, puis-je compter que vous viendrez la prendre?

—Fiez-vous à ma parole, répondit le Gascon, et pour preuve que je viendrai, je ne vous paie pas cette façon de barbe; nous compterons le tout ensemble.

## Encore Hiroux

Jean Hiroux est amené devant le commissaire de police.

Il vient d'asséner des coups de bâton sur la tête d'un monsieur chauve.

—Votre profession? interroge le magistrat.

Le prévenu, regardant la victime:

—Casseur de "cailloux".

## Le répondant

Un valet se présentait pour entrer en condition chez un Gascon qui passait pour un grand dissipateur. Celui-ci lui demanda s'il avait un répondant.

—Comment l'entendez-vous? lui dit le valet, c'est moi qui vous en demande un.



Tom. — Madame, pourriez-vous, s'il vous plaît, prêter des serviettes à maman. Nous avons de la visite et...

Mme J., qui n'a pas la moindre idée de ce qu'est une serviette. — Mon jeune ami, dites à votre maman que j'ai envoyé au ferblantier la seule que je possède, pour y faire mettre un manche.

## Là-bas

Aux Etats-Unis... ou moins loin!

La femme d'un individu qu'on est en train de juger attend, tout anxieuse, devant la porte de la salle des délibérations.

Sort un huissier.

—Dites-moi, monsieur, lui demande-t-elle d'un ton suppliant, les juges ont-ils fini? Se sont-ils mis d'accord?

—Oui, madame; les uns voulaient de la limonade, les autres des bocks; enfin, ils se sont tous prononcés pour la bière, et je cours la chercher.

## La pension

Henri IV dit à un officier gascon qui avait fait une belle action:

—Je vous donne une pension de cinq cents livres.

—N'est-ce pas six cents livres? lui dit le Gascon.

—Non, reprit le roi, je dis cinq cents.

L'officier, se prévalant de cette répétition, dit au surintendant des finances, qui était présent:

—Vous avez entendu, monsieur, que le roi me donne une pension de mille livres; car, en bonne arithmétique, cinq cent et cinq cent font mille.



—Une excellente rivière pour la pêche, n'est-ce pas?

—En effet, elle est tellement bonne que le poisson ne peut se résoudre à la quitter!



—Savez-vous où vont les petits garçons qui fument?

—Eh! monsieur, ils avaient coutume d'aller derrière le hangar. Vous ne supposez pas que je vais vous dire où ils vont maintenant...

## Au tribunal

Au tribunal, l'avocat finissant sa plaidoirie:

—En somme, l'accusé est moins coupable qu'on ne le dit. Vous l'accusez d'avoir pris une somme de deux cents francs. Mais il n'a pas touché au portefeuille qui contenait dix mille francs environ.

L'accusé fond en larmes.

Le président, touché. — Vous vous repentez?

L'accusé. — Oh! oui... de n'avoir pas vu le portefeuille!

## Question de Cabinet

Dans le cabinet d'un juge d'instruction:

—Vous voilà encore ici! Vous ne vous lasserez donc jamais de mener une pareille conduite?

—Oh! si, monsieur le juge, je suis rempli de bonnes intentions; mais, quand on a bu un coup de trop, "vous savez ce que c'est!"

## Tout au contraire

Tout au contraire, au lieu de non,

Se dit souvent par le Gascon;

De différence il n'en fait guère.

Un Gascon tomba de cheval:

—Ne vous seriez-vous pas fait de mal?

Mal, cadédis? tout au contraire.



### Calmez ces douleurs

Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir **Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.**

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de **25c**

**John T. LYONS**  
8 Bleury, Montréal



### LA PÊCHE A LA GRENOUILLE

Brave petite grenouille verte, aux grands yeux cerclés d'or, au corselet pailleté! Si ta vague ressemblance avec le crapaud, cet autre méconnu, te fit si longtemps mépriser des snobs et des femmes sensibles, au moins cet ostracisme entraînait-il pour toi une sûreté relative.

Certes, quelques va-nu-pieds, quelques philosophes rustiques ou gamins effrontés, abusant sans vergogne de ton goût pour le ruban rouge — pour tant d'hommes, irrésistible leurre — sur les mares écartées capturaient quelques douzaines de tes soeurs ingénues; mais ce tribut payé, ta race vivait en paix, rarement alarmée par le sifflement d'une couleuvre d'eau ou la chute d'un héron au milieu des roseaux. Mais à peine furent appréciées des hautes classes tes vertus culinaires que ta perte devint certaine. Filets, pêche à la lumière, au trident, à la main, dépeuplèrent aussitôt de vastes étendues. Pour comble d'infortune, la horde des mercantis se vit bientôt grossie de ces gens cruels généralement connus sous le nom de sportsmen, qui tirent leurs plus douces jouissances des souffrances d'autrui. Ces barbares inventèrent ta chasse à l'arbalète, et, sans répit, sans motifs, promènèrent la mort le long des mares tranquilles, des rivières paresseuses. Quel sort devient le tien Plus de siestes possibles sur les grands nénuphars, de parlottes au soleil suivies de plongeurs fous; le danger est constant: du moindre buisson d'aunies, de la touffe de roseaux la plus insignifiante à tout instant peut saillir la flèche méchante qui siffle et vient culbuter la minuscule bestiole dans un élaboussement, tandis que l'homme, tirant sur la ficelle, ramène le corps déjà raidi!

Comme si ta situation n'était point encore suffisamment épouvantable, d'autres chasseurs (?) ou pêcheurs (?), de quel nom qualifier ces barbares, s'avisèrent, quelque jour, d'un moyen de capture plus épouvantable encore. Munis de longs bambous ou de perches légères, mais rigides, — condition nécessaire pour une grande réussite — dont le petit bout est armé d'une pointe barbelée, ces lanciers modern-style, les pantalons haut troussés, battent les mares herbeuses et les grands marécages au centre desquels les naïves grenouilles crurent trouver un refuge. Malheur à la grenouille encore sans expérience et dont la peur paralyse les mouvements! la fatale perche, prudemment abaissée, sournoisement dardée, embroche la victime, aussitôt saisie par l'aide et jetée dans le sac suspendu à son cou, tandis que le porteur de lance observe aux alentours, cherchant une nouvelle proie.

Il arrive bien que la gaule, insuffisamment rigide, mal pointée ou trop tard lancée, manque son but et s'enfonce dans la vase, tandis que la bestiole, plongeant éperdument, cherche à gagner l'abri d'une touffe épaisse où recéler son corps. Elle nage de toutes ses forces, plonge, crochète et remonte au milieu des remous que l'engin maudit, frappant à tout hasard, provoque de-ci, de-là. L'eau se brouille: tant mieux; peut-être les "chasseurs" pourront-ils vérifier que "pêcher" en eau trouble n'est pas toujours parfait... En tout cas, la pauvre bête lutte de tout son courage, et bien souvent atteint le refuge choisi. Là, coeur battant, corps immobile, le nez seul hors de l'eau, elle respire enfin et reprend quelque force. Mais hélas! un danger reste encore, celui de l'écrasement sous les pieds des intrus, maintenant dépités et s'en allant plus loin chercher meilleure fortune!

Pour satisfaire aux demandes des gourmets, il a fallu prendre des mesures spéciales, et on a établi, en Amérique, des fermes où l'élevage intensif est conduit selon des règles presque scientifiques.

Comme toujours, la fantaisie finissant par s'en mêler, certains industriels, passés maîtres en l'art d'exploiter le snobisme et la crédulité du public, à grand renfort de réclames savantes, feront un jour "assa-voir" aux foules ébahies qu'à la suite de croisements longuement étudiés ils sont parvenus à créer une race de grenouilles douées de si hautes qualités culinaires que des têtes couronnées n'en veulent manger d'autres.

F. ADAM.

#### NOTES ET IMPRESSIONS

La politique a ses casuistes qui se font fort de prouver au monde que l'agneau avait provoqué le loup, médit de lui et troublé son breuvage. — Valbert.

Il est des coeurs qui, tout en s'aimant, ne se comprennent pas. — M. Corominès.

C'est un grand danger pour une nation que la richesse sans la force pour la défendre.

L'intérêt est, pour les sociétés humaines, le plus fort des liens à la fois et le plus actif des dissolvants. — G.-M. Valtour.



### CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à

**The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.**

### Wilson's Invalids' Port

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT.**

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00 Six bouteilles, \$5.00



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de **MEUBLES DE BUREAUX** ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

**CANADA OFFICE FURNITURE CO.,**  
221, rue St-Jacques, Montréal  
Tél. Bell Main 1691

### LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

- |                    |                                      |        |
|--------------------|--------------------------------------|--------|
| H. ARDEL.....      | Le Rêve de Suzy.....                 | 1 vol. |
| J. THIERY.....     | Châteaux de Cartes.....              | 1 "    |
| J. de GASTYNE..... | Mère Crucifiée.....                  | 1 "    |
| E. CAPENDU....     | Le Capitaine Lachennaye.....         | 5 "    |
| P. SALES.....      | L'honneur du Mari.....               | 5 "    |
| X. de MONTEPIN     | La Femme Détective.....              | 5 "    |
| C. GUEROUULT..     | La Bourgeoise d'Anvers.....          | 4 "    |
| X. de MONTEPIN     | Le Crime de la Poivrière.....        | 4 "    |
| H. CONSCIENCE..    | Guerre des Paysans.....              | 2 "    |
| P. FEVAL.....      | Chouans et Bleus.....                | 1 "    |
| E. GABORIAU...     | L'Affaire de la Rue de Provence..... | 1 "    |
| E. BERTHET...      | Le Pacte de Famille.....             | 1 "    |
| A. MATHEY...       | Vengeance Secrète.....               | 1 "    |
- Etc., Etc., Etc.

**LIBRAIRIE DÉOM FRERE**  
1877 Rue Ste-Catherine,  
MONTREAL



Valant 50 cts, pour 25 cts

Pour introduire mon nouveau catalogue illustré de mercerie pour hommes printemps et été 1906, j'enverrai sur réception de 25c (en timbres, argent ou mandat-poste) 2 jolis mouchoirs, soie et fil, bord piqué, en couleur garantie qui ne change pas au lavage.

**M. Beaupré,** Dept.  
1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL



### Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

### BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

**ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.**  
MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits

### Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assiègent L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'il trouveront dans le **Vin de Vial**, au **Quina**, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

### Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA



### Géographie illustrée du jeune âge

43ème jour. — Après plusieurs ascensions successives et pénibles, qu'il faut faire à pied, en se tenant attachés à nos compagnons au moyen de cordes, nous voici enfin arrivés aux sommets neigeux de cette chaîne de montagnes justement appelées les Rocheuses.

Nous la traversons par le même parallèle qu'est situé Dawson, dont 220 milles nous séparent maintenant. Les Rocheuses ne s'étendent pas uniquement vers l'ouest du Canada. Elles se prolongent encore plus hautes dans les Etats-Unis et le Mexique. L'Amérique du Sud nous montre aussi une chaîne semblable, les Andes. Cette suite d'élévations n'est qu'un seul accident de notre continent: énorme balafre mal cicatrisée, à la face de la terre.

44ème et 45ème jours. — Le versant oriental a une pente plus douce. La température est moins clémente, mais le ciel, d'un bleu très pâle, est sans nuage. D'innombrables ruisseaux, nés des glaciers sitôt que le soleil paraît, grondent en se précipitant à travers les sapins noirs. Des orignaux et une espèce d'antilopes, particulière à la contrée d'ici, nous croisent et s'enfuient, étonnés de notre rencontre.

Encore quelques lignes à notre journal avant de quitter cette chaîne de montagnes, la plus longue du globe. Sa longueur est estimée à plus de 3,000 milles. L'altitude générale varie de 10,000 à 14,000 pieds; mais nous avons déjà écrit que quelques-uns de ses pics, seulement en Canada, atteignent 16,760 pieds. Au sud, on y trouve des sources d'eau chaude chargées de gaz; au nord, ses blocs de granit contiennent ici et là de l'or pur.

Le premier homme civilisé qui traversa les Rocheuses fut le voyageur écossais, sir Alexandre MacKenzie. En 1789, il découvrit le fleuve qui porte son nom, et le descendit jusqu'à l'océan Arctique, et en 1793, il franchit le continent jusqu'à l'océan Pacifique. A un Canadien-français revient la gloire de les avoir parcourues en deuxième lieu. C'est Gabriel Franchère. Il faisait partie d'une expédition d'explorateurs qui, de 1810 à 1815, croisèrent dans le Pacifique, remontèrent le fleuve Columbia, visitèrent une longue suite de montagnes, qu'ils appelèrent Rocheuses, puis revinrent à Montréal par les cours d'eau et les lacs de l'intérieur.

46ème, 47ème et 48ème jours. —

Un éclatant soleil dore les horizons;

Une douce rosée argente les gazons;

La belle et joyeuse journée!

De tige en tige on voit des insectes sauter; Et chaque fleur des champs semble rire et chanter,

De son essaim environnée.

(D'après Savage.)

Et partout des collines couvertes de sapins, d'épinettes et de mélèzes. C'est le fleuve MacKenzie qui nous permet d'admirer ces paysages enchanteurs que procure au voyageur le nord du Canada en été. Durant la saison de l'hiver, plus longue ici, le spectacle est bien différent. Hors les bosquets de conifères qui se détachent nettement sur la neige, et le passage du trappeur poursuivant l'ours, ou l'original, la solitude est pesante de fixité.



L'original abonde dans les forêts du Nord, du Canada

Nos étapes sont peu rapides et presque pénibles, car nous remontons le cours du fleuve. Mais, dès la brumante, lorsque nous atterrissons pour dresser le camp temporaire et allumer un feu, près des canots, le repos que nous y trouvons renouvelle nos forces et nous rend heureux.

Le grand fleuve des territoires du Nord-Ouest est l'un des plus considérables du monde. Il prend sa source, sous le nom de rivière Athabaska, au pied du mont Brown, où naît aussi le Columbia. Il coule d'abord vers le nord-est, en formant plusieurs lacs et en recevant de nombreux tributaires, jusqu'au lac Athabaska, dans lequel il se jette. De là il prend le nom de rivière des Esclaves et reçoit la rivière de la Paix. Courant ensuite vers le nord, il atteint, après 180 milles de cours, le lac des Esclaves, vrai réservoir où aboutissent vingt rivières. De là, enfin, il sort avec un cours double de celui qu'il avait avant d'y entrer, et s'élance dans la direction nord-ouest. Après s'être joué dans une centaine de détours et avoir reçu le tribut de nombreux ruisseaux, il se jette, en formant un delta de sept embouchures, dans

la mer polaire. Son cours total est évalué à 2,500 milles.

49ème jour. — Depuis sept semaines, nous sillonnons notre pays, emportés par les moyens de communications les plus rapides à notre disposition. Nous revenons presque sur nos pas, et comme nous sommes encore loin du point de départ! Par delà ce grand lac des Esclaves, je vois des



Les Rocheuses Canadiennes

terres et, bien loin, des lignes bleues; ce sont des montagnes sans nom; par delà, qu'y a-t-il? des terres; plus loin encore, toujours des terres. Nous ne connaissons pas l'ennui, car, à mesure que nous avançons, les horizons toujours nouveaux étonnent et réjouissent par leur nouvelle beauté. Le Canada nous est de plus en plus cher à mesure que nous le connaissons. O notre pays, écrin de perles ignorées!

E. M.

#### NE PERDEZ PAS LA TETE

Ne perdez pas la tête parce que vous n'avez pas obtenu la guérison de votre rhume avec les remèdes de bonnes femmes; prenez sans retard quelques doses de BAUME RHUMAL et vous serez guéri. 25 cents la bouteille.



#### RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN.

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 169 acres, plus ou moins.

Les entrées doivent être faites personnellement, au bureau local des terres, pour le district dans lequel la terre est située.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père—ou la mère, si le père est décédé—de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

#### Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à \$10 l'acre pour le charbon mou, et à \$20 pour l'anthracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de \$7.50 par année, pour un individu, et de \$50 à \$100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de \$5.00.

On devra dépenser \$100 par année au moins sur le claim ou les payer au registraire du district. Lorsque \$500 auront été dépensés et payés, le locataire pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à \$1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, \$500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

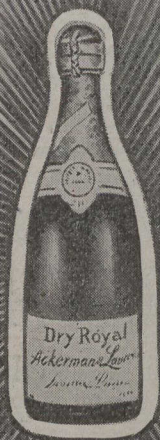
Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux \$10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède \$10,000.

W. W. CORY,  
Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

### CHAMPAGNE DRY-ROYAL DE ACKERMAN



AUSSI BON QUE LE PLUS DISPENDIEUX POUR LA MOITIE DU PRIX

SEULS AGENTS AU CANADA. J.M. DOUGLAS & C<sup>IE</sup> MONTREAL

### Femmes malades

Nous avons un remède, d'application locale, qui a opéré plus de guérisons radicales de maladies propres aux femmes, que tout autre remède ou traitement connu.



Les nombreux témoignages volontaires, reçus de femmes reconnaissantes guéries par ce remède sont une preuve positive de son efficacité. Cependant, pour vous convaincre, nous vous offrons de vous envoyer un

ECHANTILLON GRATUIT SUR DEMANDE

Toute femme souffrante est priée d'accepter cette invitation, qui lui fera recouvrer la santé et la force. Adressez :

The COLONIAL MEDICINE Co.  
20 Rue St-Alexis, Montréal



### LA BALANÇOIR "EAGLE" pour JARDINS

Tout le monde devrait jouir du repos parfait et du confort que procure LA BALANÇOIR "EAGLE" pour JARDINS.

Elle balance parfaitement, se déplace horizontalement, ce qui procure beaucoup de plaisir et de bien-être à ceux qui l'occupent, sans l'excitation du danger.

Elle est construite comme un pont avec la meilleure qualité d'acier au carbone; ses sièges sont en lattes de bois franc.

Barres mobiles au-dessus des sièges. DIMENSIONS: 8 pds 6 pcs de long, 5 pds 6 pcs de large, 7 pds 4 pcs de hauteur. Poids: 180 livres.

PRIX, (complète) \$15

Ecrivez pour avoir nos catalogues, gratis. Ontario Wind Engine and Pump Co., Ltd. 238, rue Saint-Paul, Montréal

### VER SOLITAIRE

#### TENIFUGE LANCOT Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays.—Le TENIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.—La bouteille \$1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCOT, Pharmacien Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299, rue St-Laurent, Montréal

**La Créole**  
LE MEILLEUR DES  
CAFÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ¼ de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicer.

AUGUSTIN COMTE & CIE  
442, Rue St-Paul Montréal

## Médailles

Or, argent ou bronze



ET

## Insignes

pour Collèges, Couvents, Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est offert gratis. Demandez-le.

## Caron Frères,

157, Craig O., - Montréal

**Eau des CARMES BOYER**

SOUVERAIN

CONTRE:

Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dysenterie, Digestions pénibles, influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularité envoyées, moyennant timbre de 2 cents. Adressez: B. P. 7, St-Sauveur, Québec, Canada.



## Le mois de juin

Son rang dans l'année. — Son étymologie. — Comment il est représenté par les poètes. — Fêtes célébrées en ce mois par les Athéniens, les Béotiens et les autres peuples de la Grèce. — Fêtes païennes célébrées à Rome. — Le mois de juin dans l'Eglise catholique, et principaux saints honorés dans ce mois.

Jun est le sixième mois de l'année, où le soleil entre dans le signe du Cancer, dans lequel est le solstice d'été. Les plus longs jours de l'année dans tout l'hémisphère septentrional sont les 21, 22, 23 juin.

Ce mot vient du latin "Junius", que quelques-uns tirent à "Junone" — de Junon. Ovide, dans le Ve Livre des "Fastes", fait dire à cette déesse: "Junius à nostro nomine nomen habet". D'autres aiment mieux le tirer "à Junioribus" — des jeunes gens, — comme le mois de mai était pour les vieillards. — "Junius est juvenem, qui fuit antè senum". — Ovide, "Fastes".

Mercuré était la divinité tutélaire de ce mois. Voici comme Ausone, poète latin de Bordeaux, mort l'an 394, le personnifie: Juin va tout nu, dit-il, et nous montre du doigt une horloge solaire, pour signifier que le soleil commence en ce mois à descendre. Il porte une torche ardente et flamboyante pour nous marquer les valeurs de la saison qui donne la maturité aux fruits. Derrière lui est une faucille. Cela veut dire qu'on commence en ce mois à se disposer aux moissons. On voit aussi une corbeille pleine de fruits du printemps, qui viennent dans les pays chauds.

Alexandre, sur la représentation qui lui fut faite, que les rois de Macédoine ne mettaient jamais leurs armées en campagne au mois de juin, répondit qu'il n'y avait qu'à appeler désormais le mois de juin le second mois de mai.

Au commencement du mois "Ecatombaiôn", qui répond au mois de juin, les Athéniens célébraient la fête des "Hécatombes", grand sacrifice de cent boeufs. On faisait aussi quelque temps après, à Athènes, la fête des "Isitéries", en grec "Eisitèria", jour auquel les magistrats entraient en charge à Athènes, et qui faisait le commencement de leur année.

Les Zéotiens, dont Thébar était la ville principale, célébraient vers le même temps la fête de l'"Hippodromie", où se faisaient des courses de chevaux.

Les jeux Olympiques, si célèbres dans toute la Grèce, commençaient aussi au mois de juin.

Le huitième du mois "Hécatombeôn", on faisait, dans la capitale de la Grèce, mémoire de l'"Entrée de Thésée" à Athènes.

Le douze du même mois, on célébrait les "Chronies" en l'honneur de Saturne.

Mais la plus grande des fêtes était celle des grandes "Panathénées", qui se faisaient tous les cinq ans. Elles étaient indiquées au 28 de juin et célébrées en mémoire de ce qu'Erichonius avait réuni le peuple de l'Attique dans une seule ville. On s'y rendait de toute la Grèce, et on y célébrait toutes sortes de jeux.

Le premier jour de ce mois, on faisait quatre fêtes. L'une à Mars, hors de la ville, parce qu'en tel jour E. Quintius, Duumvir des Sacrifices, lui avait dédié un temple hors de la porte Capène, sur le grand chemin d'Appius, sous le titre de Mars, "Extramuranus". L'autre fête à Carna, en mémoire du temple que Junius Brutus lui consacra sur le mont Coelius, après avoir chassé Tarquin. On tient que cette divinité présidait sur le cœur des enfants et qu'elle le tournait comme bon lui semblait. Le sacrifice qu'on lui offrait était de la bouillie, du lait et des fèves. La troisième fête était pour Junon, surnommée Monèta, pour accomplir le vœu qu'avait fait Camille de lui bâtir un temple. La quatrième fête était consacrée à la "Tempête" et fut instituée du temps de la seconde Guerre Punique.

Le quatrième jour, ou la veille des Nones, on solennisait la fête de Bellone. Ce même jour, on faisait une fête à Hercule, à qui le Sénat dédia un temple dans le Cirque par ordre de Sylla, qui donna au peuple de superbes festins, et présenta à Hercule la dime de tous ses biens.

Le III des Nones, ou le troisième du mois, était encore dédié à Bellone; le jour suivant à Hercule au Cirque.

Le jour des Nones, ou cinquième du mois, on faisait un sacrifice au dieu Fidius, auquel les Romains bâtirent un temple au Quirinal, après avoir fait la paix avec les Sabines, comme à un dieu qu'ils honoraient particulièrement. Les serments qui étaient faits par lui se gardaient inviolablement.

Le VII des Ides, ou le septième du mois, se faisaient les jeux "Piscatoriens", c'est-à-dire de la déesse de l'Entendement et de l'Intelligence; ce jour-là on faisait un service solennel à cette déesse au Capitole, dans lequel Attilius ou Otacilius Crassus, prêteur dans la seconde Guerre Punique, lui dédia un temple, après la défaite, par Annibal, du consul C. Flaminius, au lac de

Trasimène, priant cette divinité de rassurer l'esprit des Romains consternés par cette défaite, 217 ans avant Jésus-Christ. Le V des Ides, ou le neuvième du mois, on célébrait la fête de Vesta, déesse du feu, fête particulièrement aux Vestales.

Le IV des Ides, ou le dixième du mois, on faisait la fête des Natrales, en l'honneur de la déesse Natula, que les Grecs appelaient Leucothéa, et qui est l'Aurore. Le même jour était dédié à la Fortune.

Le III des Ides, ou le onzième du mois, était la fête de la Concorde.

Le treizième, qui était le jour des Ides, arrivait la fête de Jupiter, surnommé Invictus ou l'Invincible, à qui Auguste dédia un temple, pour tant de victoires qu'il avait remportées. On célébrait le même jour la fête de Minerve, appelée Quinquatrus Ninores, qui était la fête des nénetriers.

Le XVII des Calendes de juillet ou le quinze du mois de juin, on transportait les immondices du temple de Vesta dans le Tibre, et cette cérémonie donnait lieu à une fête.

Le XVI des Calendes ou le dix-huit du mois, on faisait la fête de la Dédicace du Temple de Pallas sur le Mont Aventin.

Le XII des Calendes ou le vingt du mois, on célébrait la fête de Summanus, en mémoire de la dédicace du temple dédié en son nonneur pendant la guerre de Pyrrhus. Ce dieu Summanus était un ancien dieu de Toscane qui présidait à la nuit.

Le X des Calendes ou le vingt-deux du mois, était tenu pour un jour funeste parce que Titus Flaminius fut vaincu ce jour-là par les Carthaginois.

Le VII des Calendes ou le vingt-quatre du mois, était la fête de la Fortune Forte. Ce jour-là, Syphax, roi des Massessiles, ou de la Numidie Occidentale, fut vaincu par Nassinissa, roi de Nassylie en Numidie, 203 ans avant Jésus-Christ; et le même jour fut appelé "Dies fortis Fortunae", parce que Servius Tullius, sixième roi de Rome, lui avait dédié un temple hors de la ville, au delà du Tibre, sur lequel les artisans et les esclaves couronnés de fleurs allaient se promener en bateau, faisant bonne chère et se divertissant.

Le V des Calendes ou le vingt-sept du mois était consacré à Jupiter Stator, dont Romulus avait voué et bâti le temple dans la guerre contre les Albains et aux dieux Lares.

Le III des Calendes ou le vingt-neuf du mois, était voué à Quirinus ou Romulus, pour la dédicace de son temple au Quirinal.

Le dernier jour du mois était consacré à Hercule et aux Muses.

Le mois de juin, qui, à Rome païenne, était sous la protection de Mercure, fils de Jupiter, messager des dieux, est consacré dans l'Eglise catholique à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, devenue populaire dans notre siècle, et qui sera célébrée cette année le 22 juin. Dans ce mois se trouvent ordinairement les solennités de la Pentecôte, de la Trinité et de la Fête-Dieu, qui, de 1800 à 1906, ont eu lieu en juin quarante fois. Lyon célèbre la fête de son premier évêque, saint Pothire, le 2 juin, et de saint Irénée, son successeur, le 28 juin; les autres principales fêtes chrétiennes du mois sont celles de sainte Ottilde, reine de France, 3 juin; de saint Norbert, fondateur de l'Ordre des Primontées, archevêque de Magdebourg, 6 juin, et de saint Claude, archevêque de Besançon, le même jour; de saint Médard, évêque de Noyau, et de son frère, saint Godard, archevêque de Rouen, le 8 juin; de saint Barnabé, apôtre, 11 juin; de saint Antoine de Padoue, dont le nom est devenu si populaire, 13 juin; de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse, 21 juin; de saint Jean-Baptiste, 24 juin; de saint Pierre et de saint Paul, apôtres, le 29 juin; de saint Martial, disciple des Apôtres et premier évêque de Limoges, le 30 juin.

M. C. D'AGRIGENTE.

MM. Fetherstonhaugh & Company, sollicitateurs de brevets, édifices Canada Life, Montréal, publient la liste suivante des brevets récemment obtenus par leur intermédiaire:

Canada. — J. W. Nethery, Empileur automatique de paille. — W. Webster, Machine pour traiter les plumes. — J. Brooks, Supports pour portes ajustables. — P. T. Coffield, Compteur à eau. — J. M. Jones, Gardes pour "Buzz Planers" et menuisiers. — C. Pickard, Coffres-forts à allumettes. — W. W. Weeks, Régulateur de pression pour gaz. — J. F. E. Rose, Appareil à enlever la neige et la glace des chemins de fer.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'Ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

### Pardessus ou Complet

DU PRINTEMPS

et vous serez certain d'être servis à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

## J. N. LEFEBVRE

MARCHANT-TAILLEUR

Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4906

**NE COUPEZ PAS VOS CORS**

C'est un procédé dangereux. Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

### L'Antikor Laurence

En vente partout, 25c

**A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.**

# Renouvelez

vos Poêles  
vos Tuyaux,  
Radiateurs,  
etc.

AVEC LA

## Peinture Aluminium Island City

Nous vous recommandons aussi les peintures à plancher ISLAND CITY, elles donnent aux vieux parquets l'apparence du neuf. Sont parfaitement impénétrables et

### SECHENT EN HUIT HEURES.

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.



**P. D. DODS & CO.**  
Propriétaires  
188, RUE MCGILL

# "BELMONT RETREAT"

QUEBEC, CANADA



**J. M. MACKAY,**  
M. D. C. M.,  
Propriétaire et Surintendant Médical.

## Institut privé pour la guérison de l'ivrognerie

Boite Postale 201  
Québec, Qué.

## Dans les Centres les plus éloignés des provinces de Québec et d'Ontario

nous expédions aujourd'hui le fameux "Café de Madame Huot" et nos épices extra-choix de la marque "Condor": leur popularité augmente tous les jours, la qualité ne varie jamais, et nos prix ne diffèrent pas sensiblement de ceux des marchandises communes, parce que nous nous contentons d'un petit profit. Sur réception de \$2.80, nous vous envoyons A NOS FRAIS l'assortiment qui suit: tout ceux qui l'ont essayé en sont enchantés. Assurez-vous d'abord si votre fournisseur n'a pas ces produits en stock.

Nous payons le fret dans les provinces de Québec et d'Ontario	2 lbs	Café de Madame Huot	75c
	1 lb	Thé Japonais "Condor" { ou 2 lbs de l'un ou l'autre }	40c
	1 lb	Thé noir Ceylan " { de ces Thé, au choix }	
	1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile	50c
	1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale	25c
	1 lb	Epices Assorties — Boîtes de 1-4 lb — les plus hautes qualités	50c

**LA CIE E. D. MARCEAU, Ltée**

THÉS, CAFÉS, ÉPICES, VINAIGRES EN GROS

281-285, Rue St-Paul, MONTREAL

## L'ALCOOLISME

Positivement guéri

Remède pris chez soi sans douleur, sans publicité, sans perte de temps. Hautement recommandé par Messieurs du clergé et Médecins. Références et témoignages indiscutables. Venez ou écrivez pour renseignements complets. Adresse

### Dixon Cure Co.,

66 Boulevard St-Joseph, Montréal



Avant le traitement



Après le traitement



## Une artiste canadienne

C'est sous ce titre et de l'élogieuse façon suivante que, le 3 mai dernier, "La Presse" parlait de Mlle Bertha Bell, une des nôtres, établie dans la métropole américaine. Nous citons :

"Nos artistes canadiens savent se distinguer partout, et nombreux et importants sont les succès qu'ils remportent tous les jours dans la grande République où ils vivent en grand nombre. Une de nos jeunes artistes dont l'avenir s'annonce comme devant être des plus brillants. Mlle Bertha Bell, fille de M. Adolphe Bell, un zélé de la cause nationale à New-York, débutera ici, le 11 mai prochain, dans un grand concert qui sera donné au "Palm Garden", la plus belle salle de concerts de New-York. Mlle Bell fera entendre alors sa belle voix, sous la direction de son professeur, M. Paul Dufault, qui s'est lui-même chargé de l'organisation du concert, avec l'aide de M. Adolphe Bell, dont la po-



Mlle BERTHA BELL

Qui s'est fait entendre avec beaucoup de succès au "Palm Garden" de New York

pularité est très grande dans la colonie canadienne-française de New-York."

"La presse" terminait en ajoutant que tout faisait prévoir un immense succès. Cet heureux augure s'est absolument réalisé.

Mlle Bertha Bell, dans un programme select, a fait montre de bon goût, de grand talent et d'une voix fort sûre.

Durant tout le concert, les ovations n'ont pas manqué à la débutante, qui, en outre de sincères félicitations, reçut de superbes bouquets de : M. et Mme M. J. Dagnon, M. et Mme H. P. Rose, J. M. Whaland, M. et Mme Mungent; Mlle Whitfield, Mlle Marion Todd, Mlle Julia Keller.

L'Album Universel est heureux de pouvoir joindre ses plus sincères compliments à ceux des personnes sus-nommées, et de souhaiter à Mademoiselle B. Bell une carrière brillante, digne de son talent.

## Pêche de la truite

AU GRILLON

"Tout est dit, et l'on vient trop tard..." en matière de pêche de la truite à la mouche. Mais voici, en ce qui concerne la pêche, un procédé avec lequel j'ai fait de très belles captures.

L'époque favorable : de la fin mai, début juin, jusqu'au début d'août. L'amorce est le grillon noir des champs, que l'on trouve dans les talus, les champs d'ajoncs, les vieux murs où il se creuse de véritables terriers. Pour faire sortir les insectes, il suffit d'enfoncer dans l'un de ces trous une longue paille qui les chasse par un autre orifice à la sortie duquel on les cueille. On en trouve souvent de véritables nids en soulevant les pierres des vieux murs, des talus. Bref, commencez par faire ample provision d'insectes que vous conserverez facilement dans une grande boîte, où vous les nourrirez avec des feuilles de salade (laitue).

Une canne de quatre verges est nécessaire et suffisante: nécessaire parce qu'il est avantageux de ne pas être obligé de s'approcher trop près du bord; suffisante parce que, plus longue, elle générerait pour passer entre les arbres de la bordure. Bambou refendu, hickory, etc..., simple bambou même. Flexibilité moyenne; comme ligne, 30 verges d'Invincible II sur moulinet; un avançon de 3 verges en "regular" teinté; hameçon No 6 ou 7 sur "regular" teinté; choisir un hameçon assez long de hampe. Ces trois parties de la ligne, soie, avançon, monture d'hameçon, portent des boucles, se réunissent et se disjoignent à volonté.

Enfin, et c'est là la particularité du procédé, le "truc", un grain de plomb de chasse No 2, largement percé, circule aisément le long de la partie inférieure de la ligne.

Le grillon est fixé, en entrant la pointe de l'hameçon dans la tête et le faisant ressortir par l'extrémité opposée, de sorte que l'insecte, ainsi empalé, se tient droit et solidement amarré. Le plomb perforé, par son poids, vient se placer sur la tête du grillon.

Le pêcheur, ainsi armé, n'a plus qu'à jeter sa ligne à l'eau, aux bons endroits. Ce sont les "passées" entre les deux touffes d'herbes; le voisinage des troncs d'arbres sous-marins, les sous-rives; les petits courants le long des rives, enfin et surtout les trous profonds situés en aval des courants, aux tournants de la rivière. En faisant circuler l'amorce dans ces endroits, on a de grandes chances de passer à côté de la truite à l'affût. Or, le "truc" du plomb perforé facilite singulièrement cette manœuvre. Le grillon, non muni de ce plomb, est entraîné par le courant et descend lentement dans la profondeur, sans que le pêcheur puisse le maintenir, ralentir sa course si le courant est un peu fort, ou le faire suffisamment rapidement si l'eau est profonde. Avec le plomb perforé il est maître absolu de sa manœuvre. A-t-il affaire à

un courant assez fort entre deux touffes d'herbes, il laisse filer l'amorce en la maintenant légèrement. Est-ce un de ces trous profonds, sans courant sensible: repaire de truites? Il la laisse doucement couler jusqu'au fond. Un courant peu accentué le long d'une rive à pic? Il lui laisse descendre le fil de l'eau en la maintenant à la profondeur voulue, et cela dès le début, ce qui serait impossible sans la présence du grain de plomb. En un mot, l'adjonction de ce plomb perforé, faisant corps avec l'amorce, permet de le faire circuler à la profondeur voulue, suivant la nature des différents "coups", et cela dès le début du "coup". Il suffit de pratiquer cette pêche une seule fois pour être convaincu de la supériorité du procédé... par les résultats obtenus.

Naturellement, il est indispensable d'approcher de la rive à pas de loup, en dissimulant sa personne, et de laisser sans bruit tomber l'amorce à l'eau. La situation du grain de plomb, qui fait corps avec la tête du grillon, permet de le laisser couler entre deux touffes d'herbes, exactement au point voulu, dans de petits espaces clairs de 1 ou 2 pouces de largeur; par-dessus de hautes herbes, de petits arbustes. S'il fait du vent, le plomb donne à votre ligne une stabilité qui permet de la diriger et de la poser où vous voulez.

Lorsque la truite se précipite sur votre amorce, vous en êtes averti par une secousse énergique donnée à votre ligne et qui chasse le grain de plomb le long de l'avançon. Vous n'avez qu'à résister au poisson, ferré de lui-même le plus souvent, et d'un coup de poignet vous faites sauter sur l'herbe de la prairie votre capture: la solidité de votre ligne vous permet de l'enlever ainsi rapidement et d'autorité; ce qui vous évite des démêlés fort dangereux avec les herbes, racines, etc., dans lesquelles la truite ferrée ne manquerait pas de se jeter si vous lui en laissiez le temps et la facilité.

La truite n'est d'ailleurs pas le seul poisson auquel ce procédé de pêche puisse s'appliquer. Dans les rivières profondes, aux rives à pic, creusées de sous-rives; le long des berges anfractueuses; dans les trous, sous les troncs d'arbres, vous avez là un excellent procédé pour capturer pendant les chaudes journées d'été, le matin et le soir de préférence, d'énormes chevesnes? Dans ce cas il est prudent d'augmenter la résistance de votre ligne, puisque vous pouvez avoir affaire à des poissons de 6 à 7 livres et plus. (Invincible F. Avançon de 3 verges au moins en padron I et monture d'hameçon en regular, l'un et l'autre fortement teintés en gris ardoise.) Enfin, à défaut de grillons, d'autres insectes pourraient, à la rigueur, être utilisés: "barbeaux", "coquerelles", etc. Mais rappelez-vous que le grillon est l'amorce par excellence de cette pêche captivante et pleine d'émotions.

M. B.

LA BEAUTE de la femme est indissolublement liée à la beauté de la chevelure.

Pour avoir des cheveux souples, légers, brillants, il faut leur donner des soins constants, il faut surtout se coiffer avec les merveilleux postiches de la



Les Dames âgées ou chauves qui se désespèrent en voyant disparaître la royale parure de leur chevelure, s'adressent toutes à la

## Maison Palmer

qui crée pour elles des modèles spéciaux en cheveux blancs ou gris, à des prix défiant toute concurrence.

## Maison Palmer

No. 105 RUE NOTRE-DAME Ouest,

TELEPHONE BELL MAIN 391

Nos. 449 et 450, brun ou olive  
**Sac "Club" profond**



En bon cuir à grain. Serrure à l'intérieur. Fermoirs à coulisse. Doublure en cuir avec trois portefeuilles.

14 pcs, \$7.94 16 pcs, \$8.25 18 pcs, \$8.57

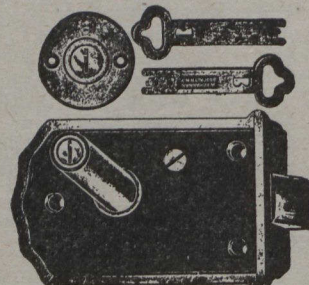
Chez votre fournisseur, ou s'il ne l'a pas, il vous sera expédié franc de port, sur réception du prix.

*Samontagne Limitée.*

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

## SERRURES de SURETE



Nouvelles serrures incrochetables avec petites clefs de tous genres et pour tous usages. Prix, depuis . . . . . 50c

Poignées en bronze et en cuivre artistiques pour portes, avec garnitures. Prix, depuis . . . . . \$1.00

Cadenas Yale, Bohannan, et autres bonnes marques, toutes grandeurs. Prix, depuis . . . . . 25c

Verrous, Loquets, Targettes, Pentures à ressorts, etc., au plus bas prix.

**L. J. A. SURVEYER,** 6, Rue St-Laurent  
 IMPORTATEUR DIRECT

2me porte de la rue Craig



**Un bienfait pour le beau sexe !**



Poitrine parfaite avec les  
**Poudres Orientales**  
les seules qui assurent  
en trois mois le déve-  
loppement des formes  
chez la femme et gué-  
rissent la dyspepsie et  
la maladie du foie.  
Prix : Une boîte avec  
notice, \$1.00 ; Six boîtes,  
\$5.00. Expédiée  
franco par la poste sur  
réception du prix.  
Dépôt général pour  
la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL  
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

**C'est le temps  
d'acheter  
des Hamacs**

Y a-t-il rien de plus reposant, de plus confortable, dans une journée chaude d'été, qu'un hamac ?

On peut le placer sur une pelouse ombragée, sur un balcon ou une véranda.

Egalement utilisable dans la campagne ou à la ville.

Les notes sont pour la plupart en des dessins et couleurs d'Orient.

Ils sont tous pourvus, pour reposer la tête de coussins mous et bien bourrés.

On peut les attacher partout à n'importe quel balcon ou véranda, au moyen de crochets.

Les cordes sont arrangées de telle façon que la pression et la tension sont également divisées.

De cette manière, le hamac obéit à chaque mouvement.

Ceci assure un confort parfait à l'occupant, quelle que soit sa position.

Il n'y a aucun danger de rupture, car chaque partie est très résistante.

Faites dans les longueurs et largeurs régulières.

Prix : \$2.50, \$3.50, \$5.25 et \$6.25, moins 10 p.c., si vous mentionnez "l'Album Universel."

RENAUD, KING  
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine

**Le petit chien Riquet**

Le terme étant venu, M. Bergeret quittait, avec sa soeur et sa fille, la vieille maison ruinée de la rue de Seine, pour s'aménager dans un moderne appartement de la rue de Vaugirard. Ainsi en avaient décidé Zoé et les destins. Durant les longues heures du déménagement, Riquet errait tristement dans l'appartement dévasté. Ses plus chères habitudes étaient contrariées. Des hommes inconnus, mal vêtus, injurieux et farouches, troublaient son repos et venaient, jusque dans la cuisine, fouler aux pieds son assiette à pâtée et son bol d'eau fraîche. Les chaises lui étaient enlevées à mesure qu'il s'y couchait et les tapis tirés brusquement de dessous son pauvre derrière, qui, dans sa propre maison, ne savait plus où se mettre.

Disons, à son honneur, qu'il avait d'abord tenté de résister. Lors de l'enlèvement de la fontaine, il avait aboyé furieusement à l'ennemi. Mais, à son appel, personne n'était venu. Il ne se sentait point encouragé, et même, à n'en point douter, il était combattu. Mlle Zoé lui avait dit sèchement :

—Tais-toi donc !

Et Mlle Pauline avait ajouté :

—Riquet, tu es ridicule !

Renonçant, désormais, à donner des avis-tissements inutiles et à lutter seul pour le bien commun, il déplorait, en silence, les ruines de la maison et cherchait vainement, de chambre en chambre, un peu de tranquillité. Quand les déménageurs pénétraient dans la pièce où il s'était réfugié, il se cachait, par prudence, sous une table ou sous une commode qui demeuraient encore. Mais cette précaution lui était plus nuisible qu'utile, car, bientôt, le meuble s'ébranlait sur lui, se soulevait, retombait en grondant et menaçait de l'écraser. Il fuyait, hagard et le poil rebroussé, et gagnait un autre abri, qui n'était pas plus sûr que le premier.

Et ces inconvénients, ces périls même, étaient peu de chose auprès des peines qu'endurait son coeur. En lui, c'est le moral, comme on dit, qui était le plus affecté.

Les meubles de l'appartement lui représentaient non des choses inertes, mais des êtres animés et bienveillants, des génies favorables, dont le départ présageait de cruels malheurs. Plats, sucriers, poêlons et casseroles, toutes les divinités de la cuisine ; fauteuils, tapis, coussins, tous les fétiches du foyer, ses lares et ses dieux domestiques, s'en étaient allés. Il ne croyait pas qu'un si grand désastre pût jamais être réparé. Et il en recevait autant de chagrin qu'en pouvait contenir sa petite âme. Heureusement que, semblable à l'âme humaine, elle était facile à distraire et prompt à l'oubli des maux.

Durant les longues absences des déménageurs altérés, quand le balai de la vieille Angélique soulevait l'antique poussière du parquet, Riquet respirait une odeur de souris, épiait la fuite d'une araignée, et sa pensée légère en était divertie. Mais il retombait, bientôt, dans la tristesse.

\* \* \*

Le jour du départ, voyant les choses empirer d'heure en heure, il se désola. Il lui parut spécialement funeste qu'on empilât le linge dans de sombres caisses. Pauline, avec un empressement joyeux, mettait ses robes dans une malle. Il se détournait d'elle, comme si elle accomplissait une oeuvre mauvaise. Et, renoncé au mur, il pensait :

—Voilà le pire ! C'est la fin de tout.

Et, soit qu'il crût que les choses n'étaient plus quand il ne les voyait plus, soit qu'il évitât seulement un pénible spectacle, il prit soin de ne pas regarder du côté de Pauline. Le hasard voulut qu'en allant et venant, elle remarquât l'attitude de Riquet. Cette attitude était triste. Elle la trouva comique et se mit à rire. Et, en riant, elle l'appela :

—Viens ! Riquet, viens !

Mais il ne bougea pas de son coin et ne tourna pas la tête. Il n'avait pas, en ce moment, le coeur à caresser sa jeune maîtresse, et, par un secret instinct, par une sorte de pressentiment, il craignait d'approcher de la malle béante. Elle l'appela plusieurs fois. Et, comme il ne répondait pas, elle l'alla prendre et le souleva dans ses bras.

—Qu'on est donc malheureux ! lui dit-elle ; qu'on est donc à plaindre !

Son ton était ironique. Riquet ne comprenait pas l'ironie. Il restait dans les bras de Pauline, inerte et morne, et il affectait de ne rien voir et de ne rien entendre :

—Riquet, regarde-moi !

Elle fit trois fois cette objurgation et la fit trois fois en vain. Après quoi, simulant une violente colère :

—Stupide animal, disparais.

Et elle le jeta dans la malle, dont elle renversa le couvercle sur lui. A ce moment, sa tante l'ayant appelée, elle sortit de la chambre, laissant Riquet dans la malle.

Il y éprouvait une vive inquiétude. Il était à mille lieues de supposer qu'il avait été mis dans cette malle par simple jeu et par badinage. Estimant que sa situation était déjà assez fâcheuse, il s'efforça de ne point l'aggraver par son imprudence. Et il resta quelques instants immobile, sans souffler. Puis, il jugea utile d'explorer sa prison ténébreuse. Il tâta, avec ses pattes, les jupons et les chemises sur lesquels il avait été si misérablement précipité, et il chercha quelque issue pour sortir de ce lieu redoutable. Il s'y appliquait depuis deux ou trois minutes, quand M. Bergeret, qui s'apprêtait à sortir, l'appela :

—Viens, Riquet, viens. Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. On y a bâti une gare d'une difformité supérieure et d'une laideur éclatante. L'architecture est un art perdu. On démolit la maison qui faisait l'angle de la rue du Bac et qui avait bon air. On la remplacera, sans doute, par quelque vilaine bâtisse. Puissent, du moins, nos architectes ne pas introduire, sur le quai d'Orsay, le style barbare dont ils ont donné, à l'angle de la rue Washington, sur l'avenue des Champs-Élysées, un épouvantable exemple !... Viens, Riquet... Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. Mais l'architecture est bien déchue, depuis les temps de Gabriel et de Louis... Où est le chien ?... Riquet ! Riquet !...

La voix de M. Bergeret apporta à Riquet un grand réconfort. Il y répondait par le bruit de ses pattes qui, dans la malle, grattaient éperdument la paroi d'osier.

—Où est le chien ? demanda M. Bergeret à Pauline, qui revenait, portant une pile de linge.

—Papa, il est dans la malle.

—Comment est-il dans la malle, et pourquoi y est-il ? demanda M. Bergeret.

—Parce qu'il était stupide, répondit Pauline.

M. Bergeret délivra son ami. Riquet le suivit jusqu'à l'antichambre en agitant la queue. Puis, une pensée traversa son esprit. Il rentra dans l'appartement, courut vers Pauline, se dressa contre les jupes de la jeune fille. Et, ce n'est qu'après les avoir embrassées tumultueusement, en signe d'adoration, qu'il rejoignit son maître dans l'escalier. Il aurait cru manquer de sagesse et de religion en ne donnant pas ces marques d'amour à une personne dont la puissance l'avait plongé dans une malle profonde.

\* \* \*

Dans la rue, M. Bergeret et son chien eurent le spectacle lamentable de leurs meubles domestiques étalés sur le trottoir.

Pendant que les déménageurs étaient allés boire chez le mastroquet du coin, l'armoire à glace de Mlle Zoé reflétait la file des passants, ouvriers, élèves des Beaux-Arts, filles, marchands, et les haquets, les fiacres et les tapissières, et la boutique du pharmacien avec ses bocaux et les serpents d'Esculape. Accoté à une borne, M. Bergeret père souriait dans son cadre, avec un air de douceur et de finesse pâle et les cheveux en coup de vent. M. Bergeret considéra son père avec un respect affectueux et le retira du coin de la borne. Il rangea aussi, à l'abri des offenses, le petit guéridon de Zoé, qui semblait honteux de se trouver dans la rue.

Cependant, Riquet frotta de ses pattes les jambes de son maître, leva sur lui ses beaux yeux affligés, et son regard disait :

—Toi, naguère si riche et si puissant, est-ce que tu serais devenu pauvre ? Est-ce que tu serais devenu faible, ô mon maître ? Tu laisses des hommes couverts de haillons vils envahir ton salon, ta chambre à coucher, ta salle à manger, se ruer sur tes meubles et les traîner dehors, traîner dans l'escalier ton fauteuil profond, ton fauteuil et le mien, le fauteuil où nous reposions tous les soirs et bien souvent le matin, à côté l'un de l'autre. Je l'ai entendu gémir dans les bras des hommes mal vêtus, ce fauteuil qui est un grand fétiche et un esprit bienveillant. Tu ne t'es pas opposé à ces envahisseurs. Si tu n'as plus aucun des génies qui remplissaient ta demeure, si tu as perdu jusqu'à ces petites divinités que tu chassais, le matin, au sortir du lit, ces pantoufles que je mordillais en jouant, si tu es indigent et misérable, ô mon maître, que deviendrai-je ?

ANATOLE FRANCE,  
de l'Académie française.

(Crainquebille, Putois et Riquet.)

**Cameras Brownie**

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10  
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par  
Express franc  
de port sur re-  
ception du prix



Brochure des-  
criptive sur de-  
mande.

**The D. H. Hogg Co.**

660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Reçoit  
enfin le  
message  
d'une  
bonne  
santé



La Société  
Bienfai-  
sante et  
Mutuelle  
des  
Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatisante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale,  
Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

**FERDINAND  
MORETTI**

TAILLEUR  
FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES  
d'Europe, des étoffes les  
plus nouvelles et de la  
plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell  
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame  
(2 portes de la cote St-Lambert)

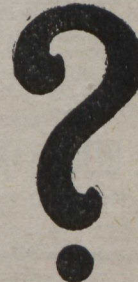


**Si vous souffrez**

d'Ulcères  
Varices  
Eczema

"Jambe de Lait"  
ou de toute autre ma-  
ladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.



Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

**The Dr Wilson Medical Co.** 204 rue  
St-Jacques



Pour faire un bon  
Repassage

EMPLUYEZ

**L'empois  
Japonais**

C'est un produit de qualité absolument supérieure.

Demandez-le à votre épicière et exigez qu'il vous fournisse le véritable, empaqueté dans des boîtes portant une vignette de la belle Japonaise.



**Lunettes et Lorgnons**



ajustés à votre  
vue—L'examen  
et l'essai sont  
gratuits. — Sa-  
lon privé à vo-  
tre disposition.

SATISFACTION GARANTIE  
**H. SENECAI & CIE,** Bijoutiers et  
Opticiens  
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm



Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français  
DINER ET SOUPER 35c  
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES  
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

**PERMETTEZ-NOUS** d'attirer votre attention d'une manière toute spéciale sur notre magnifique choix de cartes postales illustrées, vues en noir et en couleur, tableaux, cartes bromure, noir et en couleur, cartes ivoirine, cartes cheveux artistiques, séries françaises avec ou sans poésies, séries bromure, brun, noir, ivoirine, cartes ivoire avec roses, pensées, oeillets en soie, satin et velours, cartes messenger d'amour, cartes langage des timbres, cartes oiseaux, et une foule d'autres genres de cartes trop longs à énumérer.



Pour remplacer un catalogue, qui ne serait jamais à jour, nous envoyons volontiers aux lecteurs de "l'Album Universel" nos cartes postales à l'examen par 10 cartes de chaque série, aux clients qui en font la demande. Le non convenant est admis en retour à la condition d'être renvoyé immédiatement.

Compagnie de Cartes Postales "International"  
En gros et en détail 29 et 31 St-Jacques, Montréal

**Nouvelles Tapisseries**  
Immense variété de patrons du pays et étrangers. Effets rayés, floraux ou de Dresde; couleurs et styles les plus modernes. Prix modérés.  
N'achetez pas avant d'avoir examiné notre étalage.

**H. C. GREGOIRE**  
Marchand de  
Tapisserie, Vaisselle, Verrerie, Coutellerie et Argenterie

2 magasins  
Bloc Barsalou  
1347 Ste-Catherine, Ancien No. 775 Est. Nouv. No. 377 Ste-Catherine, Ancien No. 1595 Est. Nouv. No. Coin Moreau.  
Tel. Bell Est 2079

**Cartes Postales Artistiques**

La collection complète des peintures des musées du Louvre, du Luxembourg et de Versailles, en bistre. Salon 1905 au complet (sauf nudités)  
5c chaque, 6 pour 25c

Flours velours, sur fond soie, pluche ou paille nattée, 10c, 15c, 20c, 25 et 35c chaque.

Viennent d'arriver: Nouvelles séries françaises au bromure, couleur, glacées et non glacées. Sujets bien choisis.  
Bébés! Hollandais, or sur fond nacré, 10c chaque.

Les grands peintres de l'école flamande, espagnole et hollandaise, 5c chaque.

Vues du Canada au bromure d'argent, glacées et colorées à la main, 10c chaque, 2 pour 15c.

**LE BIJOU, 157 Ste-Catherine E.**  
ROMEO ROUSSIL, Prop.  
Pour le gros: Ch. 14 Mon. Nation. D. Globensky, gérant

**Cartes Postales**

de choix qu'à mon magasin. Toujours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Bromure Colorié, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. Séries françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.

Attention spéciale aux commandes par la maille. Prix spéciaux aux marchands.

**J. E. P. LACOMBE**  
804, rue Ste-Catherine Est

**ECHANGE DE CARTES POSTALES**

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonyme seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle Yvonne Rousseau, Montmagny, P. Q. — J. F. Bethune, 402 Boulevard St Laurent, Montréal. — Mlle Blanche Laurence, 462 rue Moreau, Montréal. — M. Eugène Bourque, Saint-Hyacinthe, P. Q.; fantaisie, tous pays. — Mlle Délima Renault, Boite 105, Montmagny, P. Q. — Mlle A. Bouchard, Saint-Valentin de Stotsville. — J. C. ardien et J. Eug. Caron, Tadousac, P. Q.; fantaisies et autres, Canada et étranger. — Mlle Jeannette Dufort, Saint-Cuthbert station, P. Q. — Henri Clément, Lotbinière, Vieille Eglise, P. Q. — Mlles Marie-Anne St Amand, Alma Gingras et Albertine Durocher, Notre-Dame des Anges, comté de Portneuf, P. Q. — Mlles A. Bériau, S. Bériau, E. Bériau et M. Bériau, 875 rue Drolet, Montréal, P. Q.; fantaisie, tous pays, timbre côté vue. — Mlle E. Paquette, 238a rue Saint-Ferdinand, Saint-Henri, Montréal, P. Q. — Mlle M. A. Perron, Boite 130, Cap Magdeleine, P. Q. — Mlles Henriette Nadeau et Florence Delisle; MM. Achille Montreuil et Antonio Lajoie, tous de Sainte-Geneviève de Batiscan, P. Q.; cartes en cuir et de fantaisie. — Mlle Fabiola Bilodeau, Scotts Junction, comté de Dorchester, P. Q. — Mlle Eugénie Pelletier, 940a Saint-Denis, Montréal, P. Q. — Emilien et Béatrice Hurtubise, 155 Avenue-du-Parc, Saint-Henri, Montréal, P. Q. timbre et signature côté vue. — Mlle Anna Marie Morin, L'Islet, Co. de L'Islet. — Arthur Desjardins, 81 East 4th St., Oswego, N. Y. — M. Xavier Côté, 167, en haut rue Montcalm, Saint-Malo, P. Q. — Jos. Montminy, 78 rue Saint-Luc, Saint-Malo, P. Q. — Jos. epire, 50 rue Saïnt-Ignace, Saint-Malo, P. Q. — M. E. A. Filion, Montauban, comté de Portneuf, P. Q. — Mlle Ninette Dion, même adresse. — M. Euclide Lalonde, 524 rue Saint-André, Montréal; vues, tous pays, timbre côté vue. — Mlle Berthe Henault, 69a Dubord, Montréal; bébés et fantaisies seulement. — Mlle Léa Gervais, même adresse; bébés seulement. — M. Aug. Morency, P. Echemin, Saint-Romuald, comté de Lévis, P. Q. — M. Dan. Paquette, 21 Hancock Ave., Lowell, Mass., E. U.; cartes en cuir seulement. — Mlle Alice Prévost, Saint-Pierre, La Patrie, comté de Compton, P. Q.; vues et fantaisies colorées. — Mlle Alice Rouillard, 55 rue Soule-Fort, Basse-Ville, Québec. — Mlle Marie-Jeanne Rouillard, même adresse. — M. Alphonse Bérubé, agent, Saint-Fabien, comté de Rimouski. — M. Albert Côté, professeur de chant, même adresse. — Mlle aGudet, rue Visitation, 112a, Montréal; Mlle Sanscartier, 108 Visitation, Montréal. — M. L. Moutard, 290 Church St., Ottawa. — Mlle Mary-Jane Boulanger, 114 Lafayette St., Salem, Mass., E. U. — Mlle Maria Hubert, 318 Alma, Hull. — Mlle Béatrix Hébert 56 Sous-le-Fort, Québec. — M. Lucien Rondeau, 34 rue Scott, Québec; fantaisie seulement. — Mlle R. Dubé, Chambre des Communes, Ottawa; fantaisie. — Mlle Aimée Alarie, 102 rue des Commissaires, St Roch, Québec. — A. de Guérin, 65 rue St Augustin, Québec; tous genres. — Mlle R. A. Jinchereau, 325 Richardson, Québec; échange avec messieurs, fantaisie préférée. — Mlle A. Bouchard, St Valentin de Stotsville, Qué. — Louis Labryère, Leclereville, comté de Lotbinière; échange avec le monde entier et promet une jolie épinglette à la jeune fille qui lui enverra les plus belles cartes. — Blanche Matte, Montauban, comté de Portneuf; fantaisie seulement, tous pays. — Mlle Angéline Hubert, 285 Rideau St., Ottawa; cartes de fantaisie. — Amélia Dauze, Chambly Canton; fantaisie. — Mme B. Doucet, Richardson, N. B. — Mlle Blanche authier, 382 St Jacques, Montréal. — Eléodore Fradet, Scott Junction, Qué. — M. A. J. Manseau et Mlle Marguerite Manseau, Mascouche; fantaisie, signature côté vue. — Mlle Mignonne Sabourin, 270a Montcalm, P. Q.; fantaisie, tous pays. — Mlle Alma Grenier, 746 Lakeview Ave., Lowell, Mass. — Mlle L. E. Nichol, même adresse. — Mlle L. Burns, 32 Artillerie, Québec; vues et fantaisies. — Mlle Rachel Bellefleur, 274 rue Désiré, Montréal. — Mlle Alphonsine Daoust, 73 Lasalle, Montréal. — M. Tho. P. Dorion, Saint-André-Est.

**CARTES POSTALES ILLUSTREES**

Aujourd'hui, nous vous entretiendrons des cartes postales dont le dessin est relevé par des contours dorés, soit qu'il s'agisse des costumes de jolies figures coloriées, soit que des touches brillantes du précieux métal aient été mises de-ci de-là sur la carte, pour lui donner du chic.

Cette série de nouvelles cartes est captivante au possible. Les tonalités de la couleur en sont généralement fort délicates. Les mauves, les violets, les lilas, les verts pâles, les jaunes atténués, chamois, crème, ocres très pâles, bleus délicats s'y marient agréablement et donnent à l'ensemble de la carte une note Watteau, quand le sujet s'y prête, qui d'emblée captive le collectionneur. Avec cela, l'or judicieusement placé donne à ces cartes postales illustrées un aspect riche et de bon goût, qui leur vaut, tout de suite, une place de prédilection dans les albums. Une de ces cartes, que nous avons sous les yeux, pour mieux attirer sur elle l'attention de nos lecteurs, représente une famille cossue se promenant dans les allées aristocratiques d'un parc, avec château dans le fond. Involontairement, cette carte nous fait songer à "Monsieur, Madame et Bébé", chef-d'oeuvre de Gustave Droz, et cela d'autant plus que nous lisons sur la dite carte cet aphorisme poétique :

**L'étape du bonheur !**

L'amour a son apothéose  
Au baptême, jour de bonheur,  
Alors qu'un joli bébé rose  
S'épanouit comme une fleur.

Evidemment, la famille en question, dont le bébé rose sourit dans les bras d'une nounou plantureuse, et au joli costume de lorraine endimanchée, évidemment cette famille se rend joyeuse à l'église pour faire baptiser le nouveau-né. Et, cela se passe par une belle matinée de printemps, radieuse et promettant beaucoup de bonheur. Qu'elle est gentille, cette carte! A l'envoyer à un célibataire endurci, on obtiendrait sa conversion au culte social de l'hygiène. Vrai, avec leurs belles couleurs, leurs ors délicats, leurs devises sensées, ces cartes postales illustrées méritaient d'être signalées. Aussi, c'est fait, et nous espérons bien que vous ne manquerez pas de vous en munir, pour vos collections, ou pour celles de vos amis.

**Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 12 mai.**

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 franc de livres par an).

**Partie littéraire.** — Jules Bois: A propos de la nouvelle pièce de Mounet-Sully: la Psychologie de don Juan. — Louis Batiffol: Un nouvel Historien de Rome: Guglielmo Ferrero. — F. Marion Crawford: Roman: Le Coeur de Rome (III). — Péladan: Le Salon des Artistes français. — J.-E. Poirier: Poésies. — Ch. Levif: Les Idées au théâtre. — Bixiou: Les Miettes de la Vie; L'Histoire de la semaine.

**Partie illustrée.** — Inauguration des artistes français par M. Fallières. — L'anarchiste du Bois de Vincennes: photographie prise par le service anthropométrique. — Le 1er mai en France: la Bourse du Travail à Paris. — Expédition par la Confédération générale du travail du manifeste du 1er mai. — La police charge la foule. — Arrestation d'un gréviste. — M. Lépine ordonne aux troupes de charger. — La place de la République. — Un omnibus renversé par les grévistes. — Inauguration du congrès international des médecins à Lisbonne. — La mission chinoise à Lyon. — L'inauguration de l'exposition de Milan: la Galerie du travail. — L'Exposition allemande. — La nouvelle gare de Milan. — Salle de la Douma, où se réunissent les nouveaux députés russes.

**L'Instantané, partie illustrée de la Revue Hebdomadaire,** tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre journal, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50. — Joindre la bande d'abonnement de notre journal pour avoir droit à cette réduction.

**MAXIMES**

Méfie-toi de l'homme qui détruit la réputation d'autrui.  
Ne reprends jamais personne en public quand tu peux le faire en particulier.

Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains.

Visites rares augmentent l'amitié.

**Refaites votre santé** faites disparaître maux de tête, douleurs aiguës, manque d'appétit; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

**200 doses, \$1.**  
avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas un guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez \$1.00 directement à

**TABLETTES RIVAL HERB**

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal  
Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

**DUPUIS FRERES**

**Etoffes à Robes**

Nous offrons un choix tout à fait exceptionnel dans les nouveaux Tissus pour Robes de printemps et d'été. Nous invitons les dames à venir visiter nos différents étalages; c'est le moyen le plus pratique de se renseigner sur l'importance de nos rayons des Tissus pour Robes et la modicité de nos prix.

Valeurs spéciales que nous offrirons demain :

**Mohairs pure laine, Siciliennes et Alpagas de Fantaisie. Valeurs de 50c et 65c pour 39c**

Un lot considérable justement reçu sera offert en vente, demain, à moitié prix.

Les Siciliennes, largeur, 48 pouces, ont un fini très lustré; il y a rouge, bleu alicé, vert, gris pâle et gris acier.

Les Alpagas de fantaisie sont dans les petits dessins, rayures très fines ou pois sur fond bleu marin, aussi dessins de différentes couleurs sur fond ivoire; largeur, 41 pouces.

Vous ne pouvez pas acheter une verge de ces Tissus pour moins de 50 et 65 cents. Prix spécial pour demain 39c

Sicilienne noire, très lustrée, largeur 54 pouces, se vendant régulièrement \$1.50 la verge. Notre prix spécial 75c

**DUPUIS FRERES**  
Le Grand Magasin Départemental de l'Est  
1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

**LA CURE DU DR. CHAGNON**

CONTRE LA GRIPPE MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc. EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la maille.  
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

**JONAS**

Ce nom sur une bouteille d'essence culinaire veut dire  
**Pureté, Délicatesse et Force**

Exigez toujours les ES SENCES DE JONAS.  
HENRI JONAS, Fabricants, MONTREAL.



# Notre Courrier

## REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Noirette. — 1o Je vous sais bon gré d'apprécier ainsi notre Album. Nous tiendrons compte de vos observations. 2o Je ne saurais vous donner de règles au sujet de cette coutume familiale: le coeur et les exigences du moment vous guideront là-dessus. 3o Ces deux vins se valent, suivant moi. 4o M. Honoré P. recevra son journal mieux adressé.

Sourire du Printemps. — Il ne faudrait pas vous faire l'esclave de ce principe que "toute lettre honnête mérite une réponse": ce serait vous astreindre à correspondre avec n'importe qui. Laissez. Ce parent douteux, qui se prévaut de sa parenté pour avoir votre écriture, doit savoir que les demoiselles n'écrivent pas aux jeunes gens. — Joyeux Sourire, vous vous étonnez sans doute de voir ma réponse ici et non dans le journal où vous la cherchiez. Pourvu, du moins, que vous lisiez l'Album !...

Coatikookois. — En voilà, un nom ! Nous avons l'air de parler l'iroquois: remarquez la consonance, je vous prie. — 1o Dans un salon, celui qui chante fait face aux auditeurs et non à l'instrument qui accompagne sa voix. 2o C'est à l'homme, fût-il prêtre, à s'effacer devant la dame. Je prends note de votre annonce.

Improvisata. — Sans doute, ma chère petite amie, que je vous reconnais, et c'est avec plaisir que je vous accueille. Oui, je compte bien de temps en temps exprimer à mes fidèles lectrices mes petites idées; cela dans des articles qui, malgré moi, ressembleront aux précédents. Heureux seront-ils si vous leur faites le même gracieux accueil. 2o René Bazin a fait de beaux ouvrages, ces dernières années, mais je les crois trop sérieux et peu convenables pour votre âge. Avez-vous lu les "Oberlé"? "La Sarcelle bleue" est un gentil roman pour jeunes filles. "Une tache d'encre" aussi. Plus tard, vous lirez "La Terre qui meurt" et "l'Isolée". De Legouvé je vous conseillerais "Une Elève de seize ans". Lisez, mignonne, et des choses gracieuses, pas trop tristes; rien qui vous dégoûte de lire ! Et votre musique ?...

H. Réséda. — Votre essai en vers prouve une coupable insouciance du rythme et des règles de la prosodie ! Etudiez, fleur naïve et charmante.

P. S. Aile. — Reçu et lu avec intérêt votre alerte récit. Nous essaierons de le publier. Merci du bon souvenir que vous gardez de mes pauvres articles.

Une Québécoise. — Pour Dieu ! comment l'histoire de ces trois meurtriers vous intéresse-t-elle à ce point ? Je ne crois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans les journaux du temps. Auriez-vous l'intention de vous en inspirer pour écrire un roman à sensation ?... Mais, là, je deviens trop indiscret.

Maria, fiancée de R. D. — Pour le traitement électrique, il est sûr. Voyez dans les annonces de nos journaux. 2o La robe de soie brune sera très "vieillesse" pour une mariée. Et puis, les robes de soie, maintenant, c'est commun. Enfin, il faut tirer parti de ce qu'on a. Si elle est achetée, elle pourra être convenable pour les visites. Et encore, si elle est faite en costume-blouse, elle fera bien dans le voyage. Pour la cérémonie, eh bien, je ne la choiserais pas, ma petite amie.

HELENE.

## LES LIVRES DE LA JEUNE FILLE

A l'approche des vacances, de la fin du cours d'étude pour beaucoup de jeunes pensionnaires, nous croyons utile de conseiller à celles-ci de se composer une bibliothèque, ou de s'organiser, en tout cas, pour lire.

Voici une première nomenclature des ouvrages dont une mère intelligente doit autoriser et recommander la lecture à sa fille.

A quel âge doit-elle les lire ? Nous ne saurions ici assigner une époque précise de sa jeunesse; elle dépend de son développement intellectuel et de ses goûts; ce que nous pouvons affirmer avec assurance, c'est que la lecture de ces livres sages, élevés, essentiellement moralisateurs, doit précéder et même supplanter la lecture des petits romans qu'on prodigue aux jeunes filles; dans ce commerce avec les auteurs de génie, elle puisera des idées nobles, des principes sains, l'amour du beau, du vrai, son goût s'épurera, elle sera presque invulnérable, par la suite, à l'action délétère et funeste des mauvais livres qui pourront lui tomber sous les yeux.

Classiques.

Corneille. — Théâtre choisi.  
Racine. — Théâtre choisi.

Molière. — Théâtre choisi.  
La Fontaine. — Les Fables.  
Mme de Sévigné. — Lettres choisies.  
Pascal. — Les Pensées.  
La Rochefoucauld-Montesquieu-Vauvenargues. — Choix de pensées.  
Mme de Maintenon. — Lettres et Entretiens.  
Fénélon. — Education des filles. — Télémaque.  
Saint-Simon. — Extraits.  
Bossuet. — Oraisons.  
Perrault. — Contes.  
J.-J. Rousseau. — Extraits. — Emile (livre II).  
Voltaire. — Lettres choisies.  
Chateaubriand. — Les Martyrs. — Génie du Christianisme.  
Mme de Staël. — Morceaux choisis.  
Bernardin de Saint-Pierre. — Paul et Virginie.  
Augustin Thierry. — Récits Mérovingiens.  
Michelet. — Extraits de l'Oiseau et de l'Insecte.  
A. de Vigny. — Morceaux choisis, prose et poésie.  
Mme de La Fayette. — La Princesse de Clèves.

## LE GRAIN DE BLE

Laboureur plein d'espérance,  
Que ta joyeuse chanson  
Nous ménage l'assurance  
D'une abondante moisson!  
Dieu, dans un secret mystère,  
Viendra féconder la terre.  
Sème, sème, ce petit grain  
Qui deviendra du pain !

Bientôt, sous la neige épaisse,  
On le voit naître et grandir.  
Quand le printemps le caresse  
L'épi promet de blondir !  
Oh ! que j'aime la nature  
Dans sa robe de verdure !  
Germe, germe, beau petit grain,  
Tu deviendras du pain !

Il fait un soleil superbe,  
Les épis sont couleur d'or,  
Le blé n'est plus un brin d'herbe,  
C'est notre plus cher trésor !  
Moissonneur, vite à l'ouvrage !  
Fais redoubler ton courage.  
Coupe, coupe ce petit grain  
Qui deviendra du pain !

Le moulin murmure encore...  
Ecoutez: tic, tac, tic, tac...  
Dès le lever de l'aurore,  
La farine emplit le sac.  
Grâce à l'onde jaillissante,  
Tourne la meule puissante  
Pour broyer ce tout petit grain  
Qui deviendra du pain !

Enfin, la belle farine  
Subit un travail nouveau:  
La poussière blanche et fine  
Est une pâte avec l'eau !  
Puis on agite sans cesse,  
Le mélange avec adresse,  
On pétrit ce tout petit grain  
Qui deviendra du pain !

Dieu qui fait toutes choses,  
Dirigez vous pas tremblants...  
Pour l'enfant aux lèvres roses,  
Gardez ces petits pains blancs...  
Car déjà son coeur devine  
L'oeuvre de la main divine,  
Les bienfaits de ce petit grain  
Qui nous donne du pain !...

HENRIETTE CALUMET.

## Le "Samaria" l'a Arrête de Boire

UNE DAME DE LONDRES GUÉRIT SON MARI, SANS QU'IL LE SACHE, DE SON ENVIE DE BOIRE.



"Combien je m'estime heureuse d'avoir mis de côté tous mes scrupules et de ne pas avoir hésité à vous écrire pour avoir votre échantillon gratuit de "Samaria". Mon mari buvait alors terriblement et j'en étais au désespoir. L'effet de votre traitement fut immédiat et notre foyer ne connaît plus maintenant cette maudite boisson. Je lui ai donné les pilules dans son thé, sans qu'il s'en aperçoive. A mesure qu'il perdait le goût des boissons sa santé s'améliorait et elle est maintenant parfaite. Mille remerciements. Faites connaître les résultats que j'ai obtenus, je vous prie.

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

# Colonial House

Montréal

Département des envois par la Poste

## PRIME OFFERTE

Pour tout achat de \$15

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,  
The World Wide,  
Witness,  
Le Cultivateur,  
La Presse,  
Le Canada,  
L'Album Universel.

Pour tout achat de \$10

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,  
Witness,  
La Presse,  
La Patrie,  
Le Canada.

Pour tout achat de \$15

Un abonnement à la Gazette (quotidienne).

## Ceintures!

## Ceintures!

Vente spéciale de Ceintures en cuir et en soie, de toutes les couleurs et grandeurs.

50c chaque

## Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

## Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvre-pieds, articles de mode, fourrures, soies garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mousselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.

Montréal



# LES DOULEURS

Les femmes du Canada en ont trouvé le remède

Le cas de Mademoiselle Ellen Walby est un des milliers guéris par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Combien de femmes se rendent compte qu'il n'est pas dans l'intention de la nature que les femmes souffrent si cruellement?



Ellen Walby

Des milliers de femmes Canadiennes, cependant, ont trouvé du soulagement à leurs souffrances en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, car c'est le plus parfait régulateur de la santé féminine que la science connaisse. Il guérit la cause de tant de mal et enlève l'horreur des périodes douloureuses.

Ellen Walby, de l'Hotel Wellington, Ottawa, Ont., écrit :

"Votre Composé Végétal me fut recommandé contre d'intenses souffrances que j'endurais tous les mois et dont je souffrais depuis plusieurs années, n'obtenant aucun soulagement de plusieurs prescriptions qui me furent ordonnées, jusqu'à ce que, finalement, devenant découragée au sujet des médecins et de leurs remèdes, je résolus d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et j'en suis heureuse car en très peu de temps, mes périodes devinrent régulières et sans douleur. Cela me semble trop beau pour être vrai et je suis en vérité une femme heureuse et reconnaissante."

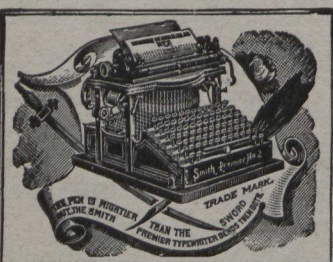
Les femmes qui souffrent de périodes douloureuses ou irrégulières, mal de reins, flatuosité, affaissement, inflammation ou ulcération, maladie des organes, pesanteurs, étourdissements, faiblesse, indigestion, prostration nerveuse, ou les "bleus," devraient agir immédiatement pour éviter de graves conséquences, et recouvrer une santé parfaite en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et en écrivant à Mme Pinkham, Lynn, Mass., pour lui demander ses conseils gratuits. Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sous sa direction jusqu'à la mort de sa belle-mère. Elle donne ses conseils gratuitement aux femmes depuis vingt-cinq ans. Des milliers ont été guéries en agissant ainsi.



## PERLES

Colliers de perles fines—de diamants—rubis—ou toutes autres pierres précieuses—Bagues de luxe—Venez nous consulter.

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**  
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS  
212, rue St-Laurent MONTREAL



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraph

**Smith's Premier**  
WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME  
Telephone Main 212

## Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

# Causerie Médicale

DE LA SYNCOPE ET DE SON TRAITEMENT

Le mot syncope est le terme scientifique de l'évanouissement — accident qui consiste à se trouver mal — comme on dit communément. Cet accident, dont la gravité semble échapper à beaucoup de personnes, qu'on est même dans certains milieux plutôt porté à railler, flétrissant ceux ou celles qui y sont enclins, de la risée des autres, est toujours sérieux; et, pour peu que se prolonge la durée de ses effets, il peut même avoir une issue fatale.

Le caractère de la syncope est une cessation momentanée de la vie, une véritable apparence de mort durant laquelle sont suspendus, non seulement l'usage des sens et des facultés, mais encore, de façon plus ou moins complète, les fonctions respiratoires et la circulation du sang, dont l'arrêt se traduit par l'absence à peu près totale de battements des artères et du cœur.

C'est précisément à cette abstention du pouls, silencieux sous le doigt qui l'interroge, à l'immobilité rigide et calme, ainsi qu'à la pâleur de la face, qu'on reconnaît la syncope et qu'on peut la différencier d'une apoplexie. Comme l'évanouissement, l'apoplexie est dangereuse et tue plus sûrement que la première, car elle est souvent foudroyante, mais elle laisse le visage coloré, convulsé par des crispations. Les pulsations sont rudes et violentes, et les artères principales se contractent au point de soulever la peau dans les régions de leur parcours.

Quant à la respiration, loin de s'arrêter, elle s'accélère, se précipite, s'embarrasse et devient sifflante; elle s'exprime par une sorte de râle assez semblable au ronflement qui se produit souvent pendant le sommeil.

Cette différence de symptômes entre les deux genres d'attaques correspond à la nature opposée des causes qui les amènent. L'apoplexie résulte d'un afflux brutal de sang qui, comprimant le cerveau, l'oblige à suspendre ses fonctions; la syncope, au contraire, est la conséquence de l'isolement de cet organe, lorsque celui-ci se trouve accidentellement privé de recevoir la colonne du sang, laquelle, à l'état normal, part du cœur pour venir actionner le centre nerveux. Si dans un cas, comme dans l'autre, il y a perte du sentiment et des forces, il s'en faut de beaucoup que les moyens à employer pour les ramener soient les mêmes.

Il est donc indispensable de distinguer la syncope proprement dite avec l'apoplexie, car au point de vue physiologique, étiologique, et au point de vue des causes mêmes, ces deux accidents sont opposés.

Il est essentiel aussi de ne pas confondre la syncope avec les convulsions ou les spasmes et les accès d'épilepsie ou d'hystérie, que, bien à tort, les médecins d'autrefois rangeaient dans le même cadre, parce que ces diverses crises s'accompagnent d'une diminution plus ou moins grande de la sensibilité. Mais cette confusion n'est pas à craindre de la part de quiconque sait voir. Seule la syncope laisse au corps du malade cet anéantissement profond de l'être, qui donne une idée presque complète de la mort.

D'ailleurs, il est rare qu'elle survienne brusquement. Le plus souvent, elle est précédée de malaise, de baignements, de vertiges, de tintements d'oreilles; puis on éprouve de l'anxiété et les idées s'obscurcissent, jusqu'à ce qu'enfin on perde connaissance. Le plus souvent aussi cet état est de courte durée, et il suffit de quelques instants pour que le malade recouvre ses sens; mais, ainsi que je le disais plus haut, il peut se prolonger et devenir mortel. En général, ce cas ne se produit guère que lorsque la syncope est due, non pas à une cause accidentelle, comme une émotion, par exemple, mais quand elle a lieu dans l'imminence ou le cours de quelques maladies graves.

Dans tous les cas, il importe de la faire cesser, au plus tôt, car le cœur ne peut, sans danger, demeurer longtemps dans l'inaction. Le simple fait du ralentissement de la circulation entraîne une coagulation du sang plus ou moins immédiate et la formation de caillots qui sont un obstacle au rétablissement du courant sanguin.

La plupart des auteurs prétendent que le sang peut résister au moins une heure à la coagulation. Le certain est que cette échéance dépend d'une infinité de circonstances qui échappent à l'analyse, qu'elle s'éloigne ou se rapproche suivant les cas et les sujets.

Il arrive aussi que la syncope en demeure à ses prodromes et reste incomplète. Pendant sa durée, le malade, tout en éprouvant de la défaillance et des bourdonnements et ne percevant rien de ce qui se passe autour de lui, si ce n'est au milieu d'un grand trouble et d'une obscurité profonde, conserve néanmoins une faible connaissance, un vague sentiment de la vie dans lequel s'exerce dans une certaine mesure son intelligence et sa volonté. C'est

ce qu'on appelle en médecine la lipothymie. A ce degré moindre on retrouve tous les phénomènes constatés dans la syncope, mais atténués. Ainsi, la pâleur est moins froide, la respiration se manifeste, et le pouls, au lieu de manquer extrêmement, se fait légèrement sentir. Le patient s'essaye en efforts pour se mouvoir et parvient même à prononcer quelques paroles inarticulées. Cette forme de syncope, légère, est naturellement moins persistante; elle peut disparaître d'elle-même, dès qu'on soustrait le malade aux influences qui l'ont déterminée. Ceci nous conduit à résumer les causes qui, le plus souvent, occasionnent les évanouissements.

Une émotion violente et soudaine, la joie comme la douleur, un spectacle qui charme ou qui repousse, une frayeur vive, peuvent amener une personne impressionnable à se trouver mal. Il en est de même de certaines odeurs, du contact de différents corps, de la répugnance excitée par des aliments qui déplaisent, de l'énervement que provoquent des sons discordants, ou encore une harmonie qui trouble trop profondément. L'accès de chaleur ou de fatigue, une douleur physique quelconque, depuis la plus insignifiante jusqu'à la plus intense, une piqûre d'épingle comme une cruelle blessure, sont autant d'occasions du même accident. La cause primordiale et prépondérante est un désordre, une faiblesse dans la circulation sanguine; c'est ce qui explique la fréquence de la syncope à la suite d'une forte hémorragie.

La première chose à faire lorsqu'on se trouve en présence d'une personne évanouie est de la mettre hors de l'influence qui a provoqué l'évanouissement. Celui-ci résulte-t-il d'une hémorragie? il faut sans retard, par tous les moyens, arrêter l'écoulement du sang; a-t-il été amené par la surélévation de température d'une salle surchauffée? vite, on doit transporter le malade au grand air.

Une mauvaise habitude, trop universellement répandue, est d'asseoir les gens qui se trouvent mal; c'est en effet le moyen assuré de prolonger la syncope. On doit, au contraire, placer le malade horizontalement, étendu sur le dos et la tête en contre-bas autant que possible. Dans cette position, le sang, que le cœur n'a pas l'énergie de pousser, coule insensiblement par suite de l'inclinaison; il parvient ainsi jusqu'au cerveau, qu'il irrigue, stimule, et le mouvement vital reprend son cours.

Quelques mesures accessoires, telles que dénouer les cravates, desserrer les vêtements et les corsets, sont excellentes à prendre dès le début, afin de faciliter le rétablissement de la circulation et le jeu respiratoire; car les deux fonctions sont intimement liées. C'est en effet la respiration qui prépare la transmutation du sang veineux, c'est-à-dire le sang noir et épais, produit de la réaction chimique alimentaire, en sang épuré, limpide et rouge, ou sang artériel, le seul qui soit réparateur. Favoriser la respiration est donc activer la formation de ce sang artériel dont l'abondance détermine les contractions du cœur, lesquelles ont pour effet de le précipiter par la voie des artères jusqu'au cerveau, qu'il vivifie.

On essaye en même temps d'autres soins ayant tous pour but de réveiller le centre de la circulation, et l'on se sert des excitants qu'on peut avoir sous la main: de sel, d'alcali, de vinaigre, qu'on approche des fosses nasales; ce qui produit sur elles une impression qui leur fait exécuter des aspirations, grâce auxquelles pénètre dans l'appareil respiratoire, une notable proportion d'air atmosphérique, dont l'introduction active la transformation sanguine.

De projections au visage de gouttes d'eau froide, qui, par suite du saisissement provoqué, suscitent les mêmes aspirations, en quelque sorte convulsives. Au besoin, on pratique de véritables aspersions, brusquement exécutées, en lançant d'un seul coup, dans la direction des narines, un petit paquet d'eau contenue au fond d'un verre, de manière à exciter une commotion subite qui rappellera la respiration.

D'applications d'alcool sur les tempes, les lèvres, les paumes des mains; de frictions énergiques au creux de l'estomac, aux extrémités et même sur tout le corps.

On peut également s'adresser au sens de l'odorat comme à celui du toucher. Par exemple, qu'on vienne à placer sous les narines une plume, un fragment d'étoffe ou de cuir brûlé à la flamme d'une bougie, on verra la personne évanouie se ranimer presque aussitôt; non seulement parce que les odeurs nauséabondes impressionnent aussi les fosses nasales, au point de provoquer les aspirations dont je viens de parler, mais encore parce que ces sortes d'odeurs sont antispasmodiques et qu'elles agissent sur le système nerveux.

L'aide d'une liqueur stimulante, d'un cordial quelconque, est souvent très précieuse. On peut faire couler dans la bou-



Remède sûr pour la Faiblesse des Nerfs.

RESERVE MINES, N. E., CAN., J'ai été attaqué d'une faiblesse de nerfs pendant dix ans. J'ai essayé toutes sortes de remèdes, mais sans succès. Il y a à peu près un an je commençai à prendre le Tonic du Père Koenig pour les Nerfs, et il m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'avais fait usage jusqu'alors. C'est pourquoi je le recommande à tous ceux qui souffrent. J. M. O'HANDLY.

M. Raymond Gélinas écrit de St-Alphonse, Can.: Depuis trois ans mon enfant souffrait sérieusement de la Danse de St-Guy. Un ami me recommanda le Tonic du Père Koenig pour les Nerfs, et après en avoir pris deux bouteilles mon petit malade a été tout à fait guéri. Merci à ce grand remède.

Le Rév. Th. Dagenais, de St-Roch l'Acadian, Québec, écrit qu'il a appris la guérison complète de l'épilepsie d'un monsieur Lapiere par l'emploi des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs.

**GRATIS** Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

Complet, \$10.00  
Fait sur commande  
Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311

## SIROP D'ANIS-GAUVIN

Guérit:

- L'Insomnie,
- Douleurs de la dentition,
- Rhume,
- Toux,
- Coqueluche,
- Coliques,
- Diarrhée,
- Dysenterie.

En vente partout à 25 cents  
GARE AUX IMITATIONS

## Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent  
**LUDEGER GRAVEL,**  
22 à 28 Place Jacques-Cartier,  
— MONTREAL —

Téléphones Bell, Magasin, - Main 641  
Bureaux, - Main 512  
Après 6 p.m. Ea 2314  
Tél. Marchands 684

## PATENTES QUI PROTEGENT

Fetherstonhaugh & Cie

Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.

EDIFICE CANADA LIFE, MONTREAL, CHAMBRE 39.



HISTOIRE PEU CROYABLE

che quelques gouttes de rhum ou d'eau de vie, d'un vin généreux, d'un alcoolé aromatique, principalement celui de menthe, dont on verse quelques gouttes dans un peu d'eau sucrée. A défaut, quelques gorgées d'eau fraîche, par la sensation qu'elles procurent, sont très capables de ranimer le peu et de commencer la guérison. Mais il faut bien se garder de donner à boire à profusion, comme le font tant de gens inexpérimentés, car en remplissant l'estomac vous le forcez à se distendre, il devient alors un obstacle au jeu du diaphragme et occasionne ainsi un surcroît de difficulté dans la respiration.

Comme on le voit, il y a, pour rappeler les sens, bien des moyens, tous plus ou moins énergiques. L'essentiel est de se hâter, plutôt que de choisir entre eux; car, il est bon d'en être convaincu, quelques minutes perdues suffisent à neutraliser l'effet du meilleur.

Dr R. VILLECOURT,  
Lauréat de l'Académie de médecine.

Il sera répondu à cette place à toutes les demandes concernant la santé, l'hygiène et les sciences médicales en général, accompagnées d'une somme de 10 cents, exigée par l'administration de l'Album.

Pour les sujets qui ne pourraient être traités dans un journal comme le nôtre, nos lecteurs et lectrices pourront demander une réponse personnelle, moyennant une rétribution de 25 centins pour frais de rédaction.

La correspondance sera toujours confidentielle et devra être adressée au docteur R. Villecourt, à l'Album Universel, 51 rue Sainte-Catherine Ouest, à Montréal.

Madame A. — Vingt gouttes d'eau pure représentent un gramme; une goutte d'eau pure est un peu moins d'un grain.

Québec. — Je vous conseille la pâte dentifrice suivante, tous les jours, à l'aide d'une brosse fine :

- Carbonate de chaux . . . . .
- Magnésie calcinée . . . . .
- Chlorate de potasse en poudre . . . . .
- Carmin No 1 . . . . . 10 centigrammes
- Miel blanc . . . . . Q. S.
- Essence de menthe . . . . . 10 gouttes
- F. S. A.

Tous les pharmaciens peuvent faire cette préparation.

H. H. — 1o Un peu de gymnastique peut vous être bien utile pour ce que vous voulez obtenir; 2o Le soir en vous couchant, deux grains de bromure de potassium dans un peu d'eau; 3o Lavages à l'eau boriquée tiède.

Nerveux. — 1o Oui, des douches froides, ou à défaut un "tub" tous les matins; 2o Votre urine est normale, c'est celle d'un nerveux; 3o Evitez autant que possible le thé, le café et les alcools.

Collégien. — Gargarisez-vous trois fois par jour avec une solution d'alun au vingtième. Le mieux serait de vous faire faire l'ablation des amygdales.

Euridice. — 1o Prenez tous les soirs, en vous couchant, une pilule de cascara sagrada de deux grains; 2o La plupart des vins annoncés dans les journaux ne sont pas recommandables; ils ne contiennent souvent que du vin ou de l'alcool, sans produits médicamenteux. En matière de tonique au quinquina rien ne vaut une bonne formule bien préparée par un pharmacien consciencieux.

H. O. — Il n'y a rien qui puisse faire pousser les cheveux. Pour les empêcher de tomber, les rendre souples et luisants et fortifier les racines, tout en les ramenant à leur couleur naturelle, je conseille l'emploi de Ferradon, qui est un nouveau produit de grande efficacité.

Jirliie. — Vous paraissez être atteint de dyspepsie symptomatique. A cet état sont joint des symptômes nerveux, qui me font penser à une affection nerveuse. Il faut que vous supprimiez de votre alimentation que vous supprimez de votre alimentation le thé, le café et l'alcool. Ne buvez que du lait, ou de la bonne bière. Mangez du pain grillé et des viandes bien rôties. Au milieu de chaque repas, vous pourriez prendre une cuillerée à soupe d'elixir de pepsine. Relisez donc mon article sur la dyspepsie, qui a paru dans l'Album du 12 mai, il vous instruira sur votre cas.

Madame A. B. — Le traitement que vous faites suivre à votre bébé est correct. Vous pouvez lui laisser des colliers, cela ne peut lui faire ni bien ni mal, c'est complètement inoffensif, mais ils n'ont aucune action sur la dentition des enfants.

Vous n'avez rien à craindre du retard de la dentition des enfants, car souvent les premières dents n'apparaissent qu'à partir du douzième mois. Tout ce que vous avez à faire, c'est de bien le nourrir et de veiller à ce que son appareil digestif fonctionne bien.

A partir de six mois, je conseille toujours de donner aux enfants deux ou trois bouillies par jour, de farine lactée, cela les fortifie et les aide à traverser les périodes toujours dangereuses de la dentition.

Dr R. V.

Je viens d'envoyer à M. le directeur du "Journal des Débats" ma — dument et durement motivée — démission d'acheteur au numéro.

Cause de mon ire: la publication, en ce vespéral et grave organe, d'une histoire extraordinaire, froidement racontée comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, histoire qui n'eût pas été déplacée sous la plume du folâtre M. Georges Auriant.

Or, si j'achète les "Débats", c'est pour y lire du sérieux, et vous aussi, n'est-il pas vrai, mes bons amis?

Quand les gens graves se mettent à faire des blagues, ils ne les font pas à moitié. Oyez plutôt :

(Je copie presque textuellement.)

"M. Henrik Dahl, de Talesund, Norvège, naturaliste distingué et fervent darwiniste, voulut suivre dans toutes ses phases l'évolution d'un être animé.

"A cet effet, il se procura un hareng pêché tout vif au fiord voisin; il le plaça dans un aquarium dont il renouvela l'eau de mer, en diminuant chaque jour la quantité de liquide.

"D'abord un peu gêné, notre hareng se montra philosophe et, ne pouvant plus se livrer à ses nautiques ébats, s'habitua peu à peu à vivre en amphibie, tantôt dans l'air, tantôt dans l'eau.

"M. Dahl poursuivit l'expérience; il vinda l'aquarium.

"Le hareng parut incommode, mais il en prit son parti, s'accoutuma au régime sec, respira comme un terrien et s'éleva d'un degré dans l'échelle des êtres.

"Pour le récompenser, M. Dahl le tira du bocal inutile, le posa sur le sol et lui apprit à vivre ainsi que le comportait sa nouvelle dignité.

"La bête était intelligente, affectueuse... souple; elle fit tout ce qu'on voulut.

"Elle s'accoutuma de nourritures inusitées chez les poissons, mangea dans la main de ses hôtes et s'éprit pour son maître d'une amitié si vive qu'elle témoignait un chagrin véritable quand celui-ci la quittait pour se rendre à ses occupations (sic!)

"Alors, M. Dahl jugea le moment venu de franchir la seconde étape; il instruisit le docile animal à ramper comme font les serpents.

"Après quelques mois d'entraînement, le brave hareng se mouvait avec agilité; le naturaliste l'emmenait dans ses promenades et s'en faisait suivre comme d'un caniche (resic!)"

Abrégeons et arrivons au drame.

"Un jour que M. Henrik Dahl et son hareng fidèle se promenaient dans le quartier du port, voilà qu'ils s'engagèrent sur un pont fait de planches disjointes!

"Hélas! la malheureuse bête glissant par une fissure, tomba dans le bassin."

...Et le "Journal des Débats" ajoute froidement :

"Il y a tout lieu de croire que, déshabitué de l'eau, le hareng s'était noyé."

ALPHONSE ALLAIS.

\* \* \*

Quelques jours plus tard, M. le directeur du "Journal des Débats", en termes fort mesurés et des plus courtois, avisait M. Alphonse Allais que le Conseil d'administration venait de refuser à l'unanimité sa démission d'acheteur au numéro. Mais, en dehors de cette communication personnelle, le journal publiait dans ses colonnes, sous la sympathique signature de M. Maurice Spronck, une assez tortueuse explication tendant à rejeter sur M. Allais la responsabilité de cette histoire.

Le "Conseil des Femmes", dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, rembourse tout abonnement par de ravissantes primes dont voici le détail :

Un Chemin de Table de style Empire, d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres, tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste, à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravate lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder, sur batiste fine.

Toute abonnée du "Conseil des Femmes" recevra gratuitement par an :

12 numéros de revue, soit

384 pages de texte, formant la valeur de

11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant

200 articles variés et littéraires,

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps

et dans tous les pays, elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. à midi, le lundi; le dimanche, jour et nuit.



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

CARTES D'AFFAIRES Professions Commerce Industrie

**Avocats**  
**J. O. Fournier, L. L. L.**  
AVOCAT  
BUREAU : 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940  
RÉSIDENCE : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

**HURTEAU & GIBEAULT**  
Tél. Main 2619 66, rue Notre-Dame Est

**Jos. R. Mainville, L.L.B.**  
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977  
NOTAIRE  
LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297  
**L. R. Montbriant**  
ARCHITECTE, A.A.P.Q.  
Mesureur et Évalueur  
No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique  
**LEACH PIANO CO.**  
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés  
**A. LAMY**  
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

**ARCAND FRERES**  
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises  
**A. GALARNEAU & CIE**  
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport  
**T. COSTEN & CIE**  
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien  
**SYLVIO MOISAN**  
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres  
**L. THERIAULT**  
Tél. Main 1399 231, rue Centre

**JOSEPH LARIN**  
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie  
**L. J. A. SURVEYER**  
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Niqueleurs, etc.  
**MONTREAL PLATING CO.**  
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés  
**HENRY HAMMOND**  
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles  
**M. BEAUDOIN**  
Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe  
**L. O. MAILLE**  
(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances  
**STEWART & MUSSEN**  
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures  
**RONAYNE BROS**  
2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes  
"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.  
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs  
TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296  
**T. Lessard**  
Ci-devant Lessard & Harris  
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareil à eau chaude  
101 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036  
**A. Carrière**  
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisage  
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODORE LESSARD  
**Labelle & Lessard**  
ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX  
Bureaux : 71a St-Jacques

**Latreille & Frère**  
CONTRACTEURS EN PIERRE  
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42  
**Lacasse Rousseau**  
INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN  
Gérant 55 rue St-François-Xavier  
The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420  
**Brouillet & Lessard**  
CONTRACTEURS EN BOIS  
79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

**Jos. Daniel**  
CONTRACTEUR DE BRIQUES  
140 rue Sherbrooke Montréal

Peintres d'Enseignes  
Phone Est 1105 Spécialité : Lettrage de Voitures

**LAFOND & COUTURE**  
Anciens employés de A. Giard & Cie.  
PEINTRES D'ENSEIGNES  
No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTREAL

Linge, Argenteries, Planchers sont nettoyés parfaitement par l'emploi de la

**Poudre à Laver Chinoise**

Elle est douce aux mains, parfumée et très mousseuse. Essayez-la.

Paquet de 5c, 10c et 25c

Rachetés au comptant quand ils sont vides. En vente partout et chez les fabricants.

**MOULIN OCEAN**  
101 Avenue Mont-Royal

CE COUPON VAUT 5 CENTS  
CE COUPON ET 5 CENTS VOUS DONNE DROIT A UN PAQUET DE 1 LIVRE A 10 CENTS SI PRÉSENTÉ A VOTRE ÉPICIER



# LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.  
 TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
 OTTAWA, †8.45 a.m., \*9.40 a.m., †10.00 a.m.  
 †4.00 p.m., \*9.40 p.m., \*10.10 p.m.  
 SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.  
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.  
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.15 p.m.  
 WINNIPEG, VANCOUVER, \*9.40 a.m., \*9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m.  
 TROIS-RIVIERES, †8.55 a.m., †8.50 a.m., \*2.00 p.m., \*6.10 p.m., \*11.30 p.m.  
 OTTAWA, †8.25 a.m., †5.15 p.m.  
 JOLIETTE, †8.00 a.m., \*8.55 a.m., †2.20 p.m., †5.00 p.m.  
 ST-GABRIEL, \*8.55 a.m., †2.20 p.m., †5.20 p.m.  
 ST-GATHE, †8.45 a.m., †9.15 a.m., †11.25 p.m., †4.50 p.m., †5.35 p.m.  
 LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

\* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches & Mardi et Jeudi seulement. ‡ Dimanche seul. † Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.

A. B. I. A. I. A. N. D. F. agent des passagers (r) la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

# GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

## "International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE TRAIN DU CANADA

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p. m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p. m., Buffalo, 11.15 p. m., London, 7.43 p. m., Déroit, 9.45 p. m., Chicago, 7.42 a. m.

CAFÉ ÉLÉGANTE SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE, SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal \* 8.45 a.m., † 11.10 a.m., \* 7.40 p.m.

Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m., \* 7.17 a.m.

\* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.

ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine, et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure



## La Truite mord

bien au

## LAC ECORCE

et autres lacs sur la division de Montfort du chemin de fer

## GRAND NORD DU CANADA

Pour horaires et autres informations s'adresser à GUY TOMBS, Agent général des passagers, Edifice de la Banque Impériale, angle McGill et St-Jacques.

## New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit

8.20 A.M. tous les jours } Pour tous les points des  
 excepté le dimanche. } Montagnes Adirondacks, Malone, Utica,  
 7.00 P.M. tous les jours. } Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche. } Train local  
 10.20 A.M. excepté le sam. et dim. } pour Chatauguay, Beauhar-  
 1.35 P.M. le samedi seulement. } nois et Valley-  
 5.10 P.M. excepté le dimanche. } field.  
 7.00 P.M. tous les jours.  
 8.45 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de char. Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR,  
 Agent local pour la vente des billets Agent général



De-ci de-là

## PETITE ENCYCLOPEDIE CANADIENNE

Le Canada a douze agents commerciaux à l'étranger.

Un capital de \$20,000,000 est placé dans l'industrie du coton, au Canada.

Les industries canadiennes étaient évaluées à \$2,349,717,000 en 1901.

Le chiffre des affaires du Canada représenté 1-5 de celui des Etats-Unis.

L'augmentation du chiffre des affaires de 1873 à 1893 a été de 30 millions.

L'augmentation du chiffre des affaires de 1893 à 1904 a été de 230 millions.

Le volume des affaires a plus que doublé dans les dix dernières années, au Canada.

La valeur des produits industriels en 1901 était de \$962,987,759, soit 41 p. c. du capital total.

Les dépenses du Canada en 1904 ont été de 55 millions; en 1870 elles étaient de 14 millions.

L'Angleterre est la meilleure cliente du Canada; elle lui prend 85 p. c. de ses exportations.

En 1904, l'Angleterre a acheté pour une valeur de \$4 par habitant, au Canada, et les Etats-Unis pour une valeur de \$1.

Depuis la Confédération, les exportations en Angleterre ont été plus considérables qu'aux Etats-Unis, 28 années sur 38.

Le chiffre des affaires du Canada, en 1904, représente une somme de \$85 par habitant; en 1868, il n'était que de \$40. Aux Etats-Unis, il n'est que \$33.

Lors de la Confédération, 60 p. c. de l'exportation canadienne allaient aux Etats-Unis et 30 p. c. en Angleterre. En 1903, 58 p. c. ont été en Angleterre et 31 p. c. aux Etats-Unis.

Le montant global des affaires au Canada pour l'année finissant le 30 juin 1904, a été de \$464,000,000. Soit une augmentation de 5 millions sur l'année 1903 et de 50 millions sur l'année 1902.

Le pourcentage de l'augmentation des affaires de 1893 à 1902 a été de 107 pour le Canada, de 47 pour les Etats-Unis, de 38 pour l'Allemagne, de 25 pour l'Angleterre et de 1 pour la France.

## L'Institut médical des nouveaux Formulateurs.

Les discussions qui ont eu lieu au dernier congrès de la tuberculose, tenu récemment à Paris, ont démontré péremptoirement que le formol est le seul agent chimique véritablement capable de détériorer le microbe producteur de cette maladie, le bacille de Koch.

Ceci n'a rien qui puisse nous surprendre, car c'est seulement la confirmation éclatante des résultats obtenus dans ses expériences de laboratoire et ses études cliniques par le docteur Ghiselli, il y a plus de dix ans et les nouveaux travaux du docteur Loir, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis; de Seydewitz, de l'Institut Loeffler, de Berlin; de Tamiecleffé et Hewlet, du laboratoire bactériologique du Kings College, d'Elser; de Roepke, faits dans les conditions les plus variées, dans les milieux les plus divers, sur tous les microbes morbides, n'ont fait que de permettre à ceux qui les ont entrepris, de constater que la valeur antiseptique du formol est supérieure à celle du sublimé et qu'à la dose utile, ce corps n'est nullement toxique. Mais toutes ces recherches ont seulement visé la désinfection des locaux, des sécrétions morbides, du linge et des instruments contaminés.

A l'Institut des nouveaux formulateurs, rentrant dans la voie suivie par le Dr Ghiselli, on applique cette substance non seulement à la désinfection, mais aussi au traitement de certaines maladies, notamment de celles des voies respiratoires.

Le formol n'étant nullement toxique, peut être sans danger prescrit en inhalation pour le traitement de la grippe infectieuse, des laryngites, de la broncho-pneumonie, de la bronchite fétide et de la gangrène pulmonaire, car il détruit aussi bien les germes morbides dans le sang ou dans les organes qu'ils rendent malades que dans une chambre ou sur un instrument quelconque, et grâce aux appareils perfectionnés qui sont employés, les inhalations sont dépourvues de tout désagrément et d'une efficacité certaine. Elles constituent l'une des bases du traitement rationnel de la tuberculose qui tient à l'Institut des nouveaux formulateurs, une large place parce qu'il est seul à posséder les inhalateurs qui permettent de débarrasser les

poumons, les bronches et toutes les voies respiratoires, non seulement du bacille de Koch, mais de tous ceux qui peuvent s'y trouver avec lui et causent les infections secondaires qui compliquent si fâcheusement la tuberculose pulmonaire.

Mais l'Institut utilise aussi un sérum spécial, à la fois artificiel et naturel, qui convient non seulement aux tuberculeux, mais aux personnes fatiguées, surmenées, anémiques ou débilitées, si facilement accessibles à toutes les maladies contagieuses.

Enfin, certaines préparations médicamenteuses permettent encore d'utiliser le formol dans le traitement des maladies de reins et de la vessie, et d'obtenir, par ce moyen, des cures d'une remarquable rapidité.

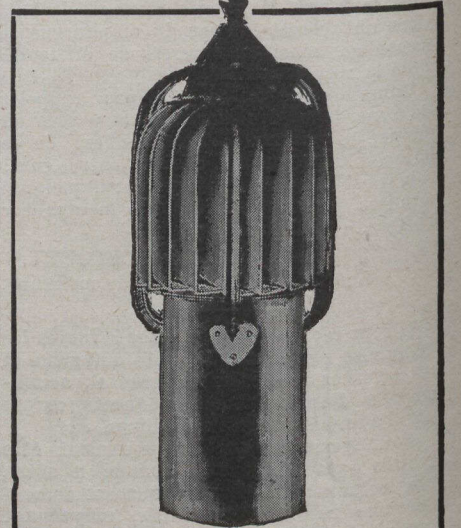
C'est donc une fondation française, éminemment utile, et qui fait le plus grand honneur à ceux qui en ont pris l'initiative.

## Nécrologie

Décès survenus à Montréal du 5 au 20 mai 1906.

- Cloutier, Joseph, 23 ans.
- Collin, Vve Romain, née Collin, 77 ans.
- Lauzon, Ida, 29 ans.
- Parmentier, Georges, 74 ans.
- Hamilton, Alexanuer, 60 ans.
- Riel, Ida, 19 ans.
- Paquette, Vve Isidore, née Robichaud, 79 ans.
- Duquette, Amable, 52 ans.
- Sabourin, Dme Wilfrid, née Gervais, 47 ans.
- Kelly, Vve Thomas, née McGarr, 30 ans.
- Grégoire, Alfred, 68 ans.
- Gadoury, Adolphe, 63 ans.
- Doherty, Patrick, 63 ans.
- McGrail, Dme Michael, née Campbell, 70 ans.
- Cayer, Isaac, 83 ans.
- Gaulin, Ferdinand, 50 ans.
- Marchand, Vve Hector, née Daly, 50 ans.
- Bennett, Dme Richard, née Watson, 51 ans.
- Ranger, Joseph, 62 ans.
- Auclair, Etienne, 49 ans.
- Gariépy, Henri, 29 ans.
- McKiernan, Dme Patrick, née Murphy, 66 ans.
- Waddell, Thomas-Henry, 70 ans.
- Corbeil, Vve Zéphirin, née Lauzon, 53 ans.
- Sobiero, Vve Angelo, née Lafrenière, 65 ans.
- Descamps, Aldéric, 22 ans.
- Archambault, Dme Anthime, née Patenaude, 23 ans.
- Lavigne, Joseph, 46 ans.
- Caron, Joachim, 17 ans.
- Lavoie, Dme Téléphore, née Côté, 35 ans.
- Perrault, Frs.-Xavier, 62 ans.
- Sawyer, Vve Narcisse, née Pellerin, 78 ans.
- Mercier, Cécile, 15 ans.
- Lamarche, Julie, 60 ans.
- Laramée, Dme Augustin, née Deschambault, 80 ans.
- Vincent, Vve J.-B., née Rolland, 58 ans.
- Cardinal, Théophile, 78 ans.
- Martin, Dme Will, née Quinn, 46 ans.
- Touchette, Joseph-Avila, 25 ans.
- Martin, Jean-Baptiste, 19 ans.
- Gariépy, Avila, 30 ans.
- L'Heureux, Jean-Marie, 26 ans.
- Brien-Durocher, Pierre, 59 ans.
- Caillé, Dme Amédée, née Girard, 54 ans.
- Methot, Dme Aug., née Costigan, 28 ans.
- Chevalier, Charles, 65 ans.
- Daoust, Dme Arthur, née Girard, 24 ans.
- Spénard, Dme Chs., née Laviolette, 48 ans.
- Ritchot, Dme Octave, née Gilbert, 29 ans.
- Bastien, Jules, 17 ans.
- Lachance, Dme Jos., née Gauvreau, 35 ans.
- Lévesque, Albert, 23 ans.
- McKeown, Rose, 50 ans.
- Marcotte, Joseph, 36 ans.
- Forcade, Arthur, 45 ans.
- Gadoua, Onésime, 16 ans.
- Lattanzi, Bernardini, 29 ans.
- Gravel, Joseph, 54 ans.
- Poirier, Jos.-Damase, 57 ans.
- Guéguen, Victor, 17 ans.
- Charbonneau, Dme Pierre, née Amyot, 45 ans.
- Chouinard, Edouard, 41 ans.
- Robillard, Hector, 19 ans.
- Contant, Emilia, 34 ans.
- Maisonnette, Olivier, 77 ans.
- Tambault, Dme J.-B., née Cadotte, 27 ans.
- Waddleton, John, 56 ans.
- Lemay, Apolline, 22 ans.
- Marois, Honoré, 76 ans.
- Masson, Dme Louis, née Berthiaume, 60 ans.
- Beaupré, Arzélie, 43 ans.
- O'Hara, Winnifred, 17 ans.
- Huard, Dme Chs., née Richer, 63 ans.
- Stuart, Vve John, née Irvine, 74 ans.
- Laurendeau, Napoléon, 32 ans.
- Tremblay, Alexis, 33 ans.
- Paquette, Moïse, 55 ans.
- O'Neill, James, 67 ans.
- Boudreau, Zéphirin, 28 ans.
- Ste arie, Tharsile, 85 ans.
- Labelle, Vve Régis, née Marceau, 83 ans.
- Picard, Flavien, 16 ans.
- Gingras, Vve Antoine, née Guénard, 76 ans.
- Grande, Dme Paul, née Dion, 27 ans.
- Dufresne, Charles, 82 ans.
- Pageau, Dollard, 20 ans.

# Ventilateur Aeolien



LE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étalles, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse. Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

## T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage  
 191 rue Craig Est, Montréal  
 En face du Champ-de-Mars

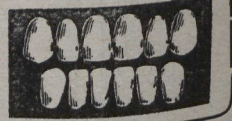
## Réparation de meubles

Nous vous remettrons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût. TRAVAIL IRREPROCHABLE. Nous vous les réparerons de suite et vous les livrerons au 1er mai ou à demande. Profitez de notre Grand Rabais.

## F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3319

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal



- Richard, Vve Ferdinand, née de Koenig, 84 ans.
- Choquette, Vve Nérée, née Hurteau, 65 ans.
- Gibeau, Delphine, 74 ans.
- Lemieux, Noël, 77 ans.
- Dufault, Dme Paul, née Dasylya, 63 ans.
- Provost, Jos.-Napoléon, 33 ans.
- Lévesque, Narcisse, 68 ans.
- Beaulieu, Vve J.-B., née Ethier, 57 ans.
- Carter, Sara, 20 ans.
- Driscoll, Lawrence, 67 ans.
- Bériault, Dme arcisne, née Crépeau, 48 ans.
- Bourle, Frederick, 24 ans.
- Beausoleil, Dme Avila, née Daignault, 41 ans.
- D'Noyon, Dme Philibert, née Nolin, 27 ans.
- Bélanger, Rose-Anna, 38 ans.
- Gosselin, Trefflé, 53 ans.
- Pelletier, Vve Hubert, née Handfield, 84 ans.
- Bruneau, Narcisse, 38 ans.
- Pickering, William, 65 ans.
- Myette, Dme Jos., née Laurent, 66 ans.
- Morin, Augustin, 84 ans.
- O'Leary, John, 25 ans.
- Laferty, Dme Maxime, née Grant, 64 ans.
- Johnston, Dme Chs., née Carl, 45 ans.
- Lafortune, Dme Damase, née Vézina, 78 ans.
- ondoux, Jérémie, 72 ans.
- Smith, Charles-Léon, 73 ans.
- Chaput, Vve Léandre, née St Denis, 88 ans.
- Di arco, Nicolao, 22 ans.
- Verdi, Dme J. M., née Vermette, 66 ans.
- Burns, Margaret, 41 ans.
- Minto, Maria, 28 ans.
- Wixtead, Elizabeth, 21 ans.



# Le Corset



*D & A*

est fait de coutil anglais — garni de dentelles — muni d'agraffes brevetées, renforcé partout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon à ne pouvoir percer l'étoffe.

C'est un corset solide, élégant et confortable.

L'ESSAYER C'EST L'ADOPTER

Le Corset D. & A. est en vente chez tous les bons marchands.

# Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc.. vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de



# Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie, 18, Place Jacques-Cartier**

# Madame Marie



a acquis une réputation universelle dans sa noble tâche de rendre

**la beauté et la jeunesse**

Ses guérisons merveilleuses de tant de personnes affligées des outrageantes et défigurantes marques de la petite vérole, cicatrices, rides profondes, eczéma, boutons, rousseurs, double menton, relâchement des muscles, poils follets, lui ont attiré une renommée bien méritée.

Madame Marie n'est pas avare de ses conseils sur la beauté et la santé du visage. Allez la voir sans crainte et causer avec elle. Elle garantit par écrit la guérison radicale des cas qu'elle traite.

Les massages du visage et du cuir chevelu, et pour le développement et la réduction du buste, sont donnés par une machine électrique française qui est unique au Canada.

Ecrivez pour les fameux produits de beauté. Un timbre pour réponse.

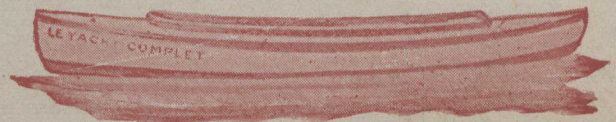
**Madame Marie**

Edifice Inglis

Tél. Up 3079

485 Rue Ste-Catherine Ouest

# CONSTRUISEZ VOTRE PROPRE BATEAU



## PAR LE SYSTÈME DE BROOKS

Au moyen de ce système, la personne la plus inexpérimentée dans le manie- ment des outils peut se construire à ses heures de loisir et au seul coût de quel- ques pièces de bois et de quelques clous, n'importe quelle embarcation, telles que Yacht à voile, Yacht à gazoline, Chaloupe ou Canot.



Le Système de Brooks comprend des modè- les en papier de dimensions exactes pour cha- que pièce d'embarcation; des instructions détaillées pour la construction, et une série d'il- lustrations prises d'après des photographies et illustrant chaque phase de la construction; aussi une liste détaillée de tous les matériaux requis et la façon dont on peut se les procurer.

Nous vous disons comment disposer le patron de chaque pièce sur le matériel à employer, comment couper celui-ci, comment placer chaque pièce à l'endroit voulu. — Avec ces modèles et ces instructions il est impossible que vous ne réussissiez pas.

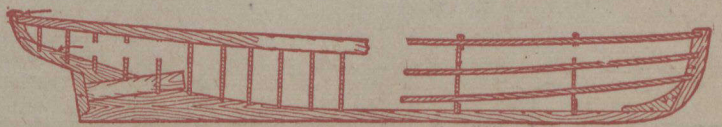
Plus de six mille amateurs ont réussi, l'année dernière, dans la construction de chaloupes et yachts, d'après le Systè- me de Brooks. Vous pouvez réussir aussi bien qu'eux. Vous n'avez rien à acheter de nous que les patrons. Nous les avons tous, depuis celui du petit canot jusqu'à celui du yacht de croisière.

Catalogue illustré de toutes nos em- barcations expédié GRATIS à tout lec- teur de l'Album Universel qui en fera la demande. Demandez-en un aujourd'hui.

**BROOKS BOAT MANUFACTURING CO.,**

9105 Ship St.

BAY CITY, MICH., U.S.A.







ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

# The Montreal Photo-Engraving Co'y

CE TITRE ACHETÉ DE L'HON. T. BERTHIAUME, EST LA PROPRIÉTÉ DE "L'ALBUM UNIVERSEL," 51, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST

E. MACKAY, Propriétaire

- ☐ Cet atelier est installé dans le même local que L'ALBUM UNIVERSEL, au No 51, Rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la Rue Saint-Urbain.
- ☐ Toute sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.
- ☐ Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.
- ☐ Nous avons à notre emploi un excellent artiste, spécialiste venu de Paris, qui comprend parfaitement les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "DAY," grain, etc.
- ☐ Spécialité : **Catalogues** qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.
- ☐ Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 4415 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.
- ☐ Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaitre de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

## 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

### Montréal

SUCCURSALE A QUEBEC

Léger Brousseau, Agent

No. 13 Rue Buade, Québec

